

M^{me} Coignet, rue de
Bernardine N^o 15.

~~34~~
~~2~~

Phil. 34 B (f)

LETTRES ^{SC 1}

SUR DIVERS SUJETS

CONCERNANT

LA RELIGION

ET

LA METAPHYSIQUE.

Par feu Messire FRANÇOIS DE SALIGNAC DE LA
MOTTE FENELON, Précepteur de Messieurs
les Enfans de France, & depuis Archevêque Duc
de Cambray, Prince du saint Empire, &c.



A PARIS,

Chez JACQUES ESTIENNE, rue
saint Jacques, à la Vertu.

M. DCC. XVIII.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

[1718]



79,5"/8235,,D"

A
SON ALTESSE ROYALE
MONSEIGNEUR
LE DUC
D'ORLEANS,
REGENT DU ROYAUME.



ONSEIGNEUR,

VOTRE ALTESSE
ROYALE a daigné m'ap-
a ij

EPITRE.

prendre l'occasion qu'elle a donnée
à quelques-unes de ces Lettres,
en même tems qu'elle m'a permis
d'avoir l'honneur de les lui pre-
senter. Que pourrois-je donner
au public de plus avantageux à
la memoire de l'Auteur, que cet-
te preuve de la confiance dont
Vous l'avez honoré pendant sa
vie, & de la protection que
Vous accordez après sa mort à
ses écrits? Tout m'engage donc,
MONSEIGNEUR, à
vous offrir ceux-cy. Les hautes
sciences qui y sont traitées, sont
tellement du ressort des connois-
sances & des lumieres superieu-
res de VOTRE ALTES-

EPITRE.

SE ROYALE, qu'une ap-
probation du poids de la Votre,
seroit recherchée avec empresse-
ment dans un particulier. Quelle
ne doit pas être ma confiance dans
la publication de cet Ouvrage,
de sçavoir déjà le jugement avan-
tageux que VOTRE AL-
TESSE ROYALE porte
de ce qui lui en est connu? De
quel succès un tel jugement ne me
répond-il pas? & que ne Vous
dois-je pas, MONSEI-
GNEUR, de m'avoir
donné une permission dans la-
quelle je trouve un moyen de
Vous assurer de la reconnoissan-
ce, du zele, de l'attachement,

E P I T R E.

*Et du profond respect avec lequel
je suis,*

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

Le très-humble & très-
obéissant serviteur,
F E N E L O N.



P R É F A C E.



'EXISTENCE d'un
Etre infiniment par-
fait, une Immorta-
lité heureuse dans la con-
templation de ses grandeurs,
un Culte qui consiste dans
l'amour de ce qui est souve-
rainement aimable, sont des
Idées si nobles & si conso-
lantes, qu'il faudroit les sou-
haiter vraies supposé qu'on
ne pût en démontrer la ve-
rité. Elles élèvent l'homme

a iiij

P R E F A C E.

au-dessus de lui-même, en faisant qu'il se rapporte tout entier à la Divinité. Quand il se regarde par rapport à l'Etre suprême, il se voit comme un néant, qui doit s'oublier & disparaître sans cesse devant ce Tout immense : mais quand il se considère comme l'image de la Divinité & l'objet de sa complaisance, tous les Etres créés disparaissent devant lui comme indignes d'être le terme de son amour. En voyant ainsi tout ensemble sa petitesse & sa grandeur, il s'humilie sans bassesse, & s'élève sans orgueil. Tous

P R E F A C E.

les maux & tous les plaisirs de cette vie périssable ne lui paroissent plus que comme les illusions d'un songe. Il reçoit les souffrances & les adversitez comme des remèdes salutaires pour le purifier, & qui le préparent à un bonheur infini. Il regarde les richesses, & les grandeurs comme des moyens qui ne lui sont donnez que pour rendre les autres heureux, en imitant la bonté communicative de Dieu. Tout ce qui arrive lui paroît toujours le meilleur, parcequ'il aime la volonté souveraine qui régle & dispose de

P R E F A C E.

tout avec sagesse ; & cet amour adoucit toutes ses peines & tourne en joie toutes ses amertumes. Il aime les autres hommes comme ses freres , sortis d'une même origine , destinez pour un même bonheur. Il se regarde non pas comme un être indépendant créé pour soi , mais comme une petite parcelle d'un tout qui compose le genre humain , & comme un membre d'une même famille dont il doit preferer le bien general à son bien particulier. C'est ainsi que la créance de ce que la Religion nous enseigne , rend

P R E F A C E.

l'homme noble dans toutes ses passions , aimable dans la société , & heureux même dès cette vie ; élevé dans tous ses desirs , genereux dans toute sa conduite , paisible dans toutes ses recherches.

L'Incredulité au contraire ravale & retrecit le cœur , elle détruit en l'homme ces grands sentimens & ces hautes idées. Elle lui fait rapporter tout à soi. Il n'aime , il n'estime les autres qu'autant qu'ils servent à ses passions deregées. L'amitié , la generosité , toutes les autres vertus qui rendent la société

P R E F A C E.

sure, douce, aimable, ne subsistent plus qu'autant que le propre intérêt s'y trouve. L'amour propre de chaque homme est continuellement sous les armes contre celui de son voisin. Le bonheur d'un seul fait le malheur de cent autres. L'ambition, la jalousie, la haine, l'avarice, l'incompatibilité des humeurs rendent la vie malheureuse. Toute l'humanité ne nous présente plus qu'un triste tableau, qu'une confusion générale, qu'un contraste monstrueux de passions qui se contredisent; & l'attente d'une autre vie

P R E F A C E.

qui console des maux inévitables de celle cy, manque à l'Incredule. Ses plaisirs passagers sont sans cesse interrompus par la crainte importune d'une affreuse éternité possible. Et dans cette incertitude, le plus grand des maux, son amour propre ennemi de soi par un excès de fureur, ne trouve de ressource contre ses frayeurs que dans l'idée de son anéantissement & de la destruction totale de ce qui lui est si cher; ce Moi dont il est idolâtre & à qui il sacrifie tout. Quelle différence entre ces deux systèmes!

P R E F A C E.

quelle comparaison entre ces deux portraits de la vie du Juste & de celle de l'Impie : Si la Religion est un Roman , c'est un Roman plein de charmes.

Mais graces à la souveraine Sagesse, ses veritez sont non-seulement aimables & consolantes, elles sont encore évidentes & démonstratives. Il y a deux manieres de les prouver. L'une par les raisonnemens secs & abstraits dont la subtilité échappe à la plûpart des hommes. Ces Démonstrations peuvent convaincre l'esprit par leur évidence, mais la

P R E F A C E.

volonté n'est point guerie ni ébranlée.

Il y a une autre sorte de preuves qui ramènent l'homme sans cesse, à son propre cœur, qui lui font goûter la verité en même tems qu'elles la lui montrent, qui allient ensemble les pures lumières & les grands sentimens. Tel est le caractère des Ecrits qu'on donne ici au public. C'est un Prelat qui a cherché à rendre les hommes Chrétiens en les rendant philosophes. C'est aussi ce qu'il falloit pour ceux à qui il écrivoit. LE GRAND PRINCE

P R E F A C E.

qui a donné occasion à une partie de ces Lettres , avoit dans la superiorité de ses lumieres & de son genie de quoi rendre inutiles tous les secours étrangers sur les Demonstrations purement métaphysiques. Elles ne pouvoient échapper à la pénétration de son Esprit. Il falloit des preuves capables d'interessier un grand Cœur, des preuves d'autant plus convaincantes qu'elles sont simples , naïves , sensibles ; des preuves enfin dont on ne peut effacer l'évidence en la combattant , & que l'on suppose même dans le
secret

P R E F A C E.

secret de son cœur , lorsque l'esprit fait ses efforts pour en douter. C'est ce qu'on trouvera dans cet Ouvrage.



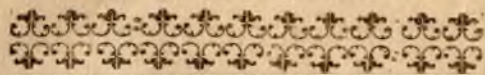


TABLE DES TITRES

Contenus dans ce Volume.

L E T T R E sur l'Existence
de Dieu, sur le Culte di-
gne de lui, & sur la véritable
Eglise, page 1

P R E U V E des trois princi-
paux points nécessaires au salut,
pour soumettre au joug de la foi,
sans discussion, les esprits sim-
ples & ignorans.

I. P A R T I E. Il y a un Dieu
infiniment parfait, qui a créé
l'Univers, 18

II. P A R T I E. Il n'y a que
le seul Christianisme qui soit un
Culte digne de Dieu, 22

T A B L E.

III. P A R T I E. Il n'y a que
l'Eglise Catholique qui puisse
enseigner ce culte d'une façon
proportionnée au besoin de tous
les hommes, 28

L E T T R E sur le Culte de
Dieu, l'Immortalité de l'âme,
& le Libre-arbitre, 39

I. C H A P. L'Etre infiniment
parfait exige un Culte de toutes
les créatures intelligentes, 40

II. C H A P. L'âme de l'hom-
me est immortelle, 71

III. C H A P. Du Libre-ar-
bitre de l'homme, 99

L E T T R E sur la Divinité &
sur la Religion, 143

R E F L E X I O N S d'un hom-
me qui examine en lui-même ce
qu'il doit croire de la Religion,
144

T A B L E.

CHAP. I. De ma Pensée,	147
CHAP. II. De mon corps, & de tous les autres corps de l'Univers,	163
CHAP. III. De la Puif- sance qui a formé mon corps, & qui m'a donné la pensée,	179
CHAP. IV. Du culte qui est dû à cette Puissance,	186
CHAP. V. De la Religion du Peuple Juif,	200
CHAP. VI. De la Reli- gion Chrétienne,	217
LETTRE sur l'Idée de l'In- fini, & sur la Liberté de Dieu de créer ou ne pas créer,	221
I. QUESTION. De la Nature de l'Infini,	231
II. QUESTION. De la liberté de Dieu pour créer ou	

T A B L E.

pour ne créer pas,	239
LETTRE sur la vérité de la Religion, & sur sa prati- que,	255

Fin de la Table.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requestes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartient, Salut. Nôtre cher & bien amé le Sieur Marquis de Fenelon Nous ayant fait représenter qu'il desireroit donner au public la suite des Ouvrages posthumes du feu Sieur Archevêque de Cambrai son oncle, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège sur ce nécessaires. A ces causes, voulant favorablement traiter ledit Sieur Marquis de Fenelon, & lui donner des marques de nôtre reconnaissance & favoriser son zele pour notre service & pour le profit du public, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes de faire imprimer lesdits Ouvrages intitulés : *Lettres sur l'Existence de Dieu, & sur divers sujets importants de Metaphysique & de Religion ; Sermons, Discours & Entretiens sur divers sujets de piété*, en telle forme, marge, caractères, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de les faire vendre & debiter par tout nôtre Royaume pendant le tems de dix années consecutives, à compter du jour de la date desdites Presentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de nôtre obéissance : comme aussi à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter, ni contrefaire aucun desdits Livres cy-dessus énoncés, en tout, ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Sieur Exposéant, ou de ceux qui auront droit de lui ; à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers

à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Sieur Exposéant, & de tous dépens, dommages & interêts : A la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles : Que l'impression desdits Livres sera faite dans nôtre Royaume, & non ailleurs, en bon papier, & en beaux caractères, conformément aux Reglemens de la Librairie ; & qu'avant que de les exposer en vente, il en sera mis deux Exemplaires de chacun dans nôtre Bibliothèque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre tres-cher & feal Chevalier Chancelier de France le Sieur d'Aguesseau ; le tout à peine de nullité des Presentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Sieur Exposéant, ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Presentes, qui sera imprimée au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenue pour dûment signifiée ; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, soy soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel est nôtre plaisir. Donné à Paris le neuvième jour du mois de Novembre, l'an de grace mil sept cens dix-sept, & de nôtre Regne le troisième. Par le Roy en son Conseil, DE S. HILAIRE.

Et ledit Sieur Marquis de Fenelon a cédé le present Privilege aux Sieurs Florentin Delaulne, & Jacques Estienne, Imprimeurs-Libraires, pour en jouir en son lieu & place. Fait à Paris le 15. Novembre 1717.

Registré le present Privilege, ensemble la Cession desdits sur le Registre 4. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 243 num. 76 & page 245, conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrest du Conseil du 13. Août 1703. A Paris, les 10. & 11. Novembre 1717.

Signé, DELAULNE, Syndic.

A P P R O B A T I O N
de M. BRILLON, Docteur
& Professeur de Sorbonne.

J'Ay lû pour Monseigneur le Chancelier ces *Lettres sur l'Existence de Dieu, la verité de la Religion, l'Immortalité de l'ame, la Liberté de l'homme &c.* Ces matieres sont traitées avec une beauté d'esprit & des graces auxquelles on reconnoît aisément l'illustre Auteur, En Sorbonne, le 4. Août 1717.

BRILLON.

LETTRE



LETTRE
SUR
L'EXISTENCE DE DIEU,
SUR LE CULTE
DIGNE DE LUI,
ET SUR
LA VERITABLE EGLISE.



E foyez nullement en peine, MONSIEUR, de vos deux grandes Lettres. Elles m'ont édifié & attendri. Je n'y vois que candeur, qu'amour de la vérité, que soin de l'approfondir, que zele pour la Religion, & que confiance en ma bonne volonté. Je ne veux être, ce me semble,

A

2 SUR L'EXIST. DE DIEU,

occupe que de mon ministere. Mais je ne suis point un Devot ombrageux, & facile à scandaliser. Je m'attends à toutes sortes de systêmes & d'objections. On n'établirait rien de solide, si les personnes zélées pour la Religion ne se communiquoient pas en liberté les unes aux autres, les raisonnemens captieux par lesquels on tâche de l'obscurcir. Ce qui m'embarasse, est que vous avez écrit ayant la fièvre, & que je l'avois en vous lisant. Il m'en reste beaucoup d'abattement. On me défend toute application. Il faudroit pourtant écrire un volume pour vous répondre. Que ne puis-je me trouver en pleine santé dans votre cabinet, *impertransito medio*, comme parle l'Ecole ! En attendant un peu de santé, je vais prendre la liberté de vous re-

SUR LE CULTE, &c. 3

présenter ce que je pense sur divers points.

1^o. Je n'ai point lû encore la préface que vous avez vûë. Elle est d'un Ecrivain habile, & que j'estime. Mais indépendamment de ce qu'elle contient, je vous avouë que le systême de Spinoza ne me paroît point difficile à renverser. Dès qu'on l'entame par quelque endroit, on rompt toute sa prétenduë chaîne. Selon ce Philosophe, deux hommes, dont l'un dit oui, & l'autre non; dont l'un se trompe, l'autre croit la vérité; dont l'un est un scelerat, & l'autre est un homme très-vertueux, ne font qu'un même Etre indivisible. C'est ce que je défie tout homme sensé de croire jamais sérieusement dans la pratique. La secte des Spinosistes est donc une secte de menteurs, & non

4 SUR L'EXIST. DE DIEU,
de Philosophes. De plus, on ne
peut connoître une modifica-
tion, qu'autant qu'on connoît
déjà la substance modifiée. Il
faut connoître un corps coloré,
pour concevoir une couleur; un
corps mobile, pour en conce-
voir le mouvement, &c. Il faut
donc que Spinoza commence
par nous donner une idée de
cette substance infinie, qui ac-
corde dans son être simple & in-
divisible les modifications les
plus opposées, dont l'une est la
négarion de l'autre. Il faut qu'il
trouve une multiplication infi-
nie dans une parfaite unité. Il
faut qu'il montre des varia-
tions & des bornes dans un être
invariable & sans bornes. Voilà
d'énormes contradictions.

2°. La grande mode des li-
bertins de notre tems n'est point
de suivre le système de Spinoza.

SUR LE CULTE, &c. 5

Ils se font honneur de reconnoî-
tre un Dieu Createur, dont la
sagesse saute aux yeux dans tous
ses ouvrages: mais, selon eux,
ce Dieu ne seroit ni bon, ni sage,
s'il avoit donné à l'homme le
libre arbitre, c'est-à-dire, le
pouvoir de pécher, de s'égarer
de sa fin dernière, de renverser
l'ordre, & de se perdre éternel-
lement. Selon eux, l'homme
s'impose à lui-même, quand il
s' imagine être le maître de choi-
sir entre deux partis. Cette illu-
sion flatteuse, disent-ils, vient de
ce que la volonté de l'homme
ne peut être contrainte dans son
propre acte, qui est son vouloir.
Elle ne peut être déterminée
que par son plaisir, qui est son
unique ressort. Entre divers plai-
sirs, c'est toujours le plus fort
qui la détermine invincible-
ment. Ainsi elle ne veut jamais

6 SUR L'EXIST. DE DIEU,
que ce qui lui plaît davantage
de vouloir. Voilà ce qui forme
une ridicule chimere de liberté.
L'homme, disent-ils encore,
est sans cesse nécessaire à vouloir
un seul objet, tant par la dispo-
sition intérieure de ses organes,
que par les circonstances des
objets extérieurs en chaque oc-
casion. Il croit choisir, pendant
qu'il est nécessaire à vouloir tou-
jours ce qui lui offre le plus de
plaisir. Suivant ce système, en
ôtant toute réelle liberté, on se
débarasse de tout mérite, de
tout blâme, & de tout enfer.
On admire Dieu sans le crain-
dre, & on vit sans remords au
gré de ses passions. Voilà le sys-
tème qui charme tous les liber-
tins de notre tems.

3°. Vous avez raison de de-
mander des motifs de croire la
Religion, qui soient propor-

SUR LE CULTE, &c. 7
tionnez aux esprits les plus sim-
ples & les plus grossiers. La diffi-
culté de trouver ces raisons pro-
portionnées & convaincantes,
vous tente de croire que Dieu ne
prépare le salut, qu'aux seuls
Elus, qu'il conduit par le cœur, &
non par l'esprit, par l'attrait de la
seule Grace, & non par la lumie-
re de la raison. Mais remarquez,
s'il vous plaît, deux inconveniens
de ce système. Le premier est,
que si on supposoit que la Foi
vient aux hommes par le cœur
seul sans l'esprit, & par un instinct
aveugle de grace, sans un raison-
nable discernement de l'autorité
à laquelle on se soumet pour
croire les mysteres, on courroit
risque de faire du Christianisme
un phanatisme, & des Chré-
tiens des Enthousiastes. Rien ne
seroit plus dangereux pour le
repos & pour le bon ordre du

8 SUR L'EXIST. DE DIEU,
genre humain. Rien ne peut rendre la Religion plus méprisable & plus odieuse. Le second inconvenient est, que suivant ce système, Dieu damneroit presque tous les hommes, parce qu'ils ne croient pas, & parce qu'ils n'observent pas tous ses Commandemens. Quoique la Foy & les Commandemens leur fussent réellement impossibles, faute de secours proportionnez à leur besoin pour croire & pour observer les Commandemens évangéliques, ce seroit tourner la Religion en scandale, & soulever contr'elle le monde entier, que d'en donner une idée si contraire à la bonté de Dieu.

4°. S. Augustin, qu'on ne peut point accuser de relâchement sur les questions de la Grâce, a cru ne pouvoir justifier la bonté & la justice de Dieu con-

SUR LE CULTE, &c. 9
tre les blasphèmes des Manichéens, qu'en avouant qu'aucun homme *ne doit* jamais à Dieu *que ce qu'il en a reçu*. Il en conclut deux choses: l'une est, que tout homme a reçu un secours prévenant, & proportionné à son besoin, pour vaincre les tentations de sa concupiscence, pour éviter tout mal, & pour pratiquer tout bien, conformément à sa raison. L'autre est, qu'il a reçu de quoi vaincre son ignorance, *en cherchant avec soin & piété, s'il le veut*, ce qui lui manque pour la foi; auquel cas la Providence lui fourniroit des moyens convenables, pour parvenir de proche en proche à la foi des mystères, aux vertus évangéliques & au salut. Les moyens de Providence tant intérieurs qu'extérieurs sont ineffables, & d'une variété infinie,

10 SUR L'EXIST. DE DIEU,
suivant ce Pere. Il est aussi impossible de les expliquer en détail, qu'il est impossible d'expliquer comment un homme est parvenu de proche en proche à un certain degré de sagesse & de vertu, à certains préjugés, &c. On y arrive par des combinaisons innombrables de l'éducation, des exemples, des lectures, des conversations, des amis, des expériences, des reflexions, & des inspirations intérieures, par lesquels Dieu opere insensiblement dans le fond des cœurs. Non seulement les autres hommes ne sçauroient dire en détail tout ce qui a préparé, persuadé, déterminé un certain homme à un certain genre de vie; mais encore cet homme même ne sçauroit après coup retourner, pour ainsi dire, sur ses pas, & retrouver tant au de-

SUR LE CULTE, &c. 11
hors qu'au dedans tout ce qui a servi de ressort pour remuer son cœur. Ce que chacun ne peut faire pour retrouver ses propres traces, Dieu le fera dans son jugement. Il y sera victorieux, parce qu'il développera à chaque homme tous les replis de son cœur dans une chaîne de moyens, par lesquels il n'a tenu qu'à lui de chercher, de connoître la vérité, de l'aimer, de la suivre, & d'y trouver son salut. Ces moyens, quoiqu'inexpliquables en détail, sont très-certains en gros. Leur variété, leur combinaison secrète, leur facilité à nous échapper, nous en dérobent souvent la connoissance distincte; mais Dieu infiniment juste & bon ne mérite-il pas bien d'être crû sur l'enchaînement & sur la proportion de ces moyens qu'il a pré-

12 SUR L'EXIST. DE DIEU,
parez ? N'en est-il pas meilleur
juge que nous, puisque nous né-
gligeons ces moyens jusqu'à n'y
faire presque jamais aucune at-
tention ? Si un homme se trou-
voit tout à coup en s'éveillant
dans une isle déserte, quelle
prodigieuse recherche ne fe-
roit-il point pour découvrir par
quelle aventure il y auroit été
transporté ? Nous nous trouvons
tout à coup en ce monde, com-
me tombez des nuës, nous ne
sçavons ni ce que nous sommes,
ni d'où nous venons, ni où nous
sommes venus, ni avec qui nous
vivons, ni où nous irons au for-
tir d'ici. Qui est-ce qui a la
moindre curiosité sur ce pro-
fond mystère ? Personne ne veut
le développer. On s'amuse de
tout, on veut tout sçavoir, ex-
cepté l'unique chose qu'il seroit
capital d'apprendre. Cette in-

SUR LE CULTE, &c. 13
dolence monstrueuse est le grand
péché d'infidélité. *Non pie qua-
runt*, dit S. Augustin. De quoi
les hommes ne feroient-ils point
capables, s'ils étoient sinceres,
humbles, dociles, & aussi ap-
pliquez qu'un si grand bien le
mérite ? Les petits enfans n'ap-
prennent-ils pas en peu de tems
les choses & les termes de tout
le détail de la vie humaine, &
toute une langue ? Le peuple le
plus grossier n'apprend-il pas
toute la finesse des arts ? Ce n'est
pas tout. Que n'apprend-on
pas avec subtilité & profondeur
pour le mal ! L'esprit ne man-
que que pour le bien. On n'est
bonché que pour les choses
qu'on n'aime pas. Aimez la vé-
rité comme l'argent, vous de-
vinerez ce qui est le plus obscur.
Quand Dieu rassemblera con-
tre un homme tous les dons

14. SUR L'EXIST. DE DIEU ,
naturels de la raison , & tous
les secours surnaturels donnez
pour le préparer à la foy ; quand
il lui montrera que ces graces
en auroient attiré de plus gran-
des pour son salut , s'il n'eut pas
négligé les premières ; cet hom-
me verra tout à coup ce qu'il ne
veut point voir ici bas. Quand
même cette justice de Dieu se-
roit incompréhensible , il fau-
droit la croire sans la compren-
dre. Mais l'homme aime mieux
se flatter , secouer le joug , sup-
poser que Dieu lui manque , dis-
puter sur sa propre liberté ,
quoiqu'il ne puisse en douter
sérieusement ; & vivre sans re-
gle , en se justifiant aux dépens
de Dieu.

50. Il est vrai qu'il faut des
preuves proportionnées à l'es-
prit foible & grossier de presque
tous les hommes , pour les sou-

SUR LE CULTE, &c. 15
mettre à une autorité qui leur
propose les mysteres. Mais il
faut observer deux choses : l'u-
ne est , que l'esprit le plus court
& le plus bouché , s'étend &
s'ouvre à proportion de sa bon-
ne volonté pour toutes les cho-
ses , qu'il a besoin de connoître.
L'autre est , qu'il faut distinguer
une connoissance simple & sen-
sée d'une vérité , d'avec un ap-
profondissement , par lequel un
homme exercé refute toutes
les vaines subtilitez qui peuvent
embroüiller cette vérité claire
& simple. Il n'est pas nécessaire
que tout ignorant comprenne la
Religion jusqu'à pouvoir refuter
toutes les subtilitez , par les-
quelles l'orgueil & les passions
tâchent de l'embroüiller. Il suf-
fit que les ignorans croient ce
qui est vrai par une preuve véri-
table , mais implicitement con-

16 SUR L'EXIST. DE DIEU,
nuë. Disputez contre un paysan,
vous l'embarasserez sur les vé-
ritez constantes de l'agriculture;
il ne pourra pas vous répondre.
Mais il n'hésitera point, & il
continuëra avec certitude à la-
bourer son champ. L'ignorant
est de même pour la croyance
de la Religion.

6°. Il y a long-tems qu'il me
paroît important de former un
plan, qui contienne des preuves
des véritez nécessaires au salut,
lesquelles soient tout ensemble,
& réellement concluantes, &
proportionnées aux hommes
ignorans. J'avois pressé autre-
fois un sçavant Prelat de l'exé-
cuter. Il me l'avoit promis très-
souvent. Je voudrois être capa-
ble de le faire. Cet ouvrage de-
vroit être très-court : mais il
faudroit un long travail & un
grand talent pour l'exécuter.

Rien

SUR LE CULTE, &c. 17

Rien ne demande tant de genie
qu'un ouvrage, où il faut met-
tre à la portée de ceux qui n'en
ont point, les premières véri-
tez. Pour y réussir, il faut at-
teindre à tout, & embrasser les
deux extremités du genre hu-
main. Il faut se faire entendre
par les ignorans, & reprimer la
critique temeraire des hommes
qui abusent de leur esprit contre
la vérité. Je ne sçaurois vous
donner ici qu'une idée très-va-
gue & très-défectueuse de ce
projet. Mais ce que je vous en
proposerai à la hâte & en secret,
est sans conséquence; vous con-
cevrez beaucoup plus que je ne
puis vous dire en très-peu de li-
gnes. Voici plutôt une simple
table des matieres, qu'une ex-
plication des preuves.

B

PREUVE DES TROIS
principaux points néces-
saires au salut, pour sou-
mettre au joug de la Foi,
sans discussion, les esprits
simples & ignorans.

PREMIERE PARTIE.

*Il y a un Dieu infiniment parfait,
qui a créé l'Univers.*

IL ne faut qu'ouvrir les yeux,
& qu'avoir le cœur libre,
pour appercevoir sans raisonne-
ment la puissance & la sagesse du
Createur qui éclatte dans son
ouvrage. Si quelque homme
d'esprit conteste cette vérité, je
ne disputerai point avec lui, je
le prierai seulement de souffrir
que je suppose qu'il se trouve

par un naufrage dans une isle
déserte; il y apperçoit une mai-
son d'une excellente architectu-
re magnifiquement meublée; il
y voit des tableaux merveil-
leux; il entre dans un cabinet,
où un grand nombre de très-
bons livres de tout genre sont
rangez avec ordre; il ne décou-
vre néanmoins aucun homme
dans toute cette isle; il ne me
reste qu'à lui demander s'il peut
croire que c'est le hazard sans
aucune industrie qui a fait tout
ce qu'il voit. J'ose le défier de
parvenir jamais par ses efforts à
se faire accroire, que l'assem-
blage de ces pierres fait avec
tant d'ordre & de symmetrie,
que les meubles qui montrent
tant d'art, de proportion &
d'arrangement, que les ta-
bleaux qui imitent si bien la
nature, que les livres qui trai-

20 SUR L'EXIST. DE DIEU,
tent si exactement les plus hautes sciences, sont des combinaisons purement fortuites. Cet homme d'esprit pourra trouver des subtilitez pour soutenir dans la speculation un paradoxe si absurde : mais dans la pratique il lui sera impossible d'entrer dans aucun doute sérieux sur l'industrie qui éclatte dans cette maison. S'il se vantoit d'en douter, il ne feroit que démentir sa propre conscience. Cette impuissance de douter, est ce qu'on nomme pleine conviction. Voilà, pour ainsi dire, le bout de la raison humaine. Elle ne peut aller plus loin. Cette comparaison démontre quelle doit être notre conviction sur la Divinité à la vûe de l'Univers. Peut-on douter que ce grand ouvrage ne montre infiniment plus d'art que la maison que je

SUR LE CULTE, &c. 21
viens de représenter ? La différence qu'il y a entre un Philosophe & un Paysan, est que le Paysan fuit d'abord avec simplicité ce qui saute aux yeux, au lieu que le Philosophe séduit par ses vains préjugés, emploie la subtilité de ses raisonnemens à embrouiller sa raison même. Voilà la Divinité dans son point de vûe pour tout homme sensé, attentif, sans orgueil, & sans passion. Loin d'avoir besoin de raisonner, il n'a que son raisonnement à craindre. Il n'a pas plus de besoin de méditer pour trouver son Dieu à la vûe de l'Univers, que pour supposer un Horloger à la vûe d'un horloge, ou un Architecte à la vûe d'une maison.

SECONDE PARTIE.

*Il n'y a que le seul Christianisme qui
soit un Culte digne de Dieu.*

Il n'y a que la Religion Chrétienne qui consiste dans l'amour de Dieu. Les autres Religions ont consisté dans la crainte des Dieux qu'on vouloit appaiser ; & dans l'espérance de leurs bienfaits , qu'on tâchoit de se procurer par des honneurs , des prières & des sacrifices. Mais la seule Religion enseignée par JESUS-CHRIST nous oblige à aimer Dieu plus que nous-mêmes , & à ne nous aimer que pour l'amour de lui. Elle nous propose pour paradis le parfait & éternel amour. Elle exige le renoncement à nous-mêmes. *Abneget semetipsum*, c'est-à-dire l'exclusion de tout amour pro-

pre , pour nous réduire à nous aimer par charité , comme quelque chose qui appartient à Dieu , & qu'il veut que nous aimions en lui. Ce renversement de tout l'homme est le rétablissement de l'ordre , & la naissance de l'homme nouveau. Voilà ce que l'esprit de l'homme n'a pu inventer. Il faut qu'une puissance supérieure tourne l'homme contre lui-même , pour le forcer à prononcer cette sentence foudroyante contre son amour propre. Il n'y a rien de si évidemment juste , & il n'y a rien qui révolte si violemment le fonds de l'homme idolâtre de soi. Dieu ne peut être suffisamment reconnu que par cet amour suprême. *Nec colitur ille nisi amando*, dit souvent S. Augustin. D'où vient donc que presque tous les hommes ont pris le

24 SUR L'EXIST. DE DIEU,
change ? Ils ont mis le sacrifice
des animaux , l'encens , & les
autres dons en la place du moi
victime qu'il falloit immoler.
Dites à l'homme le plus simple
& le plus ignorant , qu'il faut
aimer Dieu notre Pere , qui
nous a fait pour lui ; cette pa-
role entre d'abord dans son
cœur , si l'orgueil & l'amour
propre ne le révoltent pas : il n'a
aucun besoin de discussion , pour
sentir que voilà la Religion tou-
te entiere. Or il ne trouve ce
vrai culte que dans le Christia-
nisme. Ainsi il n'a ni à choisir ,
ni à délibérer. Tout autre culte
n'est point une religion. Le Ju-
daïsme n'est qu'un commence-
ment , ou , pour mieux dire ,
qu'une image , ou une ombre de
ce culte promis. Otez du Ju-
daïsme les figures grossieres , les
bénédictions temporelles , la
graisse

SUR LE CULTE, &c. 25
graisse de la terre , la rosée du
ciel , les promesses mystérieuses ,
les imperfections tolérées , les
ceremonies legales , il ne restera
qu'un Christianisme commen-
cé. Le Christianisme n'est que
le renversement de l'idolatrie
de l'amour propre , & l'établif-
sement du vrai culte de Dieu par
un amour suprême. Cherchez
bien , vous ne trouverez ce vrai
culte , développe , purifie & par-
fait , que chez les Chrétiens.
Eux seuls connoissent Dieu infi-
niment aimable. Je ne parle
point des Mahométans , ils ne le
méritent pas. Leur Religion
n'est que le culte grossier , ser-
vile , & purement mercenaire
des Juifs les plus charnels , au-
quel ils ont ajouté l'admiration
d'un faux Prophete , qui de son
propre aveu n'a jamais eu aucu-
ne preuve de mission. Tout hom.

26 SUR L'EXIST. DE DIEU ,
me simple & droit ne peut s'ar-
rêter que chez les Chrétiens ,
puisque'il ne peut trouver que
chez eux le parfait amour. Dès
qu'il le trouve là , il a trouvé
tout , & il sent bien qu'il ne lui
reste plus rien à chercher.
Les mysteres ne l'effarouchent
point ; il comprend que toute la
nature étant incompreensible
à son foible esprit , il ne doit pas
s'étonner de ne pouvoir com-
prendre tous les secrets de la
Divinité ; sa foiblesse même se
tourne en force , & ses ténèbres
en lumiere , pour le rendre dé-
fiant de soi , & docile à Dieu. Il
n'a point de peine à croire que
Dieu amour infini , a daigné
venir lui-même sous une chair
semblable à la nôtre pour tem-
perer les rayons de sa gloire ,
nous apprendre à aimer , & s'ai-
mer lui-même au dedans de



SUR LE CULTE , &c. 27
nous. C'est en ce sens-là qu'il
est vrai de dire qu'on trouve la
vraye Religion par le cœur , &
non par l'esprit. En effet on la
trouve simplement , par l'a-
mour de Dieu infiniment ai-
mable , non par le raisonne-
ment subtil des Philosophes.
Socrate même n'a presque rien
trouvé , pendant qu'une fem-
melette humble , & un artisan
docile trouvent tout en trou-
vant l'amour : *Confiteor tibi Pa-
ter, &c.* L'amour de Dieu déci-
de de tout sans discussion en fa-
veur du Christianisme. C'est en
ce sens que l'ame est naturelle-
ment chrétienne , comme parle
Tertullien.

28 SUR L'EXIST. DE DIEU,
TROISIÈME PARTIE.

*Il n'y a que l'Eglise Catholique
qui puisse enseigner ce culte d'une
façon proportionnée au besoin de
tous les hommes.*

Tous les hommes, & sur tout les ignorans, ont besoin d'une autorité qui décide, sans les engager à une discussion dont ils sont visiblement incapables. Comment voudroit-on qu'une femme de village, ou qu'un artisan examinât le texte original, les éditions, les versions, les divers sens du texte sacré? Dieu auroit manqué au besoin de presque tous les hommes, s'il ne leur avoit pas donné une autorité infaillible, pour leur épargner cette recherche impossible, & pour les garantir de s'y tromper. L'homme ignorant

SUR LE CULTE, &c. 29
qui connoît la bonté de Dieu, & qui sent sa propre impuissance, doit donc supposer cette autorité donnée de Dieu, & la chercher humblement pour s'y soumettre sans raisonner. Où la trouvera-t-il? Toutes les sociétés séparées de l'Eglise Catholique ne fondent leur séparation que sur l'offre de faire chaque particulier juge des Ecritures, & de lui faire voir que l'Ecriture contredit cette ancienne Eglise. Le premier pas qu'un particulier seroit obligé de faire pour écouter ces sectes, seroit donc de s'ériger en juge entre elles, & l'Eglise qu'elles ont abandonnée. Or quelle est la femme de village, quel est l'artisan, qui puisse dire sans une ridicule & scandaleuse présomption: Je vais examiner si l'ancienne Eglise a bien ou mal in-

30 SUR L'EXIST. DE DIEU ,
terpreté le texte des Ecritures.
Voilà néanmoins le point essen-
tiel de la séparation de toute
branche d'avec l'ancienne tige.
Tout ignorant qui sent son
ignorance , doit avoir horreur
de commencer par cet acte de
présomption. Il cherche une au-
torité qui le dispense de faire cet
acte présomptueux , & cet exa-
men dont il est incapable. Tou-
tes les nouvelles sectes , suivant
leur principe fondamental , lui
crient : Lisez , raisonnez , déci-
dez. La seule ancienne Eglise lui
dit : Ne raisonnez , ne décidez
point ; contentez-vous d'être
docile & humble : Dieu m'a
promis son esprit pour vous pré-
server de l'erreur. Qui voulez-
vous que cet ignorant suive , ou
ceux qui lui demandent l'im-
possible , ou ceux qui lui pro-
mettent ce qui convient à son

SUR LE CULTE , &c. 31
impuissance , & à la bonté de
Dieu ? Représentons-nous un
paralitique qui veut sortir de
son lit , parce que le feu est à la
maison : il s'adresse à cinq hom-
mes qui lui disent : Levez-vous ,
courez , percez la foule , sauvez-
vous de cet incendie. Enfin il
trouve un sixième homme qui
lui dit : Laissez-moi faire , je vais
vous emporter entre mes bras.
Croira-t-il les cinq hommes qui
lui conseillent de faire ce qu'il
sent bien qu'il ne peut pas ? Ne
croira-t-il pas plutôt celui qui
est le seul à lui promettre le se-
cours proportionné à son im-
puissance ? Il s'abandonne sans
raisonner à cet homme , & se
borne à demeurer souple & do-
cile entre ses bras. Il en est pré-
cisément de même d'un hom-
me humble dans son ignorance ;
il ne peut écouter sérieusement

32 SUR L'EXIST. DE DIEU ;
les sectes qui lui crient : Lisez ,
raisonnez , décidez ; lui qui sent
bien qu'il ne peut ni lire , ni rai-
sonner , ni décider : mais il est
console d'entendre l'ancienne
Eglise qui lui dit : Sentez votre
impuissance , humiliez-vous ,
soyez docile , confiez-vous à la
bonté de Dieu , qui ne nous a
point laissés sans secours pour
aller à lui. Laissez-moi faire , je
vous porterai entre mes bras.
Rien n'est plus simple & plus
court que ce moyen d'arriver à
la vérité. L'homme ignorant
n'a besoin ni de livre , ni de rai-
sonnement pour trouver la vraie
Eglise. Les yeux fermez , il
sait avec certitude que toutes
celles qui veulent le faire juge ,
sont fausses , & qu'il n'y a que
celle qui lui dit de croire hum-
blement , qui puisse être la véri-
table. Au lieu des livres & des

SUR LE CULTE , &c. 33
raisonnemens , il n'a besoin
que de son impuissance , & de la
bonté de Dieu , pour rejeter
une flatteuse séduction , & pour
demeurer dans une humble do-
cilité. Il ne lui faut que son igno-
rance bien sensée pour décider.
Cette ignorance se tourne pour
lui en science infallible. Plus il
est ignorant , plus son igno-
rance lui fait sentir l'absurdité
des sectes qui veulent l'ériger
en juge de ce qu'il ne peut exa-
miner. D'un autre côté les sca-
vans mêmes ont un besoin infini
d'être humiliez , & de sentir leur
incapacité. A force de raison-
ner , ils sont encore plus dans le
doute que les ignorans : ils dispu-
tent sans fin entr'eux , & ils s'en-
têtent des opinions les plus ab-
surdes. Ils ont donc autant de
besoin que le peuple le plus sim-
ple , d'une autorité suprême qui

34 SUR L'EXIST. DE DIEU,
rabaisse leur présomption, qui
corrige leurs préjugés, qui ter-
mine leurs disputes, qui fixe
leurs incertitudes, qui les accor-
de entr'eux, & qui les réunisse
avec la multitude. Cette auto-
rité supérieure à tout raisonne-
ment où la trouverons-nous ?
Elle ne peut être dans aucunes
des sectes, qui ne se forment,
qu'en faisant raisonner les hom-
mes, & qu'en les faisant juges
de l'Ecriture au dessus de l'E-
glise. Elle ne peut donc se trou-
ver que dans cette ancienne
Eglise, qu'on nomme Catholi-
que. Qu'y a-t-il de plus simple,
de plus court, de plus propor-
tionné à la foiblesse de l'esprit
du peuple qu'une décision, pour
laquelle chacun n'a besoin que
de sentir son ignorance, & que
de ne vouloir pas tenter l'im-
possible ? Rejetez une discussion

SUR LE CULTE, &c. 35
visiblement impossible & une
présomption ridicule, vous voi-
là Catholique.

Je comprends bien, MON-
SIEUR, qu'on fera contre ces
trois vérités des objections in-
nombrables. Mais n'en fait-on
pas pour nous réduire à douter
de l'existence des corps, & pour
disputer la certitude des choses
que nous voyons, que nous en-
tendons, & que nous touchons
à toute heure, comme si notre
vie entière n'étoit que l'illusion
d'un songe ? J'ose assurer qu'on
trouvera dans les trois princi-
pes que je viens d'établir, de
quoi dissiper toutes les objec-
tions en peu de mots, & sans au-
cune discussion subtile.

Au reste, je ne puis finir sans
vous représenter, MONSIEUR,
que vous ne paroissiez pas faire
assez de justice à S. Augustin.

Il est vrai que ce Pere a écrit dans un mauvais tems pour le goût. Sa maniere d'écrire s'en ressent. Il a écrit sans ordre , à la hâte , & avec un excès de fertilité d'esprit , à mesure que les besoins d'instruire ou de refuter le pressoient. Platon & Descartes , que vous loüiez tant, n'ont eu qu'à méditer tranquillement , & qu'à écrire à loisir , pour perfectionner leurs ouvrages : cependant ces deux Auteurs ont leurs défauts. Par exemple , que peut-on voir de plus foible & de plus insoutenable , que les preuves de Socrate sur l'immortalité de l'ame ?

D'ailleurs , ne le voit-on pas flottant & incertain pour les véritez mêmes les plus fondamentales , sans lesquelles la morale porteroit à faux ? Qu'y a-t-il de plus défectueux que le

monde indéfini de Descartes ? Si on rassembloit tous les morceaux épars dans les ouvrages de S. Augustin , on y trouveroit plus de métaphysique que dans ces deux Philosophes. Je ne sçaurois trop admirer ce génie vaste , lumineux , fertile & sublime.

Je voudrois me trouver pour un mois avec vous , MONSIEUR , dans une solitude , où nous n'eussions qu'à chercher ensemble ce qui peut nourrir & édifier.

*O rus , quando ego te aspiciam .
quandoque licebit , &c.*

Personne ne peut vous honorer avec des sentimens plus vifs & plus dignes de vous , que je le ferai le reste de mes jours.



LE T T R E

S U R

LE CULTE DE DIEU,

L'IMMORTALITE' DE L'AME,

E T

LE LIBRE ARBITRE.



'E C R I T que vous m'a-
vez fait l'honneur de
m'envoyer, M O N-
S I E U R, comprend trois que-
stions.

1°. L'Etre infiniment parfait
peut-il exiger quelque culte
des êtres qui lui sont infini-
ment inférieurs & dispropor-
tionnez ?

2°. Peut-on démontrer que

40 SUR LE CULTE DE DIEU,
l'ame de l'homme est immor-
telle?

3°. L'Etre infiniment parfait
peut-il avoir donné à l'homme
le libre arbitre, qui est la liberté
de renverser l'ordre?

PREMIER CHAPITRE.

*L'Etre infiniment parfait exige un
Culte de toutes les creatures
intelligentes.*

LA vérité de l'existence de
l'Etre infiniment parfait,
est un principe si lumineux & si
fécond, qu'il n'y a qu'à le con-
sulter sans prévention, & qu'à
le suivre de bonne foi, pour
trouver ce qu'on cherche de cet
Etre nécessaire. Voici les véri-
tez qu'il me semble qu'on en
doit tirer.

I.

L'IMMORT. DE L'AME, &c. 41

I.

Nous ne pouvons pas douter
que cet Etre si parfait ne s'aime;
puisque étant juste, il doit un
amour infini à son infinie perfec-
tion. J'en conclus que si cet Etre
faisoit quelque ouvrage hors de
lui, sans le faire pour l'amour de
lui-même, il agiroit moins par-
faitement que les êtres impar-
faits qui agissent pour l'amour
de lui. L'on voit des hommes qui
sont ces êtres imparfaits, se pro-
poser l'Etre parfait pour fin de
leurs ouvrages. Si donc l'Etre
parfait se refusoit injustement
ce rapport de ces actions à lui-
même, qui se trouve dans les
actions des êtres imparfaits, il
agiroit moins parfaitement que
les hommes pieux. C'est ce qui
est visiblement impossible. Il faut
donc conclure avec l'Ecriture,

D

42 SUR LE CULTE DE DIEU,
que *Dieu a fait toutes choses pour
l'amour de lui-même.* D'un côté
il est infiniment parfait en soi,
de l'autre il est infiniment juste,
puisque la justice entre dans la
perfection infinie. Il se doit donc
à lui-même tout ce qu'il fait, & il
ne lui est permis de rien relâcher
de ses droits. Telle est sa gran-
deur, qu'il ne peut agir que pour
lui seul. Il se nomme lui-même *le
Dieu jaloux.* La jalousie qui est dé-
placée, & ridicule dans l'homme,
est la justice suprême en Dieu. Il
dit, comme il le doit: *Je ne donne-
rai point ma gloire à un autre.* Il se
doit tout, il se rend tout. Tout
vient de lui, il faut que tout re-
tourne à lui; autrement l'ordre
seroit violé. L'Auteur de l'Ecrit
reconnoît que l'Etre infiniment
parfait a tiré du néant les hom-
mes; il doit reconnoître que cet
Etre les a créés pour lui. S'il

L'IMMORT. DE L'AME, &c. 43
agissoit sans aucune fin, il agi-
roit d'une façon aveugle, insen-
sée, où sa sagesse n'auroit au-
cune part. S'il agissoit pour une
fin moins haute que lui, il ra-
baisseroit son action au dessous
de celle de tout homme ver-
tueux, qui agit pour l'Etre su-
prême. Ce seroit le comble de
l'absurdité. Concluons donc,
sans craindre de nous tromper,
que Dieu fait tout pour lui-
même.

II.

Cet Etre suprême, que nous
nommons Dieu, ne peut avoir
créé les êtres intelligens pour
lui, qu'en voulant que ces êtres
employent leur intelligence à
le connoître, & à l'admirer; &
leur volonté à l'aimer, & à lui
obéir. L'ordre ou la justice de-
mande que notre intelligence

44 SUR LE CULTE DE DIEU,
soit réglée, & que notre amour
soit juste. Il faut donc que Dieu
ordre & justice suprême veuille
que nous aimions sa perfection
infinie plus que notre finie per-
fection ; & que nous aimions
cette bonté infinie plus que la
bonté finie qu'il met en nous.
Voilà le véritable & raisonna-
ble amour de la justice. Nous
ne sommes que des biens bor-
nez, participez, & dépendans ;
au lieu que le premier Etre est
le bien unique source de tous
les autres, le bien sans bornes,
le bien indépendant. Notre
amour pour ce bien doit être
aussi en nous un amour unique
source de tout autre amour, un
amour sans bornes, un amour
indépendant de tout autre
amour. Au contraire, l'amour
de nous-mêmes doit être un
amour dénué de cet amour pri-

L'IMMORT. DEL'AME, &c. 45
mitif, un amour ruisseau de
cette source, un amour dépen-
dant, un amour borné & pro-
portionné à la petite parcelle
de bien qui nous est échüe en
partage. Dieu est le tout, &
nous ne sommes qu'un rien re-
vêtu par emprunt d'une très-
petite parcelle de l'Etre. Nous
sommes non à nous, mais à celui
qui nous a faits, & qui nous a
donné tout jusqu'au moi : ce
moi qui nous est si cher, & qui
est d'ordinaire notre unique
Dieu, n'est, pour ainsi dire,
qu'un petit morceau qui veut
être le tout. Il rapporte tout à
soi, & en ce point il imite Dieu,
& s'érige en fausse divinité. Il
faut renverser l'idole. Il faut ra-
baïsser le moi, pour le réduire
à sa petite place. Il ne doit occu-
per qu'un petit coin de l'Uni-
vers, à proportion du peu de

46 SUR LE CULTE DE DIEU,
perfection & d'être qu'il pos-
sède.

Il viendra en son rang, pour
être estimé & aimé selon son
vrai mérite. Voilà l'amour de
la justice, voilà l'ordre. Il faut
que Dieu soit mis en la place que
le moi n'avoit point de honte
d'usurper. Voilà ce que Dieu se
doit à lui-même, voilà ce qu'il
est juste qu'il exige de sa créa-
ture capable de connoître &
d'aimer. Il faut qu'en la créant,
il se propose pour fin de son ou-
vrage, de se faire connoître
comme vérité infinie, & de se
faire aimer comme bonté uni-
verselle; en sorte qu'on con-
noisse en lui toute participation
de sa vérité, & qu'on aime en
lui toute participation de sa
bonté sans bornes. Dès qu'on
aura posé ce fondement, tout
l'édifice s'élèvera comme de

L'IMMORT. DEL'ÂME, &c. 47
lui-même. Dès que vous suppo-
serez que Dieu seul doit avoir
d'abord tout notre amour, &
qu'ensuite cet amour ne se ré-
pand sur le moi, que comme
sur les autres biens bornez à
proportion de ses bornes, la
Religion se trouvera toute dé-
veloppée dans notre cœur. Il
n'y a qu'à laisser l'homme à son
propre cœur, s'il est vrai qu'il
ne s'aime que de l'amour de
Dieu, & que l'amour propre
n'est plus écouté.

III.

En ce cas il ne reste plus au-
cune question sur le culte di-
vin. Il n'y a point d'autre culte
que l'amour, dit S. Augustin,
nec colitur nisi amando. C'est le
regne de Dieu au dedans de
nous; c'est l'adoration en es-
prit & en vérité; c'est l'unique

48 SUR LE CULTE DE DIEU,
fin pour laquelle Dieu nous a
faits. Il ne nous a donné de l'a-
mour, qu'afin que nous l'ai-
mions. Il faut rétablir l'ordre,
en renversant le désordre qui a
prévalu. Il faut mettre Dieu,
qui est le tout, en la place que
le moi occupoit, comme s'il eût
été le tout, le centre, & la
source universelle. Il faut rédui-
re ce moi dans son petit coin,
comme une foible parcelle du
bien emprunté. En même tems
il faut rendre à Dieu la place
du tout, & avoir honte de l'a-
voir laissé si long-tems comme
un être particulier, avec lequel
on veut faire des conditions
presque d'égal à égal, pour s'u-
nir à lui, ou pour ne s'y unir pas,
pour y chercher son avantage,
ou pour se tourner de quelque
autre côté. En un mot, il faut
mettre Dieu en la place su-
prême

L'IMMORT. DEL'AME, &c. 49
prême que le moi usurpoit sans
pudeur, & laisser au moi cette
petite place, où l'on avoit ra-
baissé & retressi Dieu. Faites
que les hommes pensent de la
sorte, tous les doutes sont dis-
sipés, toutes les révoltes du
cœur humain sont apaisées,
tous les prétextes d'impiété &
d'irréligion s'évanouissent. Je
ne raisonne point, je ne deman-
de rien à l'homme, je l'aban-
donne à son amour; qu'il aime
de tout son cœur ce qui est infi-
niment aimable, & qu'il fasse
ce qu'il lui plaira; ce qui lui
plaira ne pourra être que la plus
pure Religion. Voilà le culte
parfait : *nec colitur nisi amando.*
Il ne fera qu'aimer & obéir.
*La nation des justes, dit l'Ecri-
ture, n'est qu'obéissance & amour.*

Cet amour, dira-t-on, est un culte intérieur. Mais le culte extérieur où le trouvera-t-on ? Pourquoi supposer que Dieu le demande ? Mais ne voit-on pas que le culte extérieur suit nécessairement le culte intérieur de l'amour. Donnez-moi une société d'hommes qui se regardent, comme n'étant tous ensemble sur la terre qu'une seule famille, dont le pere est au Ciel. Donnez-moi des hommes qui ne vivent que du seul amour de ce Pere celeste, qui n'aiment ni le prochain, ni eux-mêmes, que pour l'amour de lui, & qui ne soient qu'un cœur & une ame ; dans cette divine société n'est-il pas vrai que la bouche parlera sans cesse de l'abondance du cœur ? Ils admireront le

L'IMMORT. DE L'ÂME ; &c. 51
Très-haut, ils aimeront le Très-bon ; ils chanteront ses loüanges ; ils le béniront pour tous les bienfaits. Ils ne se borneront pas à l'aimer, ils l'annonceront à tous les peuples de l'Univers ; ils voudront redresser leurs frères, dès qu'ils les verront tentez par l'orgueil, ou par les passions grossières d'abandonner le bien-aimé. Ils gemiront de voir le moindre refroidissement de l'amour. Ils passeront au delà des mers, jusqu'au bout de la terre, pour faire connoître & aimer le pere commun aux peuples égarez, qui ont oublié sa grandeur. Qu'appellez-vous un culte extérieur, si celui-là n'en est pas un ? Dieu seroit alors *toutes choses en tous* ; il seroit le roi, le pere, l'ami universel ; il seroit la loy vivante des cœurs. On ne parle.

52 SUR LE CULTE DE DIEU ,
roit que de lui , & pour lui ; il
seroit consulté , cru , & obéi.
Hélas ! si un Roi mortel , ou un
vil pere de famille s'attire par
sa sagesse l'estime & la confian-
ce de tous ses enfans , on ne
voit à toute heure que les hon-
neurs qui lui sont rendus. Il ne
faut point demander où est son
culte , ni si on lui en doit un.
Tout ce qu'on fait pour l'hono-
rer , pour lui obéir , & pour re-
connoître ses graces , est un culte
continuel qui saute aux yeux.
Que seroit-ce donc , si les hom-
mes étoient possédez de l'amour
de Dieu ? Leur société seroit un
culte solennel , comme celui
qu'on nous dépeint des Bien-
heureux dans le Ciel.

V.

Il faudroit , dira-t-on , prou-
ver qu'outre l'amour , & les ver-

L'IMMORT. DE L'ÂME, &c. 53
tus qui en sont inséparables ,
l'homme doit à Dieu des céré-
monies reglees & publiques ;
mais ces cérémonies ne sont
point l'essentiel de la Religion ,
qui consiste dans l'amour &
dans les vertus. Ces cérémonies
sont instituées , non comme étant
l'essentiel de la Religion , mais
seulement pour être les signes qui
servent à la montrer , à la nourrir
en soi-même , & à la communi-
quer aux autres. Ces cérémonies
sont à l'égard de Dieu , ce que les
marques de respect sont pour un
pere , que ses enfans saluent ,
embrassent , & servent avec em-
pressement ; ou pour un Roi
qu'on harangue , qu'on met sur
un trône , qu'on environne d'u-
ne certaine pompe , pour frap-
per l'imagination des peuples ,
& devant qui on se prosterne.
N'est-il pas évident que les

94 SUR LE CULTE DE DIEU,
hommes attachez aux sens, &
dont la raison est foible, ont
encore plus de besoin d'un spec-
tacle pour imprimer en eux le
respect d'une majesté invisible,
& contraire à toutes leurs pas-
sions, que pour leur faire res-
pecter une majesté visible qui
éblouit leurs foibles yeux, &
qui flatte leurs passions grossie-
res: On sent la nécessité du spec-
tacle d'une cour pour un Roi,
& on ne veut pas reconnoître la
nécessité infiniment plus grande
d'une pompe pour le culte divin.
C'est ne connoître pas le besoin
des hommes, & s'arrêter à l'ac-
cessoire, après avoir admis le
principal.

VI.

Aussi voyons-nous que tous
les peuples qui ont adoré quel-
que Divinité, ont fixé leur

L'IMMORT. DE L'ÂME, &c. 55
culte à quelques démonstrations
extérieures, qu'on nomme des
cérémonies. Dès que l'intérieur
y est, il faut que l'extérieur l'ex-
prime, & le communique dans
toute la société. Le genre hu-
main jusqu'à Moïse faisoit des
offrandes & des sacrifices. Moïse
en a institué dans l'Eglise Judai-
que. La Chrétienne en a reçu de
JESUS-CHRIST. Qu'on tue des
animaux, qu'on brûle de l'en-
cens, ou qu'on offre les fruits
de la terre, qu'importe, pourvu
que les hommes aient des si-
gnes, par lesquels ils marquent
leur amour pour Dieu. Tous les
biens de la nature sont ses dons.
On lui rend ce qu'on en a reçu,
pour confesser qu'on le tient de
lui. Par ces signes on se rappelle
la majesté de Dieu, & ses bien-
faits; on s'excite mutuellement
à le prier, à le louer, à espérer

56 SUR LE CULTE DE DIEU,
en lui, on cherche une certaine
uniformité de signes, qui représen-
tent l'union des cœurs, & qui
empêche le désordre dans le
culte commun. Quand Dieu n'a
point réglé ces cérémonies par
des loix écrites, les hommes ont
suivi la tradition dès l'origine du
genre humain. Quand Dieu a ré-
glé ces cérémonies par des loix
écrites, les hommes ont dû les ob-
server inviolablement. Les Pro-
testans mêmes qui ont tant criti-
qué nos cérémonies, n'ont pu
s'empêcher d'en retenir beau-
coup, tant il est vrai que les hom-
mes en ont besoin. Il faut des cé-
rémonies, non qui amusent, & où
l'on prenne le change, mais qui
aident à nous recueillir, & à
rappeller le souvenir des graces
de Dieu. Voilà le vrai culte de
Dieu. Quiconque le concevrait
autrement, le connoîtrait fort
mal.

L'IMMORT. DE L'ÂME, &c. 57

VII.

On n'a qu'à comparer main-
tenant ces deux divers plans.
Dans l'un, chacun reconnoissant
le vrai Dieu, l'honoreroit inté-
rieurement à sa mode, sans en
donner aucun signe au reste des
hommes. Dans l'autre, on a un
culte commun, par lequel cha-
cun se recueille, nourrit son
amour, édifie ses freres, an-
nonce Dieu aux hommes qui
l'ignorent, ou qui l'oublient.
Que ce spectacle est aimable &
touchant ! N'est-il pas clair que
le second plan est mille fois plus
digne de l'Etre infiniment par-
fait, & plus accommodé au be-
soin des hommes que le premier.
Quiconque sera bien résolu à
préférer Dieu à soi, & à porter
le joug du Seigneur, n'hésitera
jamais entre ces deux plans.

On objecte que Dieu est infiniment au dessus de l'homme, qu'il n'y a aucune proportion entr'eux, que Dieu n'a pas besoin de notre culte; qu'enfin ce culte d'une volonté bornée est indigne de l'Etre infini en perfection. Il est vrai que Dieu n'a aucun besoin de notre culte, sans lequel il est heureux, parfait, & se suffisant à lui-même: mais il peut vouloir ce culte: lequel, quoiqu'imparfait, n'est pas indigne de lui; & ce ne peut être que pour ce culte qu'il nous a créés. Quand il s'agit de savoir ce qui convient, ou ce qui ne convient pas à l'Etre infini, il ne faut pas le vouloir pénétrer par notre foible & courte raison. Le fini ne sçauroit comprendre l'infini. C'est de l'infini même

qu'il faut apprendre ce qu'il peut vouloir, ou ne vouloir pas. Or le fait évident décide: D'un côté nous ne pouvons pas douter que l'Etre infini ne nous ait créés: de l'autre, nous voyons clairement qu'il ne peut point avoir eût, en nous créant, une fin plus noble & plus haute, que celle de se faire connoître & aimer par nous. Il est inutile de dire que cette connoissance & cet amour borné, sont une fin disproportionnée à la perfection infinie de Dieu. Quelque imparfaite que soit cette fin, elle est néanmoins sans doute la plus parfaite, que Dieu ait pu se proposer en nous créant. Pour lever toute la difficulté, il faut distinguer ce que la créature peut faire, d'avec la complaisance que Dieu en tire. L'action de la créature

60 SUR LE CULTE DE DIEU,
qui connoît, & qui aime Dieu,
est toujours nécessairement im-
parfaite, comme la créature
même qui la produit. Elle est
toujours infiniment au dessous
de Dieu. Mais cette action de
connoître & d'aimer Dieu, est
la plus noble & la plus parfaite
opération que Dieu puisse tirer
de sa créature, & qu'il puisse se
proposer comme la fin de son
ouvrage. Si Dieu ne pouvoit ti-
rer du néant aucune créature,
qu'à condition d'en tirer quel-
que opération aussi parfaite que
la Divinité, il ne pourroit ja-
mais tirer du néant aucune
créature; car il n'y en a aucune
qui puisse produire aucune opé-
ration aussi parfaite que Dieu.

Le fait est néanmoins indubi-
table; scavoir que Dieu a tiré du
néant des créatures; sa perfection
dans ses ouvrages demande qu'il

L'IMMORT. DEL'AME, &c. 61
se soit proposé de tirer de ses
créatures l'opération la plus no-
ble & la plus parfaite que leur na-
ture bornée & imparfaite peut
produire. Or cette opération la
plus parfaite du genre humain,
est la connoissance & l'amour
de Dieu. Ce que Dieu tire de
l'homme ne peut être qu'im-
parfait comme l'homme même:
mais Dieu en tire ce que l'hom-
me peut produire de plus par-
fait; & il suffit pour l'accom-
plissement de l'ordre, que Dieu
tire de sa créature ce qu'il en
peut tirer de meilleur dans les
bornes où il la fixe. Alors il est
content de son ouvrage. Sa puis-
sance a fait ce que sa sagesse de-
mande. Il se complait dans sa
créature, & c'est cette com-
plaisance qui est sa véritable fin.
Or cette complaisance n'est pas
distinguee de lui; ainsi, à pro-

62 SUR LE CULTE DE DIEU ,
prement parler , il est lui-même
sa fin. L'action finie de la créa-
ture n'est que le sujet de sa com-
plaisance ; c'est la sagesse en la-
quelle il se complait ; & cette
complaisance est infiniment par-
faite comme lui , puisqu'elle est
infiniment juste & sage.

IX.

Nous ne sçaurions douter
que les hommes ne connoissent
Dieu , & que plusieurs d'en-
tr'eux ne l'aiment , ou du moins
ne desirent de l'aimer. Il est
donc plus clair que le jour que
Dieu a voulu se faire connoître ,
& se faire aimer : car si Dieu n'a-
voit pas voulu nous communi-
quer sa connoissance & son
amour , nous ne pourrions ja-
mais ni le connoître , ni l'aimer.
Je demande pourquoi est-ce
que Dieu nous a donné cette ca-

L'IMMORT. DEL'AME, &c. 63
pacité de le connoître & de l'ai-
mer ? Il est manifeste que c'est le
plus précieux de tous ses dons.
Nous l'a-t-il accordé d'une ma-
niere aveugle , & sans raison , par
pur hazard , sans vouloir que
nous en fissions aucun usage ? Il
nous a donné des yeux corpo-
rels , pour voir la lumiere du
jour. Croirons-nous qu'il nous a
donné les yeux de l'esprit , qui
sont capables de connoître son
éternelle vérité , sans vouloir
qu'elle soit connue de nous ? J'a-
vouë que nous ne pouvons ni
connoître , ni aimer infiniment,
l'infinie perfection. Notre plus
haute connoissance demeurera
toujours infiniment imparfaite ,
en comparaison de l'Etre infini-
ment parfait. En un mot , quoi-
que nous connoissions Dieu , ce
ne peut jamais être que par une
connoissance bornée ; mais nous

64 SUR LE CULTE DE DIEU,
le connoissons tellement, que
nous disons tout ce qu'il n'est
point, & que nous lui attribuons
les perfections qui lui convien-
nent, sans aucune crainte de nous
tromper. Il n'y a aucun autre
être dans la nature que nous
confondions avec Dieu; & nous
sçavons le représenter avec son
caractere d'infini, qui est uni-
que & incommunicable. Il faut
que nous le connoissons bien
distinctement, puisque la clarté
de son idée nous force à le pré-
férer à nous-mêmes. Une idée
qui va jusqu'à détrôner le moi,
doit être bien puissante sur
l'homme aveuglé & idolâtre de
lui-même. Jamais idée ne fut si
combattue, jamais idée ne fut
si victorieuse. Jugeons de sa for-
ce par l'aveu qu'elle arrache de
nous contre nous-mêmes. Rien
n'est si étonnant que l'idée de
Dieu

L'IMMORT. DE L'ÂME, &c. 65
Dieu, que je porte au fonds de
moi-même; c'est l'infini contenu
dans le fini. Ce que j'ai au de-
dans de moi me surpasse sans
mesure. Je ne comprends pas
comment je puis l'avoir dans
mon esprit; je l'y ai néanmoins.
Il est inutile d'examiner com-
ment je puis l'avoir, puisque je
l'ai. Le fait est clair & décisif.
Cette idée ineffaçable & incom-
prehensible de l'Être divin, est
ce qui me fait ressembler à lui,
malgré mon imperfection & ma
bâlesse. Comme il se connoît
& s'aime infiniment, je le con-
nois & l'aime selon ma mesure.
Je ne puis connoître l'infini, que
par une connoissance finie; & je ne
puis l'aimer que d'un amour fini
comme moi; mais je le connois
néanmoins comme étant infini,
& je veux l'aimer du plus grand
amour dont il m'a rendu capa-

66 SUR LE CULTE DE DIEU,
ble. Je voudrois ne pouvoir
mettre aucune borne à mon
amour pour une perfection qui
n'est point bornée. Il est vrai
encore une fois que cette con-
noissance & cet amour n'ont
point une perfection égale à
leur objet ; mais l'homme, qui
connoît & qui aime Dieu selon
toute sa mesure de connoissance
& d'amour, est incomparable-
ment plus digne de cet Etre
parfait, que l'homme qui seroit
comme sans Dieu en ce monde,
ne songeant ni à le connoître,
ni à l'aimer. Voilà deux divers
plans de l'ouvrage de Dieu.
L'un est aussi digne de sa sa-
gesse & de sa bonté, qu'on le
peut concevoir. L'autre n'en est
nullement digne, & n'a aucune
fin raisonnable : il est facile de
conclure quel est celui que Dieu
a suivi.

X.

L'homme en se rabaisant, ne
cherche que l'indépendance ;
c'est une humilité trompeuse &
hypocrite. On veut s'exagerer à
soi-même sa bassesse, son néant,
& la disproportion infinie qui
est entre Dieu & soi, pour se-
coter le joug de Dieu, & pour de-
venir une espèce de petite Divini-
té à sa mode, en contentant tou-
tes ses passions déréglées, & se fai-
sant le centre de tout ce qui est
autour de soi. On est ravi de met-
tre Dieu dans une supériorité
& une disproportion infinie où
il ne daigne ni nous observer,
ni nous rapporter à sa gloire, ni
s'intéresser à nous, ni nous re-
dresser, ni nous perfectionner,
ni nous récompenser, ni nous
punir. Mais ne voit-on pas que
la distance infinie qui est entre

68 SUR LE CULTE DE DIEU,
Dieu & nous , ne l'empêche
point d'être sans cesse tout au-
près & au dedans de nous , &
que c'est même cette perfection
infiniment supérieure à la nôtre,
qui le met en état de faire tou-
tes choses en nous , & d'être
plus près de nous que nous-mê-
mes ? Comment veut-on que ce-
lui qui fait que nos yeux voyent ,
que nos oreilles entendent , que
notre esprit connoît , & que no-
tre volonté aime , ne soit pas
attentif à tout ce qu'il opère au
dedans de nous ? Comment
peut-il ne s'intéresser pas à ce
qu'il prend soin d'y faire à tout
moment ? Cette attention ne
coûte rien à une intelligence &
à une bonté infinie. En elle tout
est action , & tout est repos.
Nous voudrions imaginer un
Dieu si éloigné de nous, si hau-
tain , & si indifférent dans sa

L'IMMORT. DE L'ÂME, &c. 69
hauteur , qu'il ne daigne pas
veiller sur les hommes , & que
chacun , sans être gêné par ses
regards , puisse vivre sans règle
au gré de son orgueil & de ses
passions. En faisant semblant
d'élever Dieu de la sorte , on le
dégrade ; car on en fait un
Dieu indolent sur le bien & sur
le mal , sur le vice & sur la
vertu de ses créatures , sur l'or-
dre & sur le désordre du monde
qu'il a formé. En faisant sem-
blant de s'abaisser soi-même ,
on s'érige en divinité , on ren-
verse toute subordination , on
se donne toute licence , on se
promet toute impunité , on
veut se mettre au dessus de sa
raison même.

Encore une fois , comparez
ces deux plans , dont l'un nous
présente un Dieu sage , bon ,
vigilant , qui arrange , qui cor-

70 SUR LE CULTE DE DIEU,
rige, qui récompense, qui veut
être connu, aimé, obéi, &
dont l'autre nous présente un
Dieu insensible à notre con-
duite; qui n'est touché ni de la
vertu, ni du vice, ni de la raison
suivie, ni de la raison violée par
ses créatures; qui abandonne
l'homme au gré de son orgueil
insensé, & de tous ses desirs bru-
taux; qui le néglige après l'a-
voir fait, & qui ne se soucie d'en
être ni connu, ni aimé, quoi-
qu'il lui ait donné de quoi le
connoître, & de quoi l'aimer.
Comparez ces deux plans, & je
vous défie de ne préférer pas le
premier au second.



SECOND CHAPITRE.

L'Ame de l'homme est immortelle.

CETTE question ne sera
point difficile à éclaircir,
dès qu'on voudra la réduire à
ses bornes, & la séparer de ce
qui va plus loin.

I.

Il est vrai que l'ame de l'hom-
me n'est point un être constant
par soi-même, & qui ait une
existence nécessaire: il n'y a
qu'un Etre qui ait l'existence
par soi, qui ne puisse jamais la
perdre, & qui la donne, comme
il lui plaît, à tous les autres.
Dieu n'auroit besoin d'aucune
action pour anéantir l'ame de
l'homme. Il n'auroit qu'à laisser
cesser un moment l'action par

72 SUR LE CULTE DE DIEU,
laquelle il continuë sa création
en chaque moment, pour la re-
plonger dans l'abîme du néant,
d'où il l'a tirée, comme un
homme n'a besoin que de lâcher
la main, pour laisser tomber une
pierre qu'il tient en l'air. Elle
tombe d'abord par son propre
poids. La question qu'on peut
faire raisonnablement, ne con-
siste donc nullement à sçavoir si
l'ame de l'homme peut être
anéantie, en cas que Dieu le
veuille; il est manifeste qu'elle
peut l'être, & il ne s'agit que de
la volonté de Dieu à cet égard.

I I.

Il s'agit de sçavoir si l'ame a
en soi des causes naturelles de
destruction, qui fassent finir son
existence après un certain tems;
& si on peut démontrer philoso-
phiquement que l'ame n'a point
en

L'IMMORT. DEL'ÂME, &c. 73
en soi de telles causes. En voici
la preuve négative. Dès qu'on
a supposé la distinction très-
réelle du corps & de l'ame,
on est tout étonné de leur
union; & ce n'est que par la
seule puissance de Dieu qu'on
peut concevoir comment il a
pû unir, & faire opérer de con-
cert deux natures si dissembla-
bles. Les corps ne pensent
point; les ames ne sont ni divi-
sibles, ni étendues, ni figu-
rées, ni revêtues des proprie-
tez corporelles. Demandez à
toute personne sensée, si la pen-
sée qui est en elle est ronde ou
quarrée, blanche ou jaune,
chaude ou froide, divisible en
six, ou en douze morceaux:
Cette personne au lieu de vous
répondre sérieusement, se met-
tra à rire. Demandez-lui si les
atomes, dont son corps est com-

74 SUR LE CULTE DE DIEU ,
posé, sont sages ou foux , s'ils
se connoissent , s'ils sont ver-
tueux , s'ils ont de l'amitié les
uns pour les autres , si les atô-
mes ronds ont plus d'esprit &
de vertu que les atômes quar-
rez ; cette personne rira en-
core , & ne pourra pas croire
que vous lui parliez sérieuse-
ment. Allez plus loin , suppo-
sez des atômes de la figure qu'il
lui plaira , dites-lui qu'elle les
subtilise tant qu'elle voudra , &
demandez-lui s'il viendra enfin
un moment où les atômes ,
après avoir été sans aucune
connoissance , commenceront
tout à coup à se connoître , à
connoître tout ce qui les en-
vironne , & à dire en eux-mê-
mes : Je crois ceci , mais je ne
crois pas cela ; j'aime un tel ob-
jet , & je hais l'autre. Cette per-
sonne trouvera que vous lui fai-

L'IMMORT. DEL'AME , &c. 75
tes des questions pueriles ; elle
en rira comme des métamor-
phoses ou des contes les plus
extravagans. Le ridicule de ces
questions montre parfaitement,
qu'il n'entre aucune des pro-
prietez du corps dans l'idée
que nous avons d'un esprit , &
qu'il n'entre aucune des pro-
prietez de l'esprit ou être pen-
sant , dans l'idée que nous
avons du corps ou être étendu.
La distinction réelle , & l'en-
tière dissemblance de nature de
ces deux êtres étant ainsi éta-
blies , on ne doit nullement
s'étonner que leur union , qui
ne consiste que dans une espèce
de concert ou de rapport mu-
tuel entre les pensées de l'un
& les mouvemens de l'autre ,
puissent cesser , sans qu'aucun
de ces deux êtres cesse d'exis-
ter. Il faut au contraire s'éton-

76 SUR LE CULTE DE DIEU,
ner comment deux êtres de nature si dissemblable peuvent demeurer quelque tems dans ce concert d'operation. A quel propos concluroit-on donc, que l'un de ces êtres seroit anéanti, dès que leur union, qui leur est si peu naturelle, viendrait à cesser ? Représentons-nous deux corps qui sont absolument de même nature ; séparez-les, vous ne détruisez ni l'un ni l'autre. Bien plus, l'existence de l'un ne peut jamais prouver l'existence de l'autre ; & l'anéantissement de l'autre ne peut jamais prouver l'anéantissement du premier. Quoiqu'on les suppose semblables en tout, leur distinction réelle suffit pour démontrer, qu'ils ne sont jamais l'un à l'autre une cause d'existence ou d'anéantissement : par la raison que l'un n'est pas l'au-

L'IMMORT. DE L'ÂME, &c. 77
tre, il peut exister, ou être anéanti sans cet autre corps. Leur distinction fait leur indépendance mutuelle. Que si l'on doit raisonner ainsi de deux corps qu'on a séparés, & qui sont entièrement de même nature, à combien plus forte raison doit on raisonner de même d'un esprit & d'un corps, dont l'union n'a rien de naturel, tant leurs natures sont dissemblables en tout. D'un côté la cessation d'une union si accidentelle à ces deux natures ne peut être ni à l'une ni à l'autre une cause d'anéantissement ; de l'autre, l'anéantissement même de l'un de ces deux êtres ne seroit en aucune façon une raison ou cause d'anéantissement pour l'autre. Un être qui n'est nullement la cause de l'existence de l'autre, ne peut pas être la cause de son

78 SUR LE CULTE DE DIEU,
anéantissement. Il est donc clair
comme le jour, que la désunion
du corps & de l'ame ne peut
opérer l'anéantissement ni de
l'ame, ni du corps, & que l'a-
néantissement même du corps
n'opéreroit rien pour faire cesser
l'existence de l'ame.

III.

L'union du corps & de l'ame
ne consistant que dans un con-
cert ou rapport mutuel entre
les pensées de l'un, & les mou-
vemens de l'autre, il est facile
de voir ce que la cessation de ce
concert doit opérer. Le con-
cert n'est point naturel à ces
deux êtres si dissemblables, &
si indépendans l'un de l'autre.
Il n'y a même que Dieu qui ait
pû, par une volonté purement
arbitraire & toute-puissante, as-
sujettir deux êtres si divers en

L'IMMORT. DE L'AME, &c. 79
nature & en opérations à ce con-
cert pour opérer ensemble. Fai-
tes cesser la volonté purement
arbitraire & toute-puissante de
Dieu, ce concert, pour ainsi
dire, si forcé cesse aussi-tôt :
comme une pierre tombe par
son propre poids, dès qu'une
main ne la tient plus en l'air,
chacune de ces deux parties
rentre dans son indépendance
naturelle d'opération à l'é-
gard de l'autre. Il doit arri-
ver delà, que l'ame, loin d'être
anéantie par cette désunion, qui
ne fait que la remettre en son
état naturel, est alors libre de
penser indépendamment de
tous les mouvemens des corps,
de même que je suis libre de
marcher tout seul, comme il me
plaît, dès qu'on m'a détaché
d'avec un autre homme, avec
lequel une puissance supérieure

80 SUR LE CULTE DE DIEU ,
me tenoit enchainé. La fin de
cette union n'est qu'un dégage-
ment & qu'une liberté, comme
l'union n'étoit qu'une gêne &
qu'un pur assujettissement ; alors
l'ame doit penser indépendam-
ment de tous les mouvemens
des corps , comme on suppose
dans la Religion Chrétienne ,
que les Anges qui n'ont jamais
été unis à des corps , pensent
dans le Ciel. Pourquoi donc
craindrait-on l'anéantissement
de l'ame dans cette désunion ,
qui ne peut opérer que l'entière
liberté de ses pensées.

I V.

De son côté le corps n'est
point anéanti , il n'y a pas le
moindre atôme qui périsse. Il
n'arrive dans ce qu'on appelle
la mort , qu'un simple déränge-
ment d'organes ; les corpuscules

L'IMMORT. DEL'AME, &c. 81
les plus subtils s'exhalent ; la
machine se dissout , & se dé-
concerte. Mais en quelque en-
droit que la corruption ou
le hazard en écarte les de-
bris , aucune parcelle ne cesse
jamais d'exister , & tous les Phi-
losophes sont d'accord pour
supposer , qu'il n'arrive jamais
dans l'Univers l'anéantissement
du plus vil & du plus impercepti-
ble atôme. A quel propos crain-
drait-on l'anéantissement de
cette autre substance très-no-
ble & très-pensante , que nous
appellons *l'ame* ? Comment
pourroit-on s'imaginer que le
corps qui ne s'anéantit nulle-
ment , anéantisse l'ame qui est
plus noble que lui , qui lui est
étrangere , & qui en est absolu-
ment indépendante ? La désu-
nion de ces deux êtres ne peut
pas plus opérer l'anéantissement

82 SUR LE CULTE DE DIEU,
de l'un que de l'autre. On suppose sans peine, que nul atôme du corps n'est anéanti dans le moment de cette désunion des deux parties. Pourquoi donc cherche-t-on avec tant d'empressement des prétextes pour croire que l'ame, qui est incomparablement plus parfaite, est anéantie. Il est vrai qu'en tout tems Dieu est tout-puissant pour l'ancantir, s'il le veut; mais il n'y a aucune raison de croire qu'il le veuille faire dans le tems de la désunion du corps, plutôt que dans le tems de l'union. Ce qu'on appelle *la mort*, n'étant qu'un simple dérangement des corpuscules qui composent les organes, on ne peut pas dire que ce dérangement arrive dans l'ame comme dans le corps. L'ame étant un être pensant, n'a aucune

L'IMMORT. DE L'AME, &c. 83
des proprieté corporelles. Elle n'a ni parties, ni figure, ni situation des parties entr'elles, ni mouvement ou changement de situation. Ainsi nul dérangement ne peut lui arriver. L'ame qui est le moi pensant & voulant, est un être simple, un en soi, & indivisible. Il n'y a jamais dans un même homme deux moi, ni deux moitez du même moi. Les objets arrivent à l'ame par divers organes, qui font les différentes sensations. Mais tous ces divers canaux aboutissent à un centre unique, où tout se réunit. C'est le moi qui est tellement un, que c'est par lui seul que chaque homme a une véritable unité, & n'est pas plusieurs hommes. On ne peut point dire de ce moi qui pense & qui veut, qu'il a diverses parties jointes ensemble,

84 SUR LE CULTE DE DIEU,
comme le corps est composé de
membres liez entr'eux. Cette
ame n'a ni figure, ni situation,
ni mouvement local, ni cou-
leur, ni chaleur, ni dureté, ni
aucune autre qualité sensible.
On ne la voit point, on ne l'en-
tend point, on ne la touche
point; on conçoit seulement
qu'elle pense, & veut, comme
la nature du corps est d'être
étendu, divisible & figuré. Dès
qu'on suppose la réelle distinc-
tion du corps & de l'ame, il
faut conclure sans hésiter, que
l'ame n'a ni composition, ni di-
visibilité, ni figure, ni situation
des parties, ni par conséquent
arrangement d'organes. Pour
le corps qui a des organes, il
peut perdre cet arrangement
de parties, changer de figure,
& être déconcerté. Mais pour
l'ame, elle ne sçauroit jamais

L'IMMORT. DE L'ÂME, &c. 85
perdre cet arrangement qu'elle
n'a pas, & qui ne convient
point à sa nature.

V.

On pourroit dire que l'ame
n'étant créée que pour être unie
avec le corps, elle est tellement
bornée à cette société, que son
existence empruntée cesse, dès
que sa société avec le corps fi-
nit. Mais c'est parler sans preu-
ve, & en l'air, que de supposer
que l'ame n'est créée qu'avec
une existence entièrement bor-
née au tems de sa société avec
le corps. Où prend-on cette
pensée bizarre, & de quel droit
la suppose-t-on, au lieu de la
prouver? Le corps est sans
doute moins parfait que l'ame,
puisque'il est plus parfait de pen-
ser, que de ne penser pas; nous
voyons néanmoins que l'exis-

86 SUR LE CULTE DE DIEU ,
tence du corps n'est point bor-
née à la durée de sa société avec
l'ame : après que la mort a rom-
pu cette société , le corps existe
encore jusques dans les moin-
dres parcelles. On voit seule-
ment deux choses. L'une est ,
que le corps se divise , & se dé-
range ; c'est ce qui ne peut ar-
river à l'ame , qui est simple ,
indivisible , & sans' arrange-
ment : l'autre est , que le corps
ne se meut plus avec dépendan-
ce des pensées de l'ame. Ne
faut-il pas conclure , que tout
de même , à plus forte raison ,
l'ame continue à exister de son
côté , & qu'elle commence alors
à penser indépendamment des
opérations du corps ? L'opéra-
tion suit l'être , comme tous les
Philosophes en conviennent.
Ces deux natures sont indé-
pendantes l'une de l'autre , tant

L'IMMORT. DE L'AME, &c. 87
en nature , qu'en opération.
Comme le corps n'a pas besoin
des pensées de l'ame pour être
mû , l'ame n'a aucun besoin des
mouvemens du corps pour pen-
ser. Ce n'étoit que par accident
que ces deux êtres si dissem-
blables & si indépendans étoient
assujettis à opérer de concert.
La fin de leur société passagère
les laisse opérer librement cha-
cun selon sa nature , qui n'a au-
cun rapport à celle de l'autre.

VI.

Enfin il ne s'agit que de sca-
voir si Dieu , qui est le maître
d'aneantir l'ame de l'homme ,
ou de continuer sans fin son
existence , a voulu cet anean-
tissement ou cette conservation.
Il n'y a nulle apparence de croi-
re qu'il veuille aneantir les
ames , lui qui n'aneantit pas le

88 SUR LE CULTE DE DIEU ,
moindre atôme dans tout l'Uni-
vers ; il n'y a nulle apparence
qu'il veuille anéantir l'ame dans
le moment où il la sépare du
corps , puisqu'elle est un être
entièrement étranger à ce corps ,
& indépendant de lui. Cette
séparation n'étant que la fin
d'un assujettissement à un cer-
tain concert d'opération avec
le corps , il est manifeste que
cette séparation est la déli-
vrance de l'ame , & non la cause
de son anéantissement. Il faut
néanmoins avouer que nous de-
vrions croire cet anéantisse-
ment si extraordinaire , & si
difficile à comprendre , supposé
que Dieu lui-même nous l'ap-
prit par sa parole : ce qui dé-
pend de sa volonté arbitraire ,
ne peut nous être découvert
que par lui. Ceux qui veulent
croire la mortalité de l'ame
contre

L'IMMORT. DE L'ÂME , &c. 89
contre toute vraisemblance ,
doivent nous prouver que Dieu
a parlé pour nous en assurer.
Ce n'est nullement à nous à leur
prouver que Dieu ne veut point
faire cet anéantissement. Il nous
suffit de supposer que l'ame de
l'homme , qui est le plus parfait
des êtres que nous connoissons
après Dieu , doit sans doute
beaucoup moins perdre son
existence , que les autres vils
êtres qui nous environnent. Or
l'anéantissement du moindre
atôme est sans exemple dans
tout l'Univers depuis la créa-
tion. Donc il nous suffit de sup-
poser , que l'ame de l'homme
est , comme le moindre atôme ,
hors de tout danger d'être
anéantie. Voilà le préjugé le
plus raisonnable , le plus cons-
tant , le plus décisif. C'est à nos
adversaires à venir nous en dé-

90 SUR LE CULTE DE DIEU ,
posséder par des preuves claires
& décisives. Or ils ne peuvent
jamais le prouver que par une
déclaration positive de Dieu
même. Quand un homme doit
très-vraisemblablement avoir
pensé en faveur de son ami inti-
me, ce qu'il pense en toute oc-
casion en faveur des derniers
d'entre les hommes , qui lui
sont le plus indifférens ; cha-
cun est en droit de croire qu'il
pense de même pour cet intime
ami , à moins qu'il ne déclare
le contraire. De plus, sa volonté
libre , & purement arbitraire ,
ne peut être connue que par lui
seul. Quand je suis libre de sor-
tir de ma chambre, ou d'y de-
meurer , il n'y a que moi qui
puisse apprendre à mes domes-
tiques la résolution libre que j'ai
prise là-dessus pour l'un ou pour
l'autre parti. Il est donc mani-

L'IMMORT. DEL'ÂME, &c. 91
feste que nos adversaires de-
vroient nous prouver par quel-
que déclaration de Dieu même,
qu'il eût fait contre l'ame de
l'homme une exception toute
singulière à sa loi générale de
n'aneantir aucun être , & de
conserver l'existence du moin-
dre atôme. Qu'on se taise donc,
ou qu'on nous montre une dé-
claration de Dieu pour cette
exception de sa loi générale.

VII.

Nous produisons le livre qui
porte toutes les marques de Di-
vinité , puisque c'est lui qui
nous a appris à connoître &
aimer souverainement le vrai
Dieu. C'est dans ce livre où
Dieu parle si bien en Dieu ,
quand il dit , *je suis celui qui est.*
Nul autre livre n'a peint Dieu
d'une manière digne de lui. Les

Hij

Dieux d'Homere sont l'opprobre & la dérision de la Divinité. Le Livre que nous avons en main, après avoir montré Dieu tel qu'il est, nous enseigne le seul culte digne de lui. Il ne s'agit point de l'appaiser par le sang des victimes; il faut l'aimer plus que soi; il faut ne s'aimer plus que pour lui, & que de son amour, il faut se renoncer pour lui, & préférer sa volonté à la nôtre; il faut que son amour opère en nous toutes les vertus, & n'y souffre aucun vice. C'est ce renversement total du cœur de l'homme, que l'homme n'auroit jamais pu imaginer. Il n'auroit jamais inventé une telle Religion, qui ne lui laisse pas même sa pensée & son vouloir, & qui le fait être tout à autrui. Lors même qu'on lui propose cette Religion avec la plus

suprême autorité, son esprit ne peut la concevoir, sa volonté se révolte, & tout son fond est irrité. Il ne faut pas s'en étonner, puisqu'il s'agit de démonter tout l'homme, de dégrader le moi, de briser cette idole, de former un homme nouveau, & de mettre Dieu en la place du moi, pour en faire la source & le centre de tout notre amour. Toutes les fois que l'homme inventera une Religion, il la fera bien différente; l'amour propre la dictera; il la fera toute pour lui, & celle-ci ne lui laisse rien. Celle-ci est néanmoins si juste, que ce qui nous souleve le plus contr'elle, est précisément ce qui doit le plus nous convaincre de sa vérité. Dieu tout, à qui tout est dû, & la créature rien, à qui rien ne doit demeurer qu'en Dieu, & pour Dieu.

94 SUR LE CULTE DE DIEU,
Toute Religion qui ne va pas
jusques-là, est indigne de Dieu,
ne redresse point l'homme, &
porte un caractère de fausseté
tout manifeste. Il n'y a sur la
terre qu'un seul Livre original,
qui fasse consister la Religion à
aimer Dieu plus que soi, & à se
renoncer pour lui. Les autres
qui répètent cette grande vérité,
l'ont tirée de celui-ci. Toute
vérité nous est enseignée dans
cette vérité fondamentale. Le
Livre qui a fait connoître ainsi
au monde, le tout de Dieu, le
rien de l'homme, avec le culte
de l'amour, ne peut être que
divin. Ou il n'y a aucune Reli-
gion, ou celle-là est la seule
véritable. De plus, ce Livre si
divin par sa doctrine, est plein
de prophéties, dont l'accom-
plissement saute aux yeux du
monde entier, comme la répro-

L'IMMORT. DE L'ÂME, &c. 95
bation du peuple Juif, & la vo-
cation des peuples idolâtres au
culte du vrai Dieu par le Messie.
D'ailleurs, ce Livre est autorisé
par des miracles innombrables,
faits au grand jour, en divers sie-
cles, à la vûe des plus grands
ennemis de la Religion. Enfin
ce Livre a fait tout ce qu'il dit;
il a changé la face du monde;
il a peuplé les deserts de solitai-
res qui ont été des Anges dans
des corps mortels; il a fait fleu-
rir jusques dans le monde le
plus impie & le plus corrompu,
les vertus les plus pénibles &
les plus aimables; il a persuadé
à l'homme idolâtre de soi de se
compter pour rien, & d'aimer
seulement un Etre invisible. Un
tel Livre doit être lu, comme
s'il étoit descendu du Ciel sur
la terre. C'est ce Livre où Dieu
nous déclare une vérité qui est

96 SUR LE CULTE DE DIEU ,
déjà si vraisemblable par elle-
même. Le même Dieu tout bon
& tout puissant , qui pourroit
seul nous ôter la vie éternelle ,
nous la promet ; c'est par l'at-
tente de cette vie sans fin , qu'il
a appris à tant de Martyrs à mé-
priser la vie courte , fragile &
misérable de leurs corps.

VIII.

N'est-il pas naturel que Dieu ,
qui éprouve dans cette courte
vie chaque homme pour le vice
& pour la vertu , & qui laisse sou-
vent les impies achever leurs
cours dans la prospérité , pen-
dant que les justes vivent &
meurent dans le mépris & dans
la douleur , réserve à une autre
vie le châtimement des uns , & la
récompense des autres ? C'est ce
que le Livre divin nous enseigne.
Merveilleuse & consolante con-
formité

L'IMMORT. DE L'ÂME, &c. 97
formité entre les oracles de l'E-
criture , & la vérité que nous
portons empreinte au fond de
nous-mêmes ! Tout est d'ac-
cord , la Philosophie , l'autorité
suprême des promesses , le sen-
timent intime de la vérité dans
nos cœurs.

D'où vient donc que les hom-
mes sont si indociles & si incré-
dules sur l'heureuse nouvelle de
leur immortalité ? Les impies
leur disent qu'ils sont sans espé-
rance , & qu'ils vont être abî-
mez dans peu de jours à jamais
dans le gouffre du néant : ils
s'en réjouissent ; ils triomphent
de leur prochaine extinction ,
eux qui s'aiment si éperdue-
ment : ils sont charmez de cette
doctrine pleine d'horreur. Ils
ont un goût de désespoir. D'au-
tres leur disent qu'ils ont une
ressource de vie éternelle , & ils

98 SUR LE CULTE DE DIEU,
s'irritent contre cette ressource ;
elle les aigrit ; ils craignent d'en
être convaincus. Ils tournent
toute leur subtilité à chicaner
contre ses preuves décisives. Ils
aiment mieux périr en se livrant
à leur orgueil insensé , & à leurs
passions brutales , que vivre
éternellement , en se contrai-
gnant pour embrasser la vertu.
O phrénésie monstrueuse ! O
amour propre extravagant , qui
se tourne contre soi-même ! O
homme devenu ennemi de soi
à force de s'aimer sans règle !



TROISIÈME CHAPITRE.

Du libre Arbitre de l'Homme.

CETTE question sera bien-
tôt décidée , si on veut
l'examiner , avec la même mo-
dération , & aussi sobrement
qu'on examine toutes les ques-
tions les plus importantes dans
l'usage de la vie humaine.

I.

Il ne s'agit point d'examiner ,
si Dieu n'auroit pas pû créer
l'homme , sans lui donner la
liberté , & en le nécessitant à
vouloir toujours le bien , com-
me on suppose dans le Christia-
nisme que les Bienheureux dans
le Ciel sont sans cesse nécessitez
à aimer Dieu ? Qui est-ce qui
peut douter que Dieu n'ait été

100 SUR LE CULTE DE DIEU,
le maître absolu de créer d'a-
bord les hommes dans cet état,
& de les y fixer à jamais.

II.

J'avoüe qu'on ne peut point
démontrer par la nature de no-
tre ame, ni par les regles de
l'ordre suprême, que Dieu n'ait
point mis tout le genre humain
dans cet état d'une heureuse &
sainte nécessité. Il faut conve-
nir qu'il n'y a qu'une volonté en-
tierement libre & arbitraire en
Dieu, qui ait décidé pour faire
l'homme libre, c'est-à-dire,
exempt de toute nécessité, sans
le fixer dans une heureuse
nécessité de vouloir toujours le
bien.

III.

Ce qui décide, est la convic-
tion intime où nous sommes
sans cesse de notre liberté. No-
tre raison ne consiste que dans

L'IMMORT. DE L'AME, &c. 101
nos idées claires. Nous ne pou-
vons que les consulter at-
tentivement, pour conclure
qu'une proposition est vraie ou
fausse. Il ne dépend pas de nous
de croire que le oui est le non,
qu'un cercle est un triangle,
qu'une vallée est une monta-
gne, que la nuit est le jour.
D'où vient qu'il nous est abso-
lument impossible de confondre
ces choses? C'est que l'exercice
de la raison se réduit à consul-
ter nos idées, & que l'idée d'un
cercle est absolument différente
de celle d'un triangle; que celle
d'une vallée exclut celle d'une
montagne; & que celle du jour
est opposée à celle de la nuit.
Raisonnez tant qu'il vous plai-
ra, je vous défie de former au-
cun doute sérieux contre aucune
de vos idées claires. Vous ne
jugez jamais d'aucune d'elles;

102 SUR LE CULTE DE DIEU,
mais c'est pareilles que vous ju-
gez, & elles sont la regle im-
muable de tous vos jugemens.
Vous ne vous trompez qu'en ne
les consultant pas avec assez
d'exactitude. Si vous n'affir-
miez que ce qu'elles présen-
tent, si vous ne nîiez que
ce qu'elles excluent avec clar-
té, vous ne tomberiez ja-
mais dans la moindre erreur.
Vous suspendriez vôtre juge-
ment, dès que l'idée que vous
consulteriez ne vous paroîtroit
pas assez claire; & vous ne vous
rendriez jamais qu'à une clarté
invincible. Encore une fois tout
l'exercice de la raison se réduit
à cette consultation d'idées.
Ceux qui rejettent speculative-
ment cette regle, ne s'enten-
dent pas eux-mêmes, & suivent
sans cesse par nécessité dans la
pratique, ce qu'ils rejettent dans

L'IMMORT. DE L'ÂME, &c. 103
la speculation. Le principe fon-
damental de toute raison étant
posé, je soutiens que notre libre
arbitre est une de ces vérités,
dont tout homme qui n'extra-
vague pas, a une idée si claire,
que l'évidence en est invincible.
On peut bien disputer du bout
des lèvres, & par passion, con-
tre cette vérité dans une Ecole,
comme les Pyrrhoniens ont dis-
puté ridiculement sur la vérité
de leur propre existence, pour
douter de tout sans exception;
mais on peut dire de ceux qui
contestent le libre arbitre, ce
qui a été dit des Pyrrhoniens:
C'est une secte, non de Philo-
sophes, mais de menteurs. Ils
se vantent de douter, quoique
le doute ne soit nullement en
leur pouvoir. Tout homme
sensé qui se consulte, & qui s'é-
coute, porte au dedans de soi

104 SUR LE CULTE DE DIEU,
une décision invincible en fa-
veur de sa liberté. Cette idée
nous représente qu'un homme
n'est coupable que quand il fait
ce qu'il peut s'empêcher de
faire, c'est-à-dire, ce qu'il fait
par le choix de sa volonté, sans
y être déterminé inévitable-
ment & invinciblement par
quelque autre cause distinguée
de sa volonté. Voilà, dit S. Au-
gustin, une vérité, pour l'é-
claircissement de laquelle on
n'a aucun besoin d'approfondir
les raisonnemens des Livres.
C'est ce que la nature crie; c'est ce
qui est empreint au fond de nos
cœurs par la libéralité de la na-
ture; c'est ce qui est plus clair
que le jour; c'est ce que tous les
hommes connoissent depuis l'E-
cole où les enfans apprennent à
lire jusqu'au trône du sage Salo-
mon; c'est ce que les bergers

L'IMMORT. DEL'ÂME, &c. 105
chantent sur les montagnes; ce
que les Evêques enseignent dans
les lieux sacrez, & ce que le
genre humain annonce dans
tout l'Univers.

Le doute ne sçauroit être plus
sincere & plus serieux sur la li-
berté, que sur l'existence des
corps qui nous environnent.
Dans la dispute l'imagination
s'échauffe, on s'impose à soi-
même, on se fait accroire qu'on
doute, & on embrouille, à force
de vains sophismes, les vérités
les plus palpables: mais dans la
pratique on suppose la liberté,
comme on suppose qu'on a des
bras, des jambes, un corps, &
qu'on est environné d'autres
corps, contre lesquels il ne faut
pas aller choquer le sien. Rai-
sonnez tant qu'il vous plaira sur
vos idées claires, il faut ou les
suivre sans crainte de se trom-

106 SUR LE CULTE DE DIEU,
per, ou être absolument Pyr-
rhonien. Le doute universel est
insoutenable, quand même nos
idées claires devroient nous
tromper. Il est inutile de déli-
berer pour sçavoir si nous les
suivrons, ou si nous ne les sui-
vrons pas. Leur évidence est in-
vincible; elle entraîne notre
jugement; & si elles nous trom-
pent, nous sommes dans une
nécessité invincible d'être trom-
pez. En ce cas nous ne nous
trompons pas nous-mêmes; c'est
une puissance supérieure à la
nôtre qui nous trompe, & qui
nous devoue à l'erreur. Que
pouvons-nous faire, sinon sui-
vre notre raison? Et si c'est elle-
même qui nous trompe, qui
est-ce qui nous détrompera?
Avons-nous au dedans de nous
une autre raison supérieure à
notre raison même, par le se-

L'IMMORT. DE L'ÂME, &c. 107
cours de laquelle nous puissions
nous défier d'elle, & la redres-
ser? Cette raison se réduit à nos
idées, que nous consultons &
comparons ensemble. Pouvons-
nous par le secours de nos seules
idées, mettre en doute nos
idées mêmes? Avons-nous une
seconde raison, pour corriger
en nous la première? Non sans
doute. Nous pouvons bien sus-
pendre notre conclusion, quand
ces idées sont obscures, & quand
leur obscurité nous laisse en
suspens. Mais quand elles sont
claires comme cette vérité, *deux*
& deux font quatre, le doute se-
roit non un usage de la raison,
mais un délire. Si c'est se trom-
per que de suivre une raison, qui
par son évidence nous entraîne
invinciblement, c'est l'Être in-
finiment parfait qui nous trom-
pe, & qui a tort. Nous faisons

108 SUR LE CULTE DE DIEU,
notre devoir en nous laissant
tromper ; & nous aurions tort
en résistant à cette évidence ,
qui nous subjugueroit enfin mal-
gré nos vaines résistances ; &
je soutiens avec S. Augustin ,
que la vérité du libre arbitre &
son exercice journalier est d'une
évidence si intime & si invinci-
ble , que nul homme qui ne rêve
pas , n'en sçauroit douter dans
la pratique.

I V.

Venons aux exemples fami-
liers , qui rendront cette vérité
sensible. Donnez-moi un hom-
me qui fait le profond Philo-
sophe , & qui nie le libre arbi-
tre , je ne disputerai point con-
tre lui ; mais je le mettrai à l'é-
preuve dans les plus communes
occasions de la vie , pour le con-
fondre par lui-même. Je suppose

L'IMMORT. DEL'AME, &c. 109
que la femme de cet homme
lui est infidelle , que son fils lui
désobéit , & le méprise , que
son ami le trahit , que son do-
mestique le vole ; je lui dirai ,
quand il se plaindra d'eux ? Ne
sçavez-vous pas qu'aucun d'eux
n'a tort , & qu'ils ne sont pas
libres de faire autrement ? Ils
sont de votre propre aveu aussi
invinciblement nécessitez à vou-
loir ce qu'ils veulent , qu'une
pierre l'est à tomber , quand on
ne la soutient pas. Croyez-vous
que cet homme prenne une telle
raison en paiement ? Croyez-
vous qu'il excusera l'infidélité
de sa femme , l'insolence & l'in-
gratitude de son fils , la trahison
de son ami , & le vol de son do-
mestique ? N'est-il pas certain
que ce bizarre Philosophe , qui
ose nier le libre arbitre dans
l'Ecole , le supposera comme

110 SUR LE CULTE DE DIEU,
indubitable dans sa maison, &
qu'il ne fera pas moins implaca-
ble contre ces personnes, que
s'il avoit soutenu toute sa vie le
dogme de la plus grande liberté.
Il est donc visible que cette
Philosophie n'en est pas une,
& qu'elle se dément elle-même
sans aucune pudeur. Allez plus
loin. Dites à cet homme que le
public le blâme sur une telle
action, dont on lui impute le
tort. Il vous répondra, pour se
justifier, qu'il n'a pas été libre
de l'éviter; & il ne doutera nul-
lement qu'il ne soit excusé aux
yeux du monde entier, pourvu
qu'il prouve qu'il a agi, non par
choix, mais par pure nécessité.
Vous voyez donc que cet enne-
mi imaginaire du libre arbitre,
est réduit à le supposer dans la
pratique, lors même qu'il fait
semblant de ne le croire pas.

L'IMMORT. DE L'ÂME, &c. III

V.

Il est vrai qu'il y a certaines
actions, que nous ne sommes
pas libres de faire, & que nous
évitons par nécessité. Alors nous
n'avons aucun motif ou raison
de vouloir, qui puisse toucher
notre entendement, le mettre
en suspens, & nous faire entrer
dans une sérieuse délibération,
pour sçavoir s'il convient de
faire une telle action, ou de l'é-
viter. C'est ainsi qu'un homme
sain de corps & d'esprit, ver-
tueux & plein de Religion, n'est
pas libre de se jeter par la fenê-
tre, de courir tout nud par les
rues, & de tuer ses enfans. En
cet état il ne peut avoir ni au-
cune raison de vouloir faire ces
actions, ni sujet de délibérer, ni
indifférence réelle de volonté à
cet égard. Ainsi il n'est pas libre

112 SUR LE CULTE DE DIEU,
de faire ces actions. Il ne pour-
roit y avoir qu'une mélancolie
folle, ou un desespoir sembla-
ble à celui de divers Payens, qui
pourroit jeter un homme dans
une telle extrémité; mais comme
nous sentons en nous une vraie
impuissance de faire des actions si
insensées, pendant que nous
avons l'usage de notre raison,
nous sentons au contraire que
nous sommes libres à l'égard de
tous les partis sur lesquels nous
délibérons sérieusement. En
effet rien ne seroit plus ridi-
cule que de délibérer si nous
n'avions point à choisir, & si
nous étions toujours invinci-
blement déterminez à un seul
parti. Nous délibérons néan-
moins très-souvent, & nous ne
sçaurions douter que nos déli-
berations ne soient très-bien
fondées, toutes les fois qu'elles
roulent

L'IMMORT. DE L'ÂME, &c. 113
roulent sur plusieurs partis, qui
ont tous leur apparence de bien,
& leur motif pour nous attirer.
Donc il faut croire que toute
la vie des hommes se passe com-
me dans la pure illusion d'un son-
ge dans des délibérations qui ne
sont qu'un jeu d'enfans; ou bien
il faut conclure que nous som-
mes libres dans les cas ordinai-
res où tout le genre humain dé-
libere, & croit décider. C'est
ainsi que je me détermine moi-
même pour me lever, ou pour
demeurer assis, pour parler ou
pour me taire, pour retarder
mon repas, ou pour le faire sans
retardement. C'est sur de telles
choses qu'il est impossible à
l'homme de mettre sérieuse-
ment en doute l'exercice de sa
liberté.

Il faut encore avoüer que l'homme n'est libre ni à l'égard du bien pris en général, ni à l'égard du souverain bien clairement connu. La liberté consiste dans une espece d'équilibre de la volonté entre deux partis. L'homme ne peut choisir qu'entre des objets dignes de quelque choix & de quelque amour en eux-mêmes, & qui font une espece de contrepoids entr'eux. Il faut de part & d'autre des raisons vraies ou apparentes de vouloir : c'est ce qu'on appelle des motifs. Or il n'y a que des biens vrais ou apparens qui excitent la volonté ; car le mal en tant que mal, sans aucun mélange de bien, est un néant dépourvu de toute amabilité. Il faut donc que l'exercice de la liberté soit fondé

L'IMMORT. DEL'AME, &c. 115
sur une espece de contrepoids qui se trouve entre les divers biens proposez. Il faut que l'entendement & la volonté soient en balance entre ces biens vraies ou apparens. Or il est manifeste que quand vous mettez d'un côté le bien considéré en général, c'est-à-dire, la totalité des biens sans exception, vous ne pouvez mettre de l'autre côté de la balance, que le néant de tout bien ; & que la volonté ne peut ni se trouver dans aucune suspension, ni deliberer sérieusement entre tout & rien. De plus, si on suppose le souverain bien présent, & clairement connu, on ne scauroit lui opposer aucun autre bien qui fasse aucun contrepoids. L'infini emporte sans doute la balance contre le fini. La disproportion est infinie. L'entendement ne

116 SUR LE CULTE DE DIEU ,
peut ni douter , ni hésiter , ni
suspendre un seul moment sa
décision. La volonté est ravie &
entraînée. La délibération en
ce cas ne feroit pas une délibé-
ration , ce feroit un délire , &
le délire est impossible dans un
état où l'on suppose la suprême
vérité & bonté très-clairement
présente & connue. On ne peut
donc hésiter sur le bien suprême,
qu'en ne le connoissant que d'u-
ne connoissance superficielle ,
imparfaite & confuse, qui le ra-
baisse jusqu'à le faire comparer
aux biens qui lui sont infiniment
inférieurs. Alors l'obscurité de
ce grand objet , & l'éloigne-
ment dans lequel on le consi-
dère fait une espece de com-
pensation avec la petitesse de
l'objet fini qui se trouve présent
& sensible. Dans cette fausse
égalité l'homme délibère, choi-

L'IMMORT. DE L'ÂME, &c. 117
sit , & exerce sa liberté entre
deux biens infiniment inégaux.
Mais si le bien suprême venoit
à se montrer tout à coup avec
évidence , avec son attrait infini
& tout puissant , il raviroit d'a-
bord tout l'amour de la volonté ;
& il feroit disparaître tout au-
tre bien , comme le grand jour
dissipe les ombres de la nuit. Il
est aisé de voir que dans le cours
de cette vie la plupart des
biens qui se présentent à nous ,
sont ou si médiocres en eux-mê-
mes , ou si obscurcis , qu'ils nous
laissent en état de les comparer.
C'est par cette comparaison que
nous délibérons pour choisir ;
& quand nous délibérons , nous
sentons par conscience intime ,
que nous sommes les maîtres de
choisir , parce que la vue d'au-
cun de ces biens n'est assez puis-
sante pour détruire tout con-

118 SUR LE CULTE DE DIEU ,
trepoids , & pour entraîner in-
vinciblement notre volonté.
C'est dans le contrepoids des
biens opposez que la liberté s'exerce.

VII.

Otez cette liberté , toute la
vie humaine est renversée , &
il n'y a plus aucune trace d'ordre dans la société. Si les hommes ne sont pas libres dans ce qu'ils font de bien & de mal , le bien n'est plus bien , & le mal n'est plus mal. Si une nécessité inévitable & invincible nous fait vouloir tout ce que nous voulons , notre volonté n'est pas plus responsable de son vouloir , qu'un ressort de machine est responsable du mouvement , qui lui est inévitablement & invinciblement imprimé. En ce cas il

L'IMMORT. DE L'ÂME, &c. 119
est ridicule de s'en prendre à la volonté , qui ne veut qu'autant qu'une autre cause distinguée d'elle la fait vouloir. Il faut remonter tout droit à cette cause , comme je remonte à la main qui remue un bâton pour me frapper , sans m'arrêter au bâton , qui ne me frappe qu'autant que cette main le pousse. Encore une fois , ôtez la liberté , vous ne laissez sur la terre ni vice , ni vertu , ni mérite. Les récompenses sont ridicules , & les châtimens sont injustes & odieux. Chacun ne fait que ce qu'il doit , puisqu'il agit selon la nécessité. Il ne doit ni éviter ce qui est inévitable , ni vaincre ce qui est invincible. Tout est dans l'ordre ; car l'ordre est que tout cede à la nécessité. Qu'y a-t-il donc de plus étrange que de vouloir contredire les propres

120 SUR LE CULTE DE DIEU,
idées, c'est-à-dire la voix de la
raison, & que de s'obstiner à
soutenir ce qu'on est contraint
de démentir sans cesse dans la
pratique, pour établir une doc-
trine qui renverse tout ordre &
toute police, qui confond le
vice & la vertu, qui autorise
toute infamie monstrueuse; qui
éteint toute pudeur & tout re-
mords, qui dégrade & qui défi-
gure sans ressource tout le genre
humain? Pourquoi veut-on é-
touffer ainsi la voix de la rai-
son? C'est pour secotier le joug
de la Religion, c'est pour alle-
guer une impuissance flatteuse
en faveur du vice contre la
vertu. Il n'y a que l'orgueil &
les passions les plus déréglées
qui puissent pousser l'homme
jusqu'à un si violent excès con-
tre sa propre raison. Mais cet
excès lui-même doit ouvrir les
yeux

L'IMMORT. DE L'ÂME, &c. 121
yeux à l'homme qui y tombe.
L'homme ne doit-il pas se dé-
fier de son cœur corrompu, &
se recuser soi-même pour juge,
dès qu'il apperçoit que le goût
effrené du mal le porte jusqu'à
se contredire soi-même, & à
nier sa propre liberté, dont la
conviction intime le surmonte
à tout moment? Une doctrine
si énorme & si emportée (com-
me parle Cicéron de celle des
Epicuriens) ne doit point être
examinée dans l'Ecole, mais
punie par les Magistrats.

VIII.

On demande comment est-
ce que l'Etre infiniment parfait,
qui tend toujours, selon sa na-
ture, à la plus haute perfection
de son ouvrage, a pu créer des
volontez libres, c'est-à-dire ;
laissées à leur propre choix entre

L

122 SUR LE CULTE DE DIEU ,
le bien & le mal , entre l'ordre
& le renversement de l'ordre ?
Pourquoi les auroit-il abandonnées à leur propre foiblesse ,
prévoyant que l'usage qu'elles
en feroient , seroit celui de se
perdre , & de dérégler tout
l'ouvrage divin ?

Je réponds que ce qu'on veut
nier est incontestable. D'un
côté on avouë qu'il y a un Etre
infiniment parfait qui a créé
les hommes ; d'un autre côté
la nature entiere crie que nos
volontez sont libres. Qu'on me
montre l'homme qui n'a pas
de honte de le nier , je le
lui ferai affirmer trente fois
par jour dans toutes les affaires
les plus sérieuses , la vérité
lui échappera malgré lui ,
tant il en est plein , lors même
qu'il veut la combattre. Il est
donc évident que l'Etre infini-

L'IMMORT. DEL'AME, &c. 123
ment parfait nous a créés avec
des volontez libres. Le fait
clair comme le jour est décisif.
On a beau subtiliser pour prouver
que l'Etre infiniment parfait
n'a pas pu mettre cette
imperfection & cette source de
désordre dans son ouvrage. La
réponse est courte & tranchante.
L'Etre infiniment parfait sçait
beaucoup mieux que nous ce
qui convient à sa perfection infinie.
Or il est évident que l'homme
qui est son ouvrage , est libre ,
& on ne peut le nier sans
contredire sa propre raison.
Donc l'Etre infiniment parfait
a trouvé que la liberté de l'homme
pouvoit s'accorder avec l'infinie
perfection du Créateur. Il
faut donc que l'intelligence finie
se taise & s'humilie , quand l'Etre
infiniment parfait décide
dans la pratique toute la ques-

124 SUR LE CULTE DE DIEU ,
tion ; sans doute il n'a pas violé
l'ordre. Or est-il qu'il a fait
l'homme libre, puisque l'hom-
me ne peut lui-même étouffer
la voix de son cœur sur sa liber-
té ; donc Dieu a pû faire l'hom-
me libre sans violer l'ordre. Si
l'homme borné ne peut pas
comprendre comment cette li-
berté, source de tout désor-
dre, peut s'accorder avec l'or-
dre suprême dans l'ouvrage de
Dieu, il n'a qu'à croire hum-
blement ce qu'il n'entend pas :
c'est sa raison même qui le tient
sans cesse subjugué par cette
impression invincible de son li-
bre arbitre : quand même il ne
pourroit pas comprendre par
sa raison une vérité dont sa rai-
son ne souffre aucun doute, il
faudroit regarder cette vérité
comme tant d'autres de l'ordre
naturel, qu'on ne peut ni éclair-

L'IMMORT. DEL'ÂME, &c. 125
cir, ni revoquer en doute sé-
rieux : comme, par exemple, la
vérité de la matiere qu'on ne
peut supposer ni composée d'a-
tômes, ni divisible à l'infini,
sans des difficultez insurmon-
tables.

IX.

Il y a une extrême difference
entre la perfection de l'ouvrier,
& celle de l'ouvrage. L'ouvrier
ne peut rien faire qu'avec une
perfection infinie, puisqu'il ne
peut jamais se dégrader, & rien
perdre de ce qu'il est ; mais l'ou-
vrage de l'ouvrier infiniment
parfait, ne peut jamais avoir
qu'une perfection finie. Si l'ou-
vrage avoit une infinie perfec-
tion, il seroit l'ouvrier même ;
car il n'y a que Dieu seul qui
puisse être infiniment parfait.
Rien ne peut être égal à lui.

Rien ne peut même être qu'infiniment au dessous de lui ; delà il faut conclure, que nonobstant sa toute-puissance , il ne peut rien produire hors de lui , qui ne soit infiniment imparfait, c'est-à-dire, infiniment inférieur à sa suprême perfection. Pour concevoir ce que Dieu peut produire hors de lui , il faut se le représenter comme voyant des degrez infinis de perfection au dessous de la sienne, en remontant vers lui , & en descendant au dessous de lui. Ainsi il ne peut fixer son ouvrage à aucun degré , qui n'ait une infériorité infinie à son égard. Tous ces divers degrez sont plus ou moins élevez les uns à l'égard des autres ; mais tous sont infiniment inférieurs à l'Etre suprême. Ainsi on se trompe manifestement , quand on veut s'imaginer que

l'Etre infiniment parfait se doit à lui-même , pour la conservation de sa perfection , & de son ordre, de donner à son ouvrage le plus grand ordre & la plus haute perfection qu'il peut lui donner. Il est certain tout au contraire que Dieu ne peut jamais fixer aucun ouvrage à un degré certain de perfection , sans l'avoir pu mettre à un autre degré supérieur d'ordre & de perfection , en remontant toujours vers l'infini, qui est lui-même. Ainsi il est certain que Dieu, loin de vouloir toujours le plus haut degré d'ordre & de perfection , ne peut jamais aller jusqu'au plus haut degré, & qu'il s'arrête toujours à un degré inférieur à d'autres qui remontent sans cesse vers l'infini. Faut-il donc s'étonner si Dieu n'a pas fait la volonté de

128 SUR LE CULTE DE DIEU ,
l'homme aussi parfaite qu'il au-
roit pû la faire. Il est vrai qu'il
auroit pû la faire d'abord im-
peccable , bienheureuse , & dans
l'état des Esprits celestes. Mais
l'objection qu'on fait resteroit
toujours toute entiere , puis-
qu'il y a encore au dessus des
Esprits celestes , qui sont bornez
des degrez infinis de perfection ,
en remontant vers Dieu , dans
lesquels le Créateur auroit pû
créer des êtres supérieurs aux
Angeles. Il faut donc ou conclure
que Dieu ne peut rien faire
hors de lui , parce que tout ce
qu'il feroit seroit infiniment au
dessous de lui , & par consé-
quent infiniment imparfait , ou
avouer de bonne foi que Dieu
en faisant son ouvrage , ne choi-
sit jamais le plus haut de tous
les degrez d'ordre & de per-
fection. Cette vérité suffit seule

L'IMMORT. DE L'ÂME, &c. 129
pour faire évanouir l'objection.
Dieu , il est vrai , auroit fait
l'homme plus parfait , & plus
participant de son ordre suprê-
me , en le faisant d'abord im-
peccable & bienheureux , qu'en
le faisant libre ; mais il ne l'a pas
voulu , parce que son infinie
perfection ne l'assujettit nulle-
ment à donner toujours un degré
de perfection , sans qu'il y en ait
d'autres à l'infini au dessus de lui.
Chaque degré a un ordre &
une perfection digne du Créa-
teur , quoique les degrez supé-
rieurs en aient davantage.
L'homme libre est bon en soi .
conforme à l'ordre , & digne
de Dieu , quoique l'homme im-
peccable soit encore meilleur.

X.

Dieu en faisant l'homme li-
bre , ne l'a point abandonné à

130 SUR LE CULTE DE DIEU,
lui-même. Il l'éclaire par la raison. Il est lui-même au dedans de l'homme, pour lui inspirer le bien, pour lui reprocher jusqu'au moindre mal, pour l'attirer par ses promesses, pour le retenir par ses menaces, pour l'attendrir par son amour. Il nous pardonne, il nous redresse, il nous attend, il souffre nos ingratitude & nos mépris, il ne se lasse point de nous inviter jusqu'au dernier moment, & la vie entière est une grace continue. J'avoue que quand on se représente des hommes sans liberté pour le bien, à qui Dieu demande des vertus qui leur sont impossibles, cet abandon de Dieu fait horreur; il est contraire à son ordre & à sa bonté: mais il n'est point contraire à l'ordre, que Dieu ait laissé au choix de l'homme secouru par

L'IMMORT. DE L'ÂME, &c. 131
sa grace, de se rendre heureux par la vertu, ou malheureux par le péché; en sorte que s'il est privé de la récompense céleste, c'est qu'il l'a rejetée, lorsqu'elle étoit, pour ainsi dire, dans ses mains. En cet état, l'homme ne souffre aucun mal, que celui qu'il se fait lui-même, étant pleinement maître de se procurer le plus grand des biens.

XI.

Dieu en faisant l'homme libre, lui a donné un merveilleux trait de ressemblance avec la Divinité dont il est l'image. C'est une merveilleuse puissance dans l'être dépendant & créé, que sa dépendance n'empêche point sa liberté, & qu'il puisse se modifier comme il lui plaît. Il se fait bon ou mauvais à son

132 SUR LE CULTE DE DIEU ,
choix , il tourne sa volonté vers
le bien ou vers le mal , & il est
comme Dieu , maître de son
opération intime : il a même,
comme Dieu , un mélange de
liberté pour certain bien , & de
nécessité pour d'autres. Comme
Dieu est nécessaire de s'aimer , &
de n'aimer jamais que le bien ,
l'homme ne peut aimer que ce
qui a quelque degré de bien ;
& il aime Dieu nécessairement ,
dès qu'il le connoît en pleine
évidence. D'un autre côté ,
Dieu infiniment supérieur à
tout bien distingué de lui , se
trouve par cette supériorité in-
finie , pleinement libre de choi-
sir tout ce qui lui plaît entre
tous ces biens subalternes , les-
quels , quoiqu'inégaux entr'eux ,
ont une espece d'égalité en ce
qu'ils sont infiniment inférieurs
à l'Etre suprême. Ainsi aucun

L'IMMORT. DE L'ÂME, &c. 133
d'eux n'est assez parfait , pour
déterminer Dieu , & chacun
d'eux le laisse à sa propre dé-
termination. L'homme a quel-
que chose de cette liberté.
Aucun des biens qu'il connoît
ici bas ne surmonte sa volonté ,
aucun ne le détermine invinci-
blement ; tous le laissent à sa
propre détermination. Il est à
lui , il délibère , il décide , & il
a un empire suprême sur son
propre vouloir. Il est certain
qu'il y a dans cet empire sur soi
un caractère de ressemblance
avec la Divinité , qui étonne.
Cetrait de ressemblance est di-
gne de la complaisance de celui
qui se doit à soi-même de faire
tout pour soi.

XII.

N'est-il pas digne de Dieu ;
qu'il mette l'homme par cette

134 SUR LE CULTE DE DIEU ,
liberté en état de mériter ? Qu'y
a-t-il de plus grand pour une
créature que le mérite ? Le mé-
rite est un bien qu'on se donne
par son choix, & qui rend l'hom-
me digne d'autres biens d'un or-
dre supérieur. Par le mérite
l'homme s'élève, s'accroît, se
perfectionne, & engage Dieu à
lui donner des nouveaux biens
proportionnez, qu'on nomme
récompense. N'est-il pas bien
beau & digne de l'ordre, que
Dieu n'ait voulu lui donner la
béatitude, qu'après la lui avoir
fait mériter. Cette succession de
degrez par où l'homme monte,
n'est-elle pas convenable à la
sagesse de Dieu, & propre à éta-
blir son ouvrage ? Il est vray que
l'homme ne peut point mériter,
sans être capable de démériter,
s'il ne merite pas : mais ce n'est
point pour procurer le démé-

L'IMMORT. DE L'AME, &c. 135
rite, que Dieu donne la liberté ;
il ne la donne qu'en faveur du
mérite ; & c'est pour le mérite,
qui est son unique fin, qu'il souf-
fre le démérite auquel la liberté
expose l'homme. C'est contre
l'intention de Dieu, & malgré
son secours, que l'homme fait
un mauvais usage d'un don si
excellent, & si propre à le per-
fectionner.

XIII.

Dieu ; en donnant la liberté
à l'homme, a voulu faire éclat-
ter sa bonté, sa magnificence,
& son amour ; en sorte néan-
moins que si l'homme, contre
son intention, abusoit de cette
liberté, pour sortir de l'ordre
en péchant, Dieu le feroit ren-
trer dans l'ordre d'une autre
façon par le châtiment de son
péché. Ainsi toutes les volon-

136 SUR LE CULTE DE DIEU,
tez sont soumises à l'ordre ; les
unes en l'aimant , & en perfec-
verant dans cet amour ; les au-
tres en y rentrant par le repen-
tir de leurs égaremens ; les au-
tres par le juste châtement de
leur impénitence finale. Ainsi
l'ordre prevaut en tous les hom-
mes, il est inviolablement con-
servé dans les innocens , réparé
dans les pécheurs convertis , &
vangé par une éternelle justice,
qui est elle-même l'ordre sou-
verain dans les pécheurs impé-
nitens. Qu'il est glorieux à cette
Sagesse de tirer ainsi le bien du
mal même , & de tourner le
mal en bien. En permettant le
mal , Dieu ne le fait pas. Tout
ce qui est de lui dans son ou-
vrage demeure digne de lui ;
mais il souffre que son ouvrage
qui est toujours infiniment im-
parfait en soi , puisse diminuer
le

L'IMMORT. DE L'ÂME, &c. 137
le degré de sa bonté , qu'il y
avoit mis. Il souffre qu'il de-
faille un peu , pour avoir la
gloire de le reparer par miséri-
corde, ou de le punir par justice,
s'il méprise cette miséricorde
offerte. Qu'il est beau à Dieu de
glorifier ainsi ces deux diverses
parties de son ordre & de sa
bonté ! L'une est de récompen-
ser le bien , l'autre est de punir
le mal. S'il n'eût pas fait l'hom-
me libre , il n'eût pu faire eclat-
ter ni sa miséricorde , ni sa jus-
tice ; il n'auroit pu récompen-
ser le mérite , ni punir le demé-
rite , ni convertir l'homme
égare. Il se devoit en quelque
façon ces différens genres de
gloire. Il se les donne sans bles-
ser sa bonté , qui ne manque à
nul homme. Faut-il s'étonner
qu'il se doit glorifier en tant de
façons , si on regarde la profon-

138 SUR LE CULTE DE DIEU ,
deur du conseil de Dieu dans la
permission du péché ? On n'y
trouve rien d'injuste pour l'hom-
me , puisqu'il ne souffre son éga-
rement , qu'en lui donnant tous
les secours nécessaires pour ne
s'égarer jamais. Si on regarde
cette permission par rapport à
Dieu même , elle n'a rien qui
altère son ordre & sa bonté ,
puisque'il ne fait que souffrir ce
qu'il ne fait ni ne procure. Il
oppose au péché tous les sé-
cours de la raison & de la gra-
ce. Il ne reste que sa seule toute-
puissance absolue qu'il n'y op-
pose pas , parce qu'il ne veut
point violer le libre arbitre ,
qu'il a laissé à l'homme en fa-
veur du mérite ; & ce qui
échappe à l'ordre du côté de la
bonté & de la récompense , y
rentre en même tems du côté
de la justice & du châtement.

L'IMMORT. DEL'AME , &c. 139
Ainsi l'ordre qui a deux parties
essentiellles , subsiste inviolable
par cette alternative de la mi-
sericorde ou de la justice à la-
quelle chacun doit appartenir.

Que peut-on donc conclure
sur les trois questions propo-
sées ?

L'Etre infiniment parfait nous
a créé pour lui , c'est-à-dire ,
afin que nous soyons occupez
de son admiration , de sa loüan-
ge & de son amour. Voilà son
culte. Les signes qu'on en donne
au dehors sont nécessaires pour
annoncer ce culte à ceux qui
ne l'ont pas ; pour l'affermir & le
perfectionner dans ceux qui l'ont
déjà imparfaitement ; & pour le
rendre uniforme en tous , puisque
tous doivent être réunis dans
cette adoration publique.

L'Ame est immortelle , puis-
qu'elle n'a aucune cause de des-

140 SUR LE CULTE DE DIEU ;
truction en foi ; que Dieu n'a-
néantit aucun être jusqu'au
moindre atôme ; & qu'il nous
promet la vie éternelle.

Le Libre-arbitre est incon-
testable. Ceux qui le nient
n'ont pas besoin d'être refu-
tez ; car ils se démentent eux-
mêmes. Il faut ou le supposer
sans cesse , ou renoncer à la rai-
son , & ne vivre pas en homme.
Ce que la nature nous persuade
invinciblement , nous est encore
certifié par l'autorité de Dieu
parlant dans les Ecritures. Que
tardons-nous à croire. D'où vient
que l'homme si credule pour
tout ce qui flatte son orgueil &
ses passions , cherche tant de
chicanes contre ces vérités qui
devroient le combler de con-
solation. L'homme craint de
trouver un Dieu infiniment
bon , qui veuille son amour , &
qui exige de lui une société qui

L'IMMORT. DE L'ÂME ; &c. 141
le rend bienheureux. Il craint
de trouver que son ame ne
mourra point avec son corps ;
& qu'après cette courte & mal-
heureuse vie , Dieu lui pré-
pare une vie celeste sans fin. Il
craint de trouver un Dieu qui
le laisse maître de son sort ,
pour le rendre heureux par sa
vertu , ou malheureux par son
vice , & qui veuille être servi
par des volontés libres. D'où
vient une crainte si dénaturée ,
& une incrédulité si contraire
à tous nos plus grands intérêts ?
C'est que l'amour propre est un
amour fou , un amour extrava-
gant , un amour égaré qui se tra-
hit lui-même. On craint beau-
coup plus de gêner un peu ses
passions & sa vanité , pendant
le petit nombre de jours qui
nous sont comptez ici bas , que
de perdre le bien infini , que de
renoncer à une vie éternelle ,

que de se précipiter dans un éternel désespoir. Que doit-on attendre des raisonnemens d'un esprit si malade & si ombrageux contre toute guérison ? Voudroit-on écouter sérieusement un homme qui seroit en toute autre matiere dans des préjuges si incurables contre son véritable bien ? Il n'y a qu'un seul remède à tant de maux , qui est que l'homme rentre au fond de son cœur , non pour s'y posséder soi-même , mais pour s'y laisser posséder de Dieu ; qu'il le prie , qu'il l'écoute , qu'il se défie de soi , qu'il se confie à lui , qu'il condamne son orgueil , qu'il demande du secours dans sa faiblesse pour reprimer toutes ses passions , & qu'il reconnoisse que l'amour propre étant la playe de son cœur , il ne peut trouver la santé & la paix que dans l'amour de Dieu.



LETTRE

SUR

LA DIVINITE',

ET SUR

LA RELIGION.



OTRE Lettre, MONSIEUR , demanderoit pour y répondre , un Ouvrage fait de la meilleure main. Je vais en vous obéissant , mettre ici quelques réflexions , auxquelles un esprit comme le vôtre suppléera sans peine ce qui pourra leur manquer.

REFLEXIONS

*d'un homme qui examine en
lui même ce qu'il doit croire
sur la Religion.*

JE suis en ce monde, sans sçavoir ni d'où je viens, ni comment je me trouve ici, ni où est-ce que je vais. Certains hommes me parlent de plusieurs choses, & me les proposent comme indubitables, mais je suis résolu d'en douter, & même de les rejeter, à moins que je ne voye qu'elles méritent ma croyance. Le véritable usage de la raison qui est en moi, est de ne rien croire, sans sçavoir pour quoi je le crois, & sans être déterminé à m'y rendre sur un signe certain de vérité. D'autres hommes voudroient que je commençasse par le mépris de toutes

SUR LA RELIGION. 145
tes ces choses qu'on appelle mystères de Religion; mais je n'ai garde de les rejeter, sans les avoir auparavant bien examinés. Il y a autant de légèreté & de foiblesse d'esprit à être incrédule & opiniâtre, qu'à être crédule & superstitieux. Je cherche le milieu. Je sens que ma raison est bien foible, & ma volonté bien opposée aux pièges de l'orgueil & des passions, pour pouvoir trouver ce milieu précis, & pour y demeurer toujours ferme, quand je l'aurai trouvé. Mais enfin je ne sçaurois par mes seules forces naturelles me faire moi-même ni plus pénétrant, ni plus patient dans mes recherches, ni plus exact dans mes raisonnemens, ni plus égal dans mes bonnes dispositions, ni plus précautionné contre l'orgueil, ni plus incorruptible en faveur de

N



la vérité, que je le suis. Je n'ai que moi-même pour cet examen, & c'est de moi-même que je ne désie sincèrement sur une infinité d'expériences malheureuses que j'ai, de la précipitation de mes jugemens, & de la corruption de mon cœur. Que me reste-t-il à faire dans cette impuissance? O s'il est vrai qu'il y ait au dessus de l'homme quelque Etre plus puissant & meilleur que lui, duquel il dépende, je conjure cet Etre par sa bonté d'employer sa puissance à me secourir! Il voit mon desir sincère, ma défiance de moi-même, mon recours à lui. O Etre infiniment parfait, s'il est vrai que vous soyez, & que vous entendiez les desirs de mon cœur, montrez-vous à moi, levez le voile qui couvre votre face, préservez-moi du danger de vous igno-

rer, d'errer loin de vous, & de m'égarer dans mes vaines pensées, en vous cherchant! O vérité, ô sagesse, ô bonté suprême! s'il est vrai que vous soyez tout ce que l'on dit, & que vous m'ayez fait pour vous, ne souffrez pas que je sois à moi, & que vous ne possédiez pas votre ouvrage! Ouvrez-moi les yeux, montrez-vous à votre créature.

 CHAPITRE PREMIER.

De ma Pensée.

I.

CE que j'appelle *Moi*, est quelque chose qui pense, qui connoît, & qui ignore; qui croit, qui est certain, & qui dit, je vois avec certitude; qui doute, qui se trompe, qui aperçoit son erreur, & qui dit,

je me suis trompé. Ce *Moi* est quelque chose qui veut, & qui ne veut pas; qui aime le bien, & qui hait le mal; qui a du plaisir, & de la douleur; qui espere, qui craint, qui se réjouit de ce qu'il a, qui desire ce qu'il n'a pas. Ce *Moi* est souvent irrésolu & peu d'accord avec lui-même: il change, il se repent, puis il se repent de s'être repenti. Ce *Moi* se connoît, & se gouverne soi-même: il a une espece d'empire sur soi; car je ne puis douter que je ne délibere, pour choisir entre vouloir, & ne vouloir pas, comme ayant actuellement dans ma main le choix entre ces deux partis. Quand je veux, c'est qu'il me plaît de former une telle volonté, & que je choisis de vouloir, étant maître de ne vouloir pas. Ce *Moi* est

SUR LA RELIGION. 149
donc. ce qu'on appelle libre, c'est-à-dire maître de son propre vouloir.

II.

Ce *Moi* a-t-il toujours été? où étois-je? qu'étois-je il y a cent ans? Peut-être étois-je alors un corps, ou, pour mieux dire, beaucoup de petits corps épars çà & là sous diverses formes; que le mouvement a rassemblés, pour en composer cette portion de matiere sur laquelle j'ai un pouvoir singulier, qui me domine reciproquement, & que j'appelle mon corps. Mais enfin ce corps n'étoit pas il y a cent ans, ni rassemblé, ni façonné comme il l'est aujourd'hui avec des organes si merveilleux: alors il ne pensoit point: le *Moi* pensant n'étoit pas alors. Comment a-t-il commencé à penser? Com-

ment a-t-il pu devenir de non pensant qu'il étoit jusqu'à un certain jour , & jusqu'à un certain moment , ce Moi qui a commencé tout à coup à penser , à juger , à vouloir. S'est-il fait lui-même , s'est-il donné la pensée qu'il n'avoit pas ; & n'auroit-il pas fallu l'avoir pour se la donner , ou la prendre dans le néant ? Le néant de pensée peut-il se donner le degré d'être , qui lui manque ? Par où est-ce donc que m'est venue cette pensée , cette volonté , cette liberté , que je n'avois point ; & où est-ce que j'en trouverai la source ?

III.

Faut-il croire que le même corps peut tantôt connoître , juger , vouloir , être libre , & tantôt n'avoir ni connoissance , ni jugement , ni volonté , ni li-

berté ? Examinons cette question : Je suppose qu'on réduise un corps en poudre très-subtile ; cette poudre aura beau être subtilisée à l'infini , je ne puis concevoir que les petits corps soient plus propres à penser que les grands. Donnez-moi des corpuscules quarrés ou ronds , il me paroît que les ronds & les quarrés sont également incapables de se connoître , & de vouloir. Les globules n'ont pas plus de raison que les triangles. Les atômes crochus n'ont pas plus d'esprit & d'intelligence que les atômes sans crochet. Cent mille atômes ne sont pas plus pensans , quand ils sont liez ensemble , que chacun d'eux , quand il est seul , & séparé des autres. Les corps liquides n'ont pas plus de pensée dans leur fluidité , que les

corps solides dans leur consistance. Le plus rapide fleuve n'a pas plus d'intelligence & de volonté qu'une pierre. Le mouvement le plus impetueux ne donne point l'intelligence à une masse, non plus que le repos. Prenez un morceau de matiere, reduisez-la à la poudre la plus subtile, faites-la bouillir, faites-la évaporer en corpuscules volatiles, ou bien donnez-lui toutes les fermentations qu'il vous plaira d'imaginer; faites-en le tourbillon le plus rapide, ou bien faites-la mouvoir en tel autre sens que vous choisirez; vous ne concevrez jamais que cette masse ainsi façonnée, subtilisée, & agitée avec rapidité, se connoisse, & parvienne à dire en elle-même, je crois, je doute, je veux, je ne veux pas. Oseriez-vous dire qu'il y a un

degré de fermentation, & un moment précis où cette masse n'a ni connoissance, ni volonté; mais qu'il faut encore un dernier degré de fermentation; & qu'au moment immédiatement suivant, cette masse commencera tout à coup à juger, à vouloir, à dire en elle-même, je crois & je veux. D'où vient que les enfans qui sont instruits par la seule nature, & en qui la raison n'est encore altérée par aucun préjugé, se mettent à rire, quand on leur dit qu'une montre, dont ils entendent le mouvement, a de l'esprit? C'est que la raison ne permet pas de croire que la seule matiere, quelque figure & quelque mouvement que vous lui donniez, puisse jamais penser, juger, vouloir. D'où vient que tant de gens se révoltent, quand

on leur dit que les bêtes ne sont que de pures machines ? C'est que ces hommes ne sçauroient concevoir qu'une pure machine soit capable des connoissances qu'ils supposent dans les bêtes ; tant il est vrai que la raison repugne à croire que la matiere si subtilisée, si façonnée, si agitée, qu'on veut se l'imaginer, puisse penser.

IV.

Mais supposons tout ce qu'on voudra, poussons la fiction jusqu'à l'impossible, supposons que le même corps qui étoit non pensant dans une premiere minute, devient tout à coup pensant, jugeant, voulant, & disant *je veux* dans la seconde ; notre difficulté n'en est pas moins grande. Si la pensée n'est qu'un degré d'être, que les corps puissent acquerir & perdre, il

faut au moins avouer que c'est le plus haut degré d'être que les corps puissent acquerir, & que cette perfection est fort supérieure à celle d'être étendu & figuré. Connoître soi & les autres êtres, juger, vouloir, être libre, c'est-à-dire, avoir l'empire sur son propre vouloir, c'est sans doute un degré d'être qui vaut incomparablement mieux, que d'être une masse qui ne connoît, ni soi, ni autrui ; qui ne peut ni juger, ni vouloir, ni choisir.

Je reviens donc à demander qui est-ce qui a donné tout à coup à une masse de matiere dans une certaine minute ce sublime degré d'être, qu'elle n'avoit pas dans la minute immédiatement précédente ? Cette masse n'a pu se donner ce degré si supérieur qui lui man-

quoit, & dont elle avoit, pour ainsi dire, le néant en elle; elle n'a pas pû le recevoir des autres corps; car les autres corps, non plus que celui-ci, ne sçauroient donner ce qu'ils n'ont pas. Toute la nature corporelle ensemble, si on la suppose purement corporelle, & non pensante, ne peut donner ni à soi-même en general, ni à aucune de ses parties, ce degré d'être supérieur, qu'on nomme *la pensée*, & qui n'est point attaché à l'existence des corps. Bien plus, nul être déjà pensant ne peut donner la pensée à aucun autre être distingué de soi. Les corps peuvent être les uns aux autres une occasion de mouvement, selon des regles établies par une puissance supérieure aux uns & aux autres; mais aucun être borné & imparfait ne peut donner à un

autre être le degré d'être ou de perfection qu'il n'a pas.

La privation d'un degré d'être, est le néant de ce degré-là. Pour donner ce degré d'être à celui qui ne l'a point, il faut, pour ainsi dire, travailler sur le néant même, & faire une espece de création réelle en lui, pour ajouter à l'être inférieur qui existoit déjà, un nouveau degré d'être qui l'élève au dessus de lui. Comme c'est créer tout l'être, que de faire exister ce qui n'avoit aucune existence, c'est le créer en partie, que de faire exister dans un individu un degré d'être qui n'y existoit nullement. Or il est manifeste que les êtres pensans que nous connoissons, sont trop foibles & trop imparfaits, pour pouvoir créer en autrui un degré d'être ou de perfection très-haute, qui

n'y existoit nullement. L'action de créer est d'une puissance & d'une perfection infinie. Il y a une distance infinie depuis le néant d'une chose jusqu'à son existence. Il faut donc une puissance infinie pour faire passer cette chose du néant à l'être. D'ailleurs il faut avoir jusqu'au suprême degré une perfection, pour pouvoir en être la source à l'égard d'autrui, & pour la communiquer à ce qui est le pur néant de cette chose. Pour avoir en soi cette fécondité, & pour faire au dehors cette communication de l'être, il faut en avoir la plénitude en soi & par soi dans son propre fonds. Or posséder l'être par soi, c'est la suprême perfection. Je rentre donc aussi-tôt en moi-même, & je reconnois que les êtres pensans, qui sont semblables à

moi, sont absolument incapables de cette fécondité & de cette création de la pensée au dehors d'eux-mêmes dans un sujet qui n'en a aucun commencement. Des êtres pensans qui se trompent, qui ignorent, qui aiment le mal, qui haïssent le bien, qui se contredisent souvent les uns les autres, & qui sont quelquefois contraires à eux-mêmes, ne peuvent point avoir la suprême perfection de l'être par soi & en plénitude, ils ne peuvent point être pensans jusqu'à être créateurs de la pensée en autrui.

V.

Il faut donc que le Moi qui n'étoit point pensant il y a cent ans, soit devenu pensant par le bienfait d'un Etre supérieur, qui ayant la pensée par soi en

plenitude , a pû le faire passer en moi qui en étois le néant. Il faut qu'il ait la pensée en lui jusqu'au point de la pouvoir donner à qui ne l'a pas. Il faut qu'il ait pû me faire passer du néant de pensée à une pensée existante. Il faut qu'il soit créateur en moi , au moins de ce degré d'être , dont j'étois le pur néant , quand je n'étois qu'un peu de matiere. Ainsi ma conclusion est absolument indépendante de la question qu'on agite , pour sçavoir si mon ame est distinguée de mon corps. Sans entrer dans cette question , je trouve tout ce qu'il me faut pour parvenir à mon unique but. Si les ames sont distinguées des corps , je demande qui est-ce qui a uni mon corps & mon ame , qui est-ce qui a joint deux natures si dissemblables ?

Elles

Elles ne se sont point associées par un pacte qui ait été fait librement entr'elles , le corps n'en est pas capable. L'ame ne se souvient pas de l'avoir fait , & elle s'en souviendrait , si elle l'avait fait par choix. De plus , si elle l'avait fait librement , elle finiroit ce pacte quand il lui plairoit , au lieu qu'elle ne sçau- roit le finir , sans détruire les organes du corps. D'ailleurs les autres êtres semblables à moi , loin d'avoir fait en moi cette union ou société mutuelle , sont dans le même cas , & en cherchent comme moi une cause supérieure. Enfin d'où vient une différence que j'éprouve entre la portion de matiere que j'appelle *mon corps* , & tous les autres corps voisins. J'ai beau vouloir que les autres corps se remuent , il ne s'en meut aucun :

O

ma volonté , n'a pas même , quand elle est seule , le pouvoir de remuer le moindre atome : mais pour la masse de mon corps , ma volonté n'a qu'à vouloir , cette masse obéit à l'instant. Je veux , & tous mes membres se tournent comme il me plaît. Qui est-ce qui m'a donné cette puissance absolue sur eux , pendant que je suis si impuissant sur tous les autres corps voisins ? Si au contraire mon ame n'est que mon corps devenu pensant , je demande qui est-ce qui a créé dans mon corps ce degré d'être , sçavoir la pensée qui n'y existoit pas ?



CHAPITRE SECOND.

*De mon corps , & de tous les autres
corps de l'Univers.*

I.

IL y a une portion de matiere que je nomme *mon corps*, parce que ses mouvemens dépendent de mon seul vouloir , au lieu que nul autre corps ne dépend de ma volonté. Cette portion de matiere me paroît façonnée exprès pour toutes les fonctions auxquelles elle sert. Je vois un corps fait avec symétrie : il est posé sur deux cuisses , & sur deux jambes égales , & bien proportionnées. Veux-je demeurer debout & immobile , mes cuisses & mes jambes sont droites , & fermes comme des colonnes , qui portent tout cet

Oij

édifice. Au contraire veux-je marcher, ces deux grandes colonnes se trouvent brisées par des jointures, pendant que l'une demeure appuyée pour me soutenir, l'autre s'avance pour me porter vers les objets dont je veux m'approcher : mais ce corps en se penchant sçait se planter, enforte qu'il garde un parfait équilibre pour ne tomber pas. Le corps proportionné à ces deux soutiens, est fortifié par des côtes bien rangées en demi cercle, qui viennent se joindre par devant. Elles sortent toutes de l'épine du dos, qui est formée de vertebres, c'est-à-dire de petits ossemens très-durs, emboitez les uns dans les autres ; enforte que le dos est tout ensemble très-droit & très-ferme, quand il me plaît, & très-flexible pour se courber,

& pour se pancher, dès que j'en ai besoin. Les côtes servent à renfermer & à tenir en seureté les principaux organes, qui sont comme le centre de la vie, & dont la délicatesse est extrême : elles laissent néanmoins entr'elles un intervalle à l'endroit précis où j'en ai besoin, pour faciliter l'elargissement ou le resserrement de toutes ces parties internes par rapport à la respiration, & aux autres opérations vitales. Mon cœur est comme la source d'où part avec impétuosité le sang qui va par des rameaux innombrables arroser & nourrir les chairs de tous les membres, de même que les rivières vont arroser & fertiliser toutes les campagnes. Ce sang qui se ralentit dans sa course, revient des extrémités du corps au centre pour s'y rallumer, &

pour y reprendre de nouveaux esprits. Les poulmons sont des soufflets, qui font la respiration. L'estomac est un reservoir qui reçoit tous les alimens : il a des sucs tout propres pour les dissoudre, & pour les convertir en une espece de lait, qui devient ensuite du sang. Le gosier, quand il est bien formé, est le plus parfait de tous les instrumens de musique. Tout est merveilleux dans le corps humain, jusqu'aux organes mêmes des fonctions les plus viles & les plus abjectes qu'on ne nomme pas. Il n'y a dans tout ce corps aucun ressort interne qui ne surpasse toute l'industrie des mécaniques. Vers le haut de ce corps pendent deux bras, qui sont brisez par des jointures, en sorte qu'ils se meuvent presque en tous sens. Ils sont ter-

minez par deux mains qui s'allongent, & qui se replient par les articles des doigts armez d'ongles. Que pourroit-on jamais inventer de plus propre à saisir, à repousser, à porter, à traîner, à séparer les corps voisins, à démêler les choses entrelassées, à faire les ouvrages les plus rudes, ou les plus délicats?

Au dessus de ce corps s'éleve le cou qui se dresse, ou qui se panche, qui se tourne à droit ou à gauche selon les besoins, & qui porte la tête, siege des principales sensations. Le derriere de la tête est couvert de cheveux, qui l'ornent & le fortifient. Le devant est le visage, où les deux yeux égaux & placez avec symétrie semblent allumer d'une flamme celeste. Le nez sert à relever le

visage , & il est en même temps l'organe de l'odorat. Les oreilles sont aux deux côtez pour entendre à droit & à gauche. Ces sensations principales sont doubles , non seulement pour les rendre plus promptes , & plus faciles des deux côtez , mais encore pour préparer une ressource dans les accidens où l'un des deux organes seroit blessé. La bouche est par les lèvres un grand ornement du visage. Quand elle s'ouvre , elle montre un double rang de dents destinées à briser les alimens , & à en préparer la digestion. La langue souple & humide va toucher le palais & les dents en tant de manieres , qu'elle articule assez des sons , pour en composer tout le langage du genre humain. Mais je n'ai garde de vouloir remarquer tout l'artifice

l'artifice de mon corps , je ne fais que l'effleurer. Il est infini : plus on l'approfondit , plus on y trouve un art qui surpasse infiniment l'art de tous les hommes. Le corps humain est la plus composée & la plus industrieuse de toutes les machines.

I I.

Si je passe de mon corps aux autres corps qui m'environnent , non seulement j'apperois un grand nombre d'autres corps semblables au mien , mais encore je vois de tous côtez des animaux faits , pour ainsi dire , sur divers patrons. Les uns marchent à quatre pieds , les autres ont des aîles pour voler dans l'air , les autres des nageoires pour nager dans l'eau. Les navires que les hommes construisent avec tant d'art,

P

suivant des regles si sçavantes , ne sont que des copies faites d'après ces oiseaux & ces poissons , qui voguent dans deux elemens liquides , dont l'un est un peu plus épais que l'autre. De ces animaux les uns nous servent à porter des fardeaux , comme le cheval & le chameau ; d'autres servent par leur force , comme les bœufs , à suppleer ce qui manque à notre force bornée ; puis ce même animal devient notre aliment : d'autres , comme les brebis , nous nourrissent de leur lait , & nous vêtissent de leur laine. L'homme sçait dominer par force ou par industrie sur tous les animaux , & les plier à son usage. Un ver-misseau , une fourmi , un moucheron montrent cent fois plus d'art & d'industrie que l'horloge la plus parfaite.

La terre qui nous porte , tire de son sein second tout ce qu'il faut pour notre nourriture ; tout en sort , tout y entre , tout y renaît chaque année ; elle ne s'use jamais. Plus vous déchirez ses entrailles , plus elle vous comble de ses largesses , pour vous récompenser de votre travail. Elle se couvre de moissons , elle se pare de verdure , elle nourrit avec l'homme les animaux qui le servent , & qui le nourrissent.

Les arbres qu'elle forme sont de grands bouquets plantés dans son sein qui l'ornent , comme les cheveux ornent la tête de l'homme. Ces arbres nous donnent leur ombre pour nous rafraîchir en esté , & leur bois pour nous rechauffer en hyver. Leurs fruits pendans à leurs rameaux tombent dans nos mains

dès qu'ils sont assez murs. Les plantes ont une variété infinie : elles ont toutes un ordre qui les rend uniformes jusqu'à un certain point ; mais au delà de ce point tout est varié , & il n'y a pas deux feuilles sur un arbre entièrement semblables. Les fleurs qui embellissent toute la nature , promettent les fruits ; & les fruits qui couronnent l'année , répandent l'abondance immédiatement avant la saison dont la rigueur suspend le travail. Les ruisseaux tombent des montagnes. Les rivières , après avoir arrosé les divers pays , & facilité le commerce , vont se précipiter dans la mer , qui loin de priver les hommes de toute société , est au contraire le centre du commerce entre les nations les plus éloignées. Les vents qui purifient l'air , & qui

tempèrent les saisons , sont l'âme de la navigation , & du commerce des nations entr'elles. Si l'air étoit un peu plus épais , nous ne pourrions le respirer , & nous nous y noyerions comme dans la mer. Qui est-ce qui a sçu lui donner ce degré si juste de subtilité ?

Le Soleil se leve & se couche , pour nous faire le jour & la nuit. Pendant qu'il nous laisse dans le repos des ténèbres , il va éclairer un autre monde , qui est sous nos pieds. La terre est un globe suspendu en l'air , & cet astre * tourne autour d'elle , parce qu'il lui doit ses rayons. Non seulement il en fait un tour regulier qui forme les jours & les nuits ,

* L'Auteur n'a point prétendu prendre icy de parti sur la question qui partage les Philosophes , pour sçavoir si c'est le soleil qui tourne autour de la terre , ou la terre autour du soleil. Il a voulu seulement parler d'une façon accommodée à l'opinion la plus vulgaire.

mais encore il s'approche & s'éloigne tour à tour de chaque pole ; & c'est ce qui fait tour à tour pour chaque moitié du monde l'hyver & l'esté. Si le Soleil s'approchoit un peu plus de nous, il nous embraseroit ; s'il s'en éloignoit un peu plus, il nous laisseroit glacer, & notre vie seroit éteinte. Qui est-ce qui conduit avec tant de justesse ce flambeau de l'Univers, cette flamme subtile & rapide !

La Lune plus voisine de nous, emprunte du Soleil une lumière douce qui tempere les ombres de la nuit, & qui nous éclaire, quand nous ne sommes pas libres d'attendre le jour. Que de commoditez préparées à l'homme !

Mais que vois-je ! un nombre prodigieux d'astres brillans, qui

sont dans le firmament comme des soleils. A quelle distance sont-ils de nous ! Quelle grandeur immense qui confond l'imagination, & qui étonne l'esprit même ! Que devenons-nous à nos propres yeux ! vils atômes posez dans je ne sçai quel petit coin de l'Univers, quand nous considérons ces soleils innombrables. Une main toute-puissante les a semés avec profusion pour nous étonner par une magnificence qui ne lui coûte rien.

III.

Si j'entre dans une maison, j'y vois des fondemens posez de pierre solide, pour rendre l'édifice durable ; j'y vois des murs élevez, avec un toit qui empêche la pluie de pénétrer au dedans : je remarque au mi-

lieu une place vuide, qu'on nomme une cour, & qui est le centre de toutes les parties de ce tout : je rencontre un escalier, dont les marches sont visiblement faites pour monter; des appartemens dégagent les uns des autres pour la liberté des hommes qui logent dans cette maison; des chambres avec des portes pour y entrer; des serrures & des clefs pour fermer & pour ouvrir; des fenêtres par où la lumière entre, sans que le vent puisse entrer avec elle; une cheminée pour faire du feu, sans être incommodé de la fumée; un lit pour se coucher; des chaises pour s'asseoir; une table pour manger; une écritoire pour écrire.

A la vue de toutes ces commoditez pratiquées avec tant d'art, je ne puis douter que la main

des hommes n'ait fait tout cet arrangement. Je n'ai garde de dire que ce sont des atomes que le hazard a assemblez. Il ne m'est pas possible de croire sérieusement que les pierres de cet édifice se sont élevées d'elles-mêmes avec tant d'ordre les unes sur les autres, comme la fable nous dépeint celles que la lyre d'Amphion remuoit à son gré, pour en former les murs de Thebes.

Jamais aucun homme sensé ne s'avisera de dire, que cette maison avec tous ses meubles s'est faite & arrangée d'elle-même. L'ordre, la proportion, la symmétrie, le dessein manifeste de tout l'ouvrage, ne permet point de l'attribuer à une cause aveugle, telle que le hazard.

En vain quelqu'un me vien-

dra dire que cette maison s'est faite d'elle-même par pur hazard, & que les hommes, qui y trouvent cet ordre purement fortuit, s'en servent, & s'imaginent qu'il a été fait tout exprès pour leur usage. De telles pensées ne peuvent entrer dans les esprits des hommes raisonnables. Il en est de même d'un livre tel que l'Iliade d'Homere, ou d'une horloge qu'on trouveroit dans une isle déserte; personne ne pourroit jamais croire que ce Poëme admirable, ou que cette horloge excellente fût un caprice du hazard: on concluroit d'abord qu'un Poëte sublime auroit composé ces beaux vers, & qu'un habile Ouvrier auroit fait cette horloge. En voilà assez pour notre conclusion. L'ouvrage du monde entier a cent fois plus d'art,

d'ordre, de sagesse, de proportion & de symmétrie, que tous les ouvrages les plus industrieux des hommes. C'est donc s'aveugler par obstination, que de refuser de reconnoître la main toute-puissante qui a formé l'Univers.

CHAPITRE TROISIE'ME.

De la Puissance qui a formé mon corps, & qui m'a donné la pensée.

JE reconnois donc qu'il faut qu'une Puissance infiniment sage & toute-puissante ait arrangé l'Univers, & façonné ce corps particulier que je nomme *le mien*. Je reconnois qu'il faut que cette Puissance supérieure ait ajouté en moi à ce corps un être pensant distingué du corps même; ou bien qu'il ait donné à ce

corps la pensée qu'il n'avoit point , & que de non pensant qu'il étoit naturellement en lui-même , il l'ait fait pensant , tel que je le suis aujourd'hui. Si cette Puissance a uni ensemble les deux natures, qu'on nomme *un esprit & un corps* qui sont si dissemblables, il faut que cette Puissance soit supérieure à ces deux natures; il faut qu'elle ait un empire absolu & égal sur toutes les deux; il faut qu'elle contienne en soi toute la perfection de chacune d'elles; il faut qu'elle puisse les assujettir par sa seule volonté à cette correspondance mutuelle des mouvemens du corps avec les pensées de l'ame, & des pensées de l'ame avec les mouvemens du corps: il faut que cet Etre supérieur soit tellement maître des corps, qu'il ait pû donner à un

esprit une puissance sur un corps, telle que celle qu'on attribue vulgairement à la Divinité. Ma volonté qui ne peut rien d'elle-même sur aucun autre corps pour le remuer, n'a qu'à vouloir, & le corps que j'appelle *le mien*, se remue aussitôt. Vous diriez qu'il entend l'ordre de ma volonté; il lui obéit, comme on dit d'ordinaire, que tous les êtres obéissent à la voix de Dieu. Quelle suprême puissance qui est donnée à mon esprit sur mon corps! Combien faut-il que celui qui donne tant de puissance à un être si borné & si impuissant sur un être si différent de lui, soit lui-même puissant & parfait? Il faut qu'il porte au dedans de lui l'universalité de l'être, c'est-à-dire la perfection universelle en tout genre; il faut qu'il réunisse en soi émi-

nemment toute la perfection réelle des esprits & des corps, & qu'il ait l'empire suprême sur ces différentes natures, jusqu'à pouvoir communiquer cet empire à une de ces natures sur l'autre, pour former cette union qui compose l'homme.

Si au contraire cette Puissance n'a point mis en moi une double nature, & si elle a seulement fait en sorte que mon corps qui ne pensoit pas, ait commencé à un certain moment à penser, il faut que cette Puissance ait créé en moi ce nouveau degré d'être; il faut que cette Puissance par sa fécondité infinie ait fait passer l'être, que je nomme *moi*, du néant de pensée à l'existence de la pensée qui est maintenant la mienne. Quelle est donc cette voix qui appelle du néant un degré d'être très-haut, qui n'é-

xistoit point en moi, & qui l'y fait exister? Cette création de la pensée dans une masse inanimée, aveugle, & insensible, est sans doute une action toute-puissante. Voilà un Créateur: s'il ne l'est pas en moi du premier degré d'être, qui est d'être une masse de matière, au moins il est créateur en moi du second degré d'être, qui est très-supérieur, sçavoir celui d'être pensant. Mais comment pourroit-il être le créateur du degré supérieur d'être, s'il ne l'étoit pas de l'inférieur? Comment une masse vile & inanimée pourroit-elle recevoir de lui une si haute perfection, si elle ne dépendoit pas de lui? De plus, quelle apparence que le degré d'être le plus parfait, sçavoir de penser, de juger, & de vouloir librement, soit dépendant

de lui ; en sorte qu'il puisse le créer, & le donner, quand il lui plaît, aux plus vils êtres qui en sont privez ; & que le plus bas degré d'être, sçavoir de n'être qu'une masse vile & inanimée, existe par soi-même, & soit indépendante de cette Puissance ? Si la chose étoit ainsi, il faudroit dire que le plus bas degré d'être auroit la plus haute perfection, sçavoir d'exister par soi, d'être indépendant, en un mot d'être incréé ; & que le degré supérieur d'être auroit la plus grande imperfection, sçavoir celle d'être dépendant, de n'exister point par soi, de n'avoir qu'une existence empruntée, en un mot, de n'être que créé.

Il est donc visible que cette Puissance qui réunit en soi tous ces degrez d'être, & qui les
crée

crée en moi par son seul bon plaisir, ne peut être qu'infiniment parfaite. Il faut qu'elle existe par soi, puisque c'est elle qui fait exister ce qui est distingué d'elle : il faut avouer qu'elle porte en soi la plénitude de l'être, puisqu'elle le possède jusqu'au point de le communiquer au néant : il faut qu'elle en ait l'universalité, puisqu'elle a un égal empire sur toutes les natures, & sur tous les divers degrez de perfection : enfin il faut qu'elle soit également sage & puissante, puisqu'elle façonne, arrange, & conduit l'Univers avec un art & un ordre qui éclatte depuis le dernier insecte jusqu'aux astres, & jusqu'à l'homme, qui ayant la pensée, est plus parfait que tous les autres ensemble.

CHAPITRE QUATRIÈME.

*Du Culte qui est dû à cette
Puissance.*

I.

CE premier Etre que je reconnois pour la source féconde de tous les autres , m'a donc tiré du néant : je n'étois rien , & c'est par lui seul que j'ai commencé à être tout ce que je suis : c'est en lui que j'ai l'être , le mouvement & la vie. Il m'a tiré du néant , pour me faire tout ce que je suis : il me soutient encore à chaque moment comme suspendu par sa main en l'air au dessus de l'abîme du néant , où je retomberois d'abord par mon propre poids , s'il me laissoit à moi-même , & il me continuë l'être , qui ne m'est

SUR LA RELIGION. 187
point naturel , & auquel il m'élève sans cesse , malgré ma fragilité , par un bienfait qui a besoin d'être renouvelé en chaque instant de ma durée. Je ne suis donc qu'un être d'emprunt , qu'un demi être , qu'un être qui est sans cesse entre l'être & le néant , qu'une ombre de l'Etre immuable. Cet Etre est tout , & je ne suis rien ; du moins je ne suis qu'un foible écoulement de sa plénitude sans bornes. Je n'ai pas seulement reçu de sa main certains dons : ce qui a reçu le premier de ces dons est le néant ; car il n'y avoit rien en moi qui précédât tous ses dons , & qui fût à portée de les recevoir. Le premier de ses dons qui a fondé tous les autres , est ce que j'appelle *moi-même*. Il m'a donné ce moi , je lui dois non seulement tout ce

que j'ai , mais encore tout ce que je suis. O incompréhensible don , qui est bien-tôt exprimé selon notre foible langage , mais que l'esprit de l'homme ne comprendra jamais dans toute sa profondeur ! Ce Dieu qui m'a fait , m'a donné moi-même à moi-même : le moi que j'aime tant , n'est qu'un présent de sa bonté : ce Dieu doit donc être entre moi , & moi en lui , s'il m'est permis de parler ainsi , puisque c'est de lui que je tiens ce moi. Sans lui je ne serois pas moi-même ; sans lui je n'aurois ni le moi que je puisse aimer , ni l'amour dont j'aime ce moi , ni la volonté qui l'aime , ni la pensée , par laquelle je me connois. Tout est don : celui qui reçoit les dons , est lui-même le premier don reçu. O Dieu ! vous êtes mon vrai Pere : c'est

vous qui m'avez donné mon corps , mon ame , mon étendue , & ma pensée : c'est vous qui avez dit que je fusse , & j'ai commencé à être , moi qui n'étois pas : c'est vous qui m'avez aimé ; non parce que j'étois déjà , & que je méritois déjà votre amour , mais au contraire afin que je commençasse à être , & que votre amour prévenant fît de moi quelque chose d'aimable ? c'est donc mon néant que vous avez aimé dès l'éternité , pour lui donner l'être , & pour le rendre digne de vous !

II.

O Dieu ! je vous dois tout , puisque j'ai tout reçu de vous , & que je vous dois jusqu'au moi qui a tant reçu de vos mains bienfaisantes ! Je vous dois tout , ô bonté infinie ! mais que vous

donnerai-je ! Vous n'avez pas besoin de mes biens ; ils viennent de vous. Loin de vous les réserver , vous m'en avez comblé. Lors même qu'ils sont dans mes mains , ils demeurent bien plus à vous qu'à moi , puisque je ne suis moi-même qu'en vous. Je ne les ai que d'emprunt , & vous les possédez en propre. Vous ne sçauriez vous en désapproprier , tant il est essentiel que tout bien ne soit qu'en vous. Que vous donnerai-je donc ? Il n'y a que le seul moi que je sois libre de vous offrir ; mais ce que j'appelle *moi* n'est pas moins à vous que tout le reste. Encore une fois que vous donnerai-je , moi qui ai tout reçu de vos mains ? O amour éternel , vous ne demandez de moi qu'une seule chose , qui est le vouloir libre

de mon cœur ! Vous me l'avez laissé libre , afin que je puisse agréer par mon propre choix la subordination immuable avec laquelle je dois tenir sans cesse mon cœur dans vos mains : vous voulez seulement que je veuille cet ordre , qui est le bonheur de toute création ; mais afin de me le faire vouloir , vous m'en montrez au dehors tous les charmes , pour me le rendre aimable ; & de plus , vous entrez par les attraits de votre grace au dedans de mon cœur , pour en remuer les ressorts , & pour me faire aimer ce qui est si digne d'être aimé. Ainsi vous êtes tout ensemble l'objet & le principe de mon amour ; vous êtes tout ensemble l'aimant & le bien-aimé. Vous vous aimez vous-même en moi ; & comment pourriez-

vous être dignement aimé par votre vile & corrompue créature , si vous n'aviez pas soin de vous aimer vous-même en elle.

L'encens des hommes n'est pour vous qu'une vile fumée ; vous n'avez besoin ni de la graisse , ni du sang de leurs victimes ; leurs cérémonies ne sont qu'un vain spectacle ; leurs plus riches offrandes sont trop pauvres pour vous , & sont bien plus à vous qu'à eux : leurs loüanges mêmes ne sont qu'un langage menteur , s'ils ne vous adorent point en esprit & en vérité. On ne peut vous servir qu'en vous aimant. Les signes extérieurs sont bons , quand le cœur les fait faire , mais votre culte essentiel n'est qu'amour , & votre royaume est tout entier au dedans de vous : il ne faut

faut point prendre le change en le cherchant au dehors. O amour ! vous aimer , c'est tout , c'est là tout l'homme ; tout le reste n'est point lui , & n'en est que l'ombre. Quiconque ne vous aime point est dénaturé ; il n'a pas encore commencé à vivre de la véritable vie.

III.

Mais ce culte d'amour doit-il être tellement concentré dans mon cœur , que je n'en donne jamais aucun signe au dehors ? Helas ! s'il est vrai que j'aime , il me seroit impossible de taire mon amour. L'amour ne veut qu'aimer , & faire que les autres aiment. Puis-je voir d'autres hommes , que Dieu a fait pour lui seul , comme moi , & le leur laisser ignorer !

Ce Dieu est si grand qu'il se
R

doit tout à lui-même. La folie insolente de l'homme , vile créature , est de rapporter tout à ce qu'il nomme *le moi* : c'est cette idole de son cœur , qui est l'objet de la severe jalousie de Dieu. Rien n'est plus injuste que de rapporter tout au seul moi , par la seule raison qu'il est le moi. Cette raison n'est pas une raison , ce n'est qu'une fureur d'amour propre ; au contraire la suprême justice de Dieu doit consister à n'aimer aucune chose , qu'à proportion du degré de bonté , qui la rend aimable. Il trouve en lui la bonté & la perfection infuse , il se doit donc tout entier à soi-même par la plus rigoureuse justice. D'ailleurs , il ne trouve en nous tous qu'un bien borné , mélange , & altéré par ce mélange. Le bien qu'il trouve

en nous , n'est que celui qu'il y met , & il ne peut se complaire qu'en sa liberalité toute gratuite : il ne trouve en nous que le néant , le mal , & ses dons ; il ne peut donc en justice nous rien devoir. Il ne peut aimer en nous que sa propre bonté , qui surmonte notre néant & notre malice : il ne peut donc rien relâcher de ses droits , il violeroit son ordre , & cesseroit d'être ce qu'il est , s'il ne se rendoit pas cette exacte justice. Il n'a donc pu créer les hommes avec une intelligence & une volonté , qu'afin que toute leur vie ne fût qu'admiration de sa suprême vérité , & amour de sa bonté infinie. Telle est la fin essentielle de notre création.

I V.

Il a mis les hommes ensemble

R ij

dans une société où ils doivent s'aimer, & s'entre-séjourner comme les enfans d'une même famille, qui ont un pere commun. Chaque Nation n'est qu'une branche de cette famille nombreuse, qui est répandue sur la face de toute la terre. L'amour de ce Pere commun doit être sensible, manifeste, & inviolablement regnant dans toute cette société de ces enfans bien-amez. Chacun d'eux ne doit jamais manquer de dire à ceux qui naissent de lui: *Connoissez le Seigneur qui est votre Pere.* Ces enfans de Dieu doivent publier ses bienfaits, chanter ses loüanges, l'annoncer à ceux qui l'ignorent, en rappeler le souvenir à ceux qui l'oublient. Ils ne sont sur la terre que pour connoître sa perfection, & accomplir sa volonté;

que pour se communiquer les uns aux autres cette science, & cet amour celeste. Que seroit-ce, si cette famille étoit en société sur tout le reste, sans y être pour le culte d'un si bon Pere? Il faut donc qu'il y ait entr'eux une société de culte de Dieu; c'est ce qu'on nomme *Religion*; c'est-à-dire que tous ces hommes doivent s'instruire, s'édifier, s'aimer les uns les autres, pour aimer & servir le Pere commun. Le fond de cette Religion ne consiste dans aucune ceremonie extérieure; car elle consiste toute entiere dans l'intelligence du vrai, & dans l'amour du bien souverain; mais ces sentimens intérieurs ne peuvent être sincères, sans être mis comme en société parmi les hommes par des signes certains & sensibles. Il ne suffit pas

de connoître Dieu , il faut montrer qu'on le connoît , & faire en sorte qu'aucun de nos freres n'ait le malheur de l'ignorer , de l'oublier. Ces signes sensibles de culte sont ce qu'on appelle *les Ceremonies de la Religion*. Ces ceremonies ne sont que des marques par lesquelles les hommes sont convenus de s'édifier mutuellement , & de reveiller les uns dans les autres le souvenir de ce culte qui est au dedans. De plus, les hommes foibles & legers ont souvent besoin de ces signes sensibles, pour se rappeler eux-mêmes la présence de ce Dieu invisible , qu'ils doivent aimer. Ces signes ont été instituez avec une certaine majesté , afin de représenter mieux la grandeur du Pere celeste. La plupart des hommes domi-

nez par leur imagination volage , & entraînez par leurs passions , ont un pressant besoin que la majesté de ces signes instituez pour le commun culte de Dieu , frappe & saisisse leur imagination , afin que toutes leurs passions soient rallenties & suspenduës. Voilà donc ce qu'on nomme Religion , ceremonie sacrée , culte public du Dieu qui nous a créez. Le genre humain ne sçauroit reconnoître & aimer son Créateur , sans montrer qu'il l'aime , sans vouloir le faire aimer , sans exprimer cet amour avec une magnificence proportionnée à celui qu'il aime , enfin sans s'exciter à l'amour par les signes de l'amour même. Voilà la Religion qui est inséparable de la croyance du Créateur.

CHAPITRE CINQUIÈME.

*De la Religion du Peuple Juif,
& du Messie.*

PUISQUE le premier Etre qui m'a créé, a fait toutes choses pour lui, & qu'il demande des créatures intelligentes, un culte d'amour qui soit public dans leur société, il faut que je cherche dans le monde ce culte public, pour m'y unir, & pour l'exercer avec les autres hommes qui l'exercent ensemble. Mais où trouverai-je ce culte si nécessaire ? Dieu qui rapporte tout à lui-même, ne se laisse sans doute jamais sans ce culte, qui est la fin unique de tout son ouvrage. Comme il a toujours fait son ouvrage pour la gloire qu'il lui plaît

tirer de ce culte, il ne peut y avoir eu aucun temps où il ne se soit formé lui-même des adorateurs dignes de lui. Je jette donc les yeux sur tous les siècles, & sur toutes les nations, pour y découvrir ce culte pur du Créateur.

Je vois un nombre prodigieux de nations qui ont adoré de la pierre, du bois, du métal, & qui ont crû que certaines Divinités étoient présentes sous des figures d'hommes ou de bêtes faites de ces diverses matières ; mais la Divinité ne peut point se renfermer sous ces figures inanimées. De plus, ceux qu'ils ont adoré, comme Jupiter, Junon, Mars, Venus, Mercure, Bacchus, loin d'être de vrais Dieux, n'ont été que des créatures très-défectueuses, très-viles & très-coupables.

Les hommes qui adorent le vrai Dieu, Créateur de l'Univers, & qui reglent leurs mœurs sur ce culte, doivent sans doute être beaucoup plus estimables que ces faux Dieux pleins de vices grossiers. Un Payen même a reconnu que les Dieux d'Homere étoient très-inférieurs à ses heros. Quelle dégradation de la Divinité ! quel culte impie & indécent de tant de faux & indignes Dieux, qui semblent inventez par quelque esprit séducteur, pour tourner en dérision la Divinité, & pour faire oublier le Dieu véritable.

Quand même on voudroit subtiliser, pour réduire le Paganisme au culte d'un seul Dieu infiniment parfait, qu'on adorerait sous divers noms, & sous diverses figures mystérieuses,

sans croire néanmoins qu'il y eût plusieurs Dieux, il faudroit avouer que cette multitude apparente de Dieux seroit très-indécente & très-scandaleuse : ce langage forcé seroit une source d'erreur impie, il faudroit retrancher cette diversité de noms & de représentations mystérieuses, pour réduire tout le culte divin à la reconnaissance d'un seul Dieu si parfait, qu'il ne peut avoir rien d'égal, rien qui ne soit infiniment inférieur à lui, rien qu'il n'ait tiré du néant, & qu'il n'y puisse sans cesse replonger. De plus, le Paganisme n'offre que des vœux intéressés pour les biens de la terre ; il ne demande que la santé & que les richesses, que le plaisir, que la prospérité mondaine pour flatter l'orgueil : une telle Religion des-

honore la Divinité , & autorise la corruption des hommes. Il me faut au contraire un culte qui soit digne du premier Etre , & qui purifie mes mœurs. Encore une fois où le trouverai-je ce culte qui doit être nécessairement sur la terre , puisque ce n'est que pour lui que la terre est faite , & que les hommes n'ont été créés que pour lui.

J'apperçois dans un coin du monde un peuple tout singulier. Tous les autres courent après les idoles , tous les autres adorent aveuglément une multitude monstrueuse de Divinités vicieuses & méprisables ; ce peuple qu'on nomme *les Juifs* , n'adore qu'un seul Dieu Créateur du Ciel & de la Terre : sa loi essentielle à laquelle tout son culte se rapporte , l'oblige

à aimer Dieu de tout son cœur , de toute son ame , de toute sa pensée , & de toutes ses forces. Ce peuple circoncis a dans sa loi une circoncision du cœur , dont celle du corps n'est que la figure : & cette circoncision du cœur est le retranchement de toute affection qui ne vient pas du principe de l'amour de Dieu.

Si je trouvois sur la terre quelque autre genre d'hommes , qui mît le culte de Dieu dans son amour , & qui fit consister la vertu à préférer Dieu à soi , je comparerois ce culte avec celui des Juifs , pour examiner lequel seroit le plus pur , & le plus digne d'être suivi : mais d'un côté je vois que ce Dieu qui se doit tout à lui-même , n'a pu créer les hommes que pour lui rendre un culte

public d'amour & d'obéissance : d'un autre côté je ne trouve ce culte public d'amour que chez le peuple Juif. Les Payens ont craint leurs faux Dieux ; ils ont voulu les apaiser ; ils leur ont donné de la graisse , du sang des victimes , de l'encens des temples , d'autres dons grossiers ; mais ils ne leur ont jamais donné leurs cœurs , ils n'ont jamais eû la pensée de les aimer , encore moins celle de les préférer à eux-mêmes , & de ne s'aimer que pour l'amour d'eux : aussi ne regardoient-ils aucun Dieu comme créateur : Jupiter même , quoique fort supérieur en puissance à toutes les autres Divinités , n'étoit point regardé comme ayant tiré aucun être du néant ; il avoit seulement , selon eux , trouvé une matière plus an-

cienne que lui , & éternelle , qu'il avoit façonnée , en débrouillant le cahos.

Pour tous les Philosophes , ils ont regardé la raison , la justice , la vertu , la vérité en elles-mêmes : ils ont crû que les Dieux donnoient la santé , les richesses , la gloire ; mais ils ont prétendu trouver dans leur propre fonds la vertu & la sagesse qui les distinguoit du reste des hommes. Ils n'ont jamais développé ni le bienfait de la création , ni la puissance du Créateur , ni l'amour de préférence sur nous-mêmes , qui lui est dû. Ainsi en parcourant toutes les Nations de la terre dans les anciens temps , je ne vois que le peuple Juif , qui adore le vrai Dieu , & qui connoisse le culte d'amour.

Mais cet amour est plutôt

figuré que pratiqué réellement chez ce peuple : il y est plutôt promis pour l'avenir , que répandu actuellement dans les cœurs. J'apperçois dans cette Nation un certain nombre de Justes qui sont pleins de ce culte d'amour ; mais le plus grand nombre n'est occupé que des ceremonies , des sacrifices d'animaux , & d'un culte extérieur , pour obtenir de Dieu la paix , la santé , la liberté , la rosée du ciel , & la graisse de la terre. Tous attendent un Messie qui leur est promis , & qui est figuré dans tous leurs mysteres : mais les uns en petit nombre l'attendent , comme celui qui doit purifier les mœurs , renouveler le fonds de l'homme , guerir les plaies du péché , répandre la connoissance & l'amour de Dieu ,
&

& renouveler la face de la terre. Les autres qui font la multitude , n'attendent qu'un Messie grossier , conquérant , heureux , & invincible , qui flatte leur orgueil , dont le regne s'étendra sur toutes les Nations , & qui comblera les Juifs de prosperitez temporelles.

Les uns & les autres conviennent que leur Religion n'est encore qu'une figure de ce qu'elle doit être sous le regne de ce Messie : tous reconnoissent que suivant les Ecritures qu'ils nomment *Divines* , ce Messie doit attirer au culte du vrai Dieu toutes les Nations idolâtres. Independamment de toutes les subtilitez de leurs Rabbins sur l'interprétation de ce texte , il est évident , & par ce texte même , & par l'explica-

tion qu'ils lui donnent tous, que le Messie doit établir par tout le vrai culte d'amour, & abolir l'idolâtrie.

Je n'ai garde d'entrer dans toutes les subtilitez mystérieuses de ces Rabbins; il me suffit de voir en gros deux choses, qui sont, pour ainsi dire, palpables: l'une est, que tous les temps marquez par les Juifs pour l'avènement du Messie sont passez; qu'ils ne veulent plus que l'on compte les temps; qu'ils ne sçavent plus à quoi s'en tenir, comme des gens qui ont perdu leur route; que dans une si longue dispersion toutes leurs Tribus sont confonduës; qu'ils n'ont plus même de marques auxquelles ils pussent reconnoître leur Messie, s'il venoit maintenant; qu'ils portent depuis plus de seize

cens ans toutes les marques de la malédiction prédite dans leurs Livres, & qui doit demeurer sur eux jusqu'à la fin, pour avoir méconnu l'envoyé de Dieu.

L'autre chose que je remarque, est que JESUS-CHRIST porte le signe du vrai Messie: il a attiré à lui les gentils, selon les promesses. De tant de peuples barbares & idolâtres, il n'en a fait qu'un seul peuple, qui a brisé les idoles, qui adore le vrai Dieu Créateur, qui lui rend le vrai culte d'amour, & qui est uni dans ce culte depuis un bout du monde jusqu'à l'autre. L'Europe entière est pleine de Chrétiens: il n'y a gueres de Royaumes en Asie, jusqu'au delà des Indes, où l'on n'en trouve de repandus: ils ont pénétré bien loin au delà

de tous les Païs qui composoient tout le monde connu du temps des anciens Juifs , des Grecs , & des Romains : ils sont dans tous les Païs de l'Afrique dont l'entrée est libre : tous les vastes Païs de l'Amerique , qui est le nouveau monde , sont gouvernez par eux. Ainsi depuis le lieu où le Soleil se leve , jusqu'à celui où il se couche dans les deux hemispheres , on offre à Dieu pour victime sans tache JESUS destine à effacer le peché de la Terre. Tous s'unissent à lui , pour ne faire avec lui qu'une seule victime d'amour ; & tous ceux qui pechent , frappent leur poitrine , pour obtenir par lui la miséricorde dont ils ont besoin.

Laiſſons-là toutes les disputes sur le détail , puisque le gros nous suffit pour décider

de tout. Ce qui est manifeste sans discussion , c'est qu'il n'y a sur la terre que ces deux peuples , sçavoir le Juif & le Chrétien , qui me montrent ce culte d'amour que je cherche par tout pour l'embrasser : il faut que je me fixe à le pratiquer chez l'un de ces deux peuples. Or entre ces deux peuples je ne puis faire aucune sérieuse comparaison. Quoique l'un & l'autre ait les imperfections inséparables de l'humanité , le peuple Chrétien a des traits de perfection qui sont infiniment au dessus de tout ce qu'il y a de meilleur dans le peuple Juif. Le peuple Juif m'avertit lui-même par sa Loi , par ses ceremonies , par ses promesses , par toutes les circonstances de son état , qu'il n'a la vraie Religion qu'en figure ;

qu'il n'est lui-même que comme ces moules de plâtre, qu'on fait pour une figure de marbre ou de bronze que l'on prépare. Je trouve dans le peuple Chrétien, composé de tous les peuples du monde connu, le peuple héritier des promesses, le peuple enté sur l'ancienne tige de la race d'Abraham : c'est le peuple adopté, qui ne fait qu'un même corps, & une succession non interrompue depuis les Patriarches jusqu'à nous ; par là je trouve ce que je cherche, c'est-à-dire ce culte d'amour, qui doit être aussi ancien que le monde, & pour lequel le monde lui-même a été fait. Je le vois distinctement marqué dans tous les âges : il naît dans le Paradis terrestre ; il n'est point éteint par le péché d'Adam ; une

partie de sa postérité le continue ; il se renouvelle après le Déluge ; Abraham le transporte ; Moïse le rend plus éclatant par ses cérémonies, les Saints de l'ancienne Alliance le pratiquent, & en prédisent la perfection : elle est réservée au Messie : JESUS vient nous familiariser avec Dieu, & nous enseigner le désintéressement du vrai culte : il vient nous apprendre, non à vivre dans les délices, & dans la gloire mondaine, non à égorger des animaux, & à brûler de l'encens à Dieu, pour en tirer une félicité terrestre, comme les Juifs se l'imaginent ; mais à nous renoncer nous-mêmes, pour ne nous aimer plus qu'en lui, pour lui, & de son amour. Malgré l'infirmité des hommes, on en voit un

grand nombre que cette Religion si pure possède & anime : cet amour du vrai Dieu produit en eux toutes les vertus opposées à l'amour propre.

Voilà sans doute le culte que je cherche : il n'étoit chez les Juifs qu'en figure : on n'y en trouvoit que la semence , qu'un germe , qu'une ombre : la perfection n'est que dans ce peuple nouveau qui est uni à l'ancien : c'est-là que j'apprends du premier coup d'œil cette adoration en esprit & en vérité ; en un mot, cet amour, qui est lui seul la loi & les Prophetes.



CHAPITRE

CHAPITRE SIXIÈME.

De la Religion Chrétienne.

C E qui me paroît le caractère du vrai culte , n'est pas de craindre Dieu , comme on craint un homme puissant & terrible qui accable quiconque ose lui résister. Les Payens offroient de l'encens & des victimes à certaines divinités mal-faisantes & terribles , pour les apaiser. Ce n'est point là l'idée que je dois avoir du Dieu créateur , il est infiniment juste & tout-puissant, il mérite sans doute d'être craint ; mais il n'est à craindre que pour ceux qui refusent de l'aimer , & de se familiariser avec lui. La meilleure crainte qu'on doive avoir à son égard , est celle de lui dé-

T

plaire , & de ne faire pas sa volonté. Pour la crainte de ses châtimens, elle est utile aux hommes égarez de la bonne voye , parce qu'elle fait le contrepoids de leurs passions , & qu'elle sert à reprimer les vices ; mais enfin cette crainte n'est bonne qu'autant qu'elle leve les obstacles , & qu'en les levant , elle prépare à l'amour. Il n'y a point d'homme sur la terre qui voulût être craint par ses enfans , sans en être aimé : la crainte seule des punitions n'est point ce qui peut entraîner un cœur libre & genereux. Quand on ne pratique les vertus que par cette seule crainte , sans avoir aucun amour du vrai bien , on ne les pratique que pour éviter la souffrance ; & par conséquent si on pouvoit éviter la punition , en se dispen-

sant de pratiquer les vertus , on ne les pratiqueroit point. Non seulement il n'y a point de pere qui veuille être honoré ainsi , ni d'ami qui veuille donner le nom d'amis à ceux qui ne tiendroient à lui que par de tels liens ; mais encore il n'y a point de maître qui voulût ni récompenser des domestiques , ni s'affectionner pour eux , ni les choisir pour son service , s'il les voyoit attachez à lui par la seule crainte , sans aucun sentiment de bonne volonté : à plus forte raison doit-on croire que le Dieu qui ne nous a fait capables d'intelligence & d'amour que pour être connu & aimé de nous , ne se contente pas d'une crainte servile , & veut que l'amour qui vient de lui comme de sa source , retourne à lui comme à sa fin.

Je comprends même qu'il ne suffit pas d'aimer ce Dieu, comme nous aimons toutes les choses qui nous sont commodes & utiles, il ne s'agit pas de le mettre à notre usage, & de le rapporter à nous; il faut au contraire nous rapporter entièrement à lui seul, ne voulant notre propre bien que par le seul motif de sa gloire & de la conformité à sa volonté & à son ordre.



LETTRE

SUR

L'IDEE DE L'INFINI,

ET SUR

LA LIBERTE' DE DIEU
de créer ou ne pas créer.



VOIRQUE nous n'ayons jamais eu, MONSIEUR, aucune occasion vous & moi de nous voir & de nous connoître, je suis prévenu d'une véritable estime pour vous par la lettre que vous m'avez fait la grace de m'écrire. Je serois ravi d'y pouvoir répondre d'une manière qui

T iij

vous satisfît ; mais je n'ose gueres l'espérer par la difficulté des matieres dont il s'agit , & par le peu de tems que j'ai pour m'y appliquer. Avant que d'entrer dans vos questions , agréez , s'il vous plaît , que je vous expose mes vûes générales sur la Philosophie ; elles ne seront peut-être pas inutiles pour l'éclaircissement des questions proposées.

Je commence , MONSIEUR , par m'arrêter tout court en matiere de Philosophie , dès que je trouve une vérité de foi qui contredit quelque pensée philosophique , que je suis tenté de suivre. Je préfere sans hésiter la raison de Dieu à la mienne , & le meilleur usage que je puisse faire de ma foible lumiere , est de la sacrifier à son autorité. Ainsi sans m'écouter

moi-même , j'écoute la seule revelation qui me vient par l'Eglise , & je nie tout ce qu'elle m'apprend à nier. Si tous les Geometres du monde disoient d'un commun accord à un ignorant sensé une vérité de geometrie qu'il ne seroit nullement à portée d'entendre , il la croiroit prudemment sur leur témoignage unanime : l'usage qu'il feroit alors de sa raison ignorante , seroit de la soumettre à la raison supérieure , & mieux instruite de tant de sçavans. Ne dois-je point bien davantage soumettre ma raison bornée à la raison infinie de Dieu ? Dès que je le conçois infini , je m'attends de trouver en lui infiniment plus que je ne sçaurois concevoir. Ainsi en matiere de Religion je crois sans raisonner , comme une femmelette ;

& je ne connois point d'autre regle que l'autorité de l'Eglise, qui me propose la revelation. Ce qui me facilite cette docilité, est la nécessité où je me trouve continuellement de croire avec une entière certitude des vérités qui me sont actuellement inconcevables. Par exemple, de quelque côté que je me tourne pour croire la divisibilité du continu à l'infini, ou pour croire des atômes, je me trouve dans l'impuissance de répondre rien d'intelligible aux objections, & je suis nécessaire à croire ce qui me surmonte. Or si je fais cette expérience continuelle dans l'ordre purement naturel, & jusques sur les plus vils atômes; à combien plus forte raison dois-je admettre les vérités surnaturelles, dont la revelation de Dieu

m'assure, quoique ma foible raison ne puisse me les éclaircir. Il faut à tout moment, jusques dans la Philosophie, croire sans aucun doute ce qui surmonte la raison même, autrement nous ne croirions rien de tout ce qui nous environne, & qui nous est le plus familier. Un aveugle refuse-t-il de croire sur la parole des hommes clairvoyans la lumière & les couleurs qu'il ne peut concevoir? Ne dois-je pas me croire aussi aveugle sur les vérités surnaturelles, qu'un aveugle l'est sur la lumière & sur les couleurs? Ne dois-je pas être aussi docile à l'autorité de Dieu, qu'un aveugle l'est tous les jours à celle des hommes clairvoyans? Ma conclusion est qu'on a beau me dire qu'on ne peut concevoir une proposition, & que la raison

semble y repugner avec évidence ; ou bien qu'une proposition paroît évidente, & qu'on n'est pas libre de la nier, je nie & j'affirme sans hesiter tout ce que la Religion me propose de croire & de ne croire pas : je vais même plus loin , car je crois toutes les propositions auxquelles ma raison me mene avec évidence , quoique je ne puisse point ensuite , quand j'y suis arrivé , vaincre par la force de ma raison les objections que je suis tenté de regarder comme démonstratives contre ces propositions déjà reçues.

Après vous avoir déclaré , MONSIEUR , combien je suis docile à l'autorité de la Religion , je dois vous avouer combien je suis indocile à toute autorité de Philosophie. Les uns me citent Aristote comme le

Prince des Philosophes , j'en appelle à la raison , qui est le juge commun entre Aristote & tous les autres hommes. Les autres me citent Descartes ; mais je leur réponds que c'est Descartes même qui m'a appris à ne croire personne sur sa parole. La Philosophie n'étant que la raison , on ne peut suivre en ce genre que la raison seule. Voulez-vous que je croie quelque proposition en matiere de Philosophie , laissons à part les grands noms , & venons aux preuves : donnez-moi des idées claires , & non des citations d'Auteurs qui ont pû se tromper. Si l'autorité a quelque lieu en matiere de Philosophie , ce n'est que pour nous engager par l'estime de certains Philosophes à examiner plus mûrement leurs opinions. Descartes qui a

osé secouer le joug de toute autorité, pour ne suivre que ses idées, ne doit avoir lui-même sur nous aucune autorité. Si j'avois à croire quelque Philosophe sur la reputation, je croirois bien plutôt Platon & Aristote, qui ont été pendant tant de siècles en possession de décider: je croirois même S. Augustin bien plus que Descartes sur les matieres de pure Philosophie; car outre qu'il a beaucoup mieux su les concilier avec la Religion, on trouve d'ailleurs dans ce Pere un bien plus grand effort de genie sur toutes les veritez de Metaphysique, quoiqu'il ne les ait jamais touchées que par occasion, & sans ordre. Si un homme éclairé rassembloit dans les Livres de S. Augustin toutes les veritez sublimes que ce Pere y a répan-

duës comme par hazard, cet extrait fait avec choix seroit très superieur aux meditations de Descartes, quoique ces meditations soient le plus grand effort de l'esprit de ce Philosophe.

Je vous avouë, MONSIEUR, qu'il y a dans Descartes des choses qui me paroissent peu dignes de lui; comme par exemple, son monde indéfini, qui ne signifie rien que de ridicule, s'il ne signifie pas un infini reel. Sa preuve de l'impossibilité du vuide est un pur paralogisme, où il a suivi son imagination, au lieu de suivre les idées purement intellectuelles. Il y a beaucoup d'autres choses sur lesquelles il n'est jamais venu aux dernieres précisions; je le dis d'autant plus librement, que je suis prévenu d'ailleurs d'une

230 SUR L'IDEE
haute estime pour l'esprit de ce
Philosophe.

Je sçai qu'il y a beaucoup de
gens d'esprit, qui se disent Car-
tesiens, & qui ont embrassé des
opinions trop hardies, ce me
semble, en s'appuyant sur les
principes de Descartes: mais
sans vouloir critiquer ni nomi-
mer personne, je laisse libre-
ment raisonner chacun autant
que la Religion le permet, &
je prends pour moi la liberté
que je laisse aux autres, en me
défiant sincèrement de mes foi-
bles lumieres. J'avouë qu'il me
paroît que plusieurs Philosophes
de notre temps, qui sont d'ail-
leurs très-estimables, n'ont pas
eû assez d'exactitude dans ce
qu'ils ont dit sur vos deux ques-
tions; l'une, de la nature de
l'infini, & l'autre, de la liberté
de Dieu pour ses ouvrages ex-

DE L'INFINI, &c. 231
térieurs. Venons maintenant,
s'il vous plaît, MONSIEUR, à
l'examen de ces deux questions.

PREMIERE QUESTION.

De la nature de l'Infini.

JE ne sçaurois concevoir qu'un
seul Infini, c'est-à-dire, que
l'Etre infiniment parfait, ou in-
fini en tout genre. Tout infini
qui ne seroit infini qu'en un
genre, ne seroit point un infini
véritable. Quiconque dit un
genre, ou une espece, dit ma-
nifestement une borne, & l'ex-
clusion de toute réalité ulté-
rieure, ce qui établit un être
fini ou borné. C'est n'avoir
point assez simplement consulté
l'idée de l'Infini, que de l'avoir
renfermé dans les bornes d'un
genre. Il est visible qu'il ne peut

se trouver que dans l'universalité de l'Etre, qui est l'Etre infiniment parfait en tout genre, & infiniment simple.

Si on pouvoit concevoir des infinis bornez à des genres particuliers, il seroit vrai de dire que l'Etre infiniment parfait en tout genre, seroit infiniment plus grand que ces infinis-là; car outre qu'il egaleroit chacun d'eux dans son genre, & qu'il surpasseroit chacun d'eux, en les égalant tous ensemble, de plus, il auroit une simplicité suprême qui le rendroit infiniment plus parfait que toute cette collection de prétendus infinis.

D'ailleurs, chacun de ces infinis subalternes se trouveroit borné par l'endroit précis où son genre se borneroit, & le rendroit inégal à l'Etre infini en tout genre.

Quiconque

Quiconque dit inégalité entre deux êtres, dit nécessairement un endroit où l'un finit, & où l'autre ne finit pas. Ainsi c'est se contredire que d'admettre des infinis inégaux.

Je ne puis même en concevoir qu'un seul, puisqu'un seul par sa réelle infinité exclut toute borne en tout genre, & remplit toute l'idée de l'infini.

D'ailleurs, comme je l'ai remarqué, tout infini qui ne seroit pas simple, ne seroit pas véritablement infini: le défaut de simplicité est une imperfection, car à perfection d'ailleurs égale, il est plus parfait d'être entièrement un, que d'être composé, c'est-à-dire, que n'être qu'un assemblage d'êtres particuliers. Or une imperfection est une borne; donc une imperfection telle que la divisi-

bilité est opposée à la nature du véritable infini qui n'a aucune borne.

On croira peut-être que ceci n'est qu'une vaine subtilité ; mais si on veut se défier parfaitement de certains préjugés , on reconnoitra qu'un infini composé , n'est infini que de nom , & qu'il est réellement borné par l'imperfection de tout être divisible , & réduit à l'unité d'un genre. Ceci peut être confirmé par des suppositions très-simples & très-naturelles sur ces prétendus infinis qui ne seroient que des composez.

Donnez-moi un infini divisible , il faut qu'il ait une infinité de parties actuellement distinguées les unes des autres ; ôtez-en une partie si petite qu'il vous plaira , dès qu'elle est ôtée , je vous demande si ce qui reste

est encore infini , ou non. S'il n'est pas infini , je soutiens que le total avant le retranchement de cette petite partie , n'étoit point un infini véritable. En voici la démonstration. Tout composé fini auquel vous rejoindrez une très-petite partie , qui en auroit été détachée , ne pourroit point devenir infini par cette réunion ; donc il demeureroit fini après la réunion , donc avant la désunion il est véritablement fini. En effet qu'y auroit-il de plus ridicule que d'oser dire que le même tout est tantôt fini , & tantôt infini , suivant qu'on lui ôte ou qu'on lui rend une espece d'atôme. Quoi donc l'infini & le fini ne sont-ils differens que par cet atôme de plus ou de moins ?

Si au contraire ce tout de-

meure infini , après que vous en avez retranché une petite partie , il faut avouer qu'il y a des infinis inégaux entr'eux ; car il est évident que ce tout étoit plus grand avant que cette partie fût retranchée , qu'il ne l'est depuis son retranchement. Il est plus clair que le jour que le retranchement d'une partie est une diminution du total , à proportion de ce que cette partie est grande. Or c'est le comble de l'absurdité , que de dire que le même infini demeurant toujours infini , est tantôt plus grand , & tantôt plus petit.

Le côté où l'on retranche une partie , fait visiblement une borne par la partie retranchée. L'infini n'est plus infini de ce côté , puisqu'il y trouve une fin marquée. Cet infini est donc imaginaire ; & nul être divisi-

ble ne peut jamais être un infini réel. Les hommes ayant l'idée de l'infini , l'ont appliquée d'une manière impropre & contraire à cette idée même à tous les êtres , auxquels ils n'ont voulu donner aucune borne dans leur genre : mais ils n'ont pas pris garde que tout genre est lui-même une borne , & que toute divisibilité étant une imperfection , qui est aussi une borne visible , elle exclut le véritable infini , qui est un Etre sans bornes dans sa perfection.

L'être , l'unité , la vérité & la bonté sont la même chose. Ainsi tout ce qui est un Etre infini est infiniment un , infiniment vrai , infiniment bon. Donc il est infiniment parfait & indivisible.

Delà je conclus qu'il n'y a rien de plus faux qu'un infini

238 SUR L'IDE'E
imparfait , & par conséquent
borné ; rien de plus faux qu'un
infini qui n'est pas infiniment
un ; rien de plus faux qu'un in-
fini divisible en plusieurs par-
ties ou finies ou infinies. Ces
chimeriques infinis peuvent être
grossièrement imaginez , mais
jamais conçûs.

Il ne peut pas même y avoir
deux infinis ; car les deux mis
ensemble seroient sans doute
plus grands que chacun d'eux
pris séparément , & par consé-
quent ni l'un ni l'autre ne seroit
véritablement infini.

De plus, la collection de ces
deux infinis seroit divisible , &
par conséquent imparfaite , au
lieu que chacun des deux se-
roit indivisible & parfait en soi ;
ainsi un seul infini seroit plus
parfait que les deux ensemble.
Si au contraire on vouloit sup-

DE L'INFINI, &c. 239
poser que les deux joints en-
semble seroient plus parfaits
que chacun de deux pris sépa-
rément , il s'ensuivroit qu'on
les dégraderoit en les séparant.
Ma conclusion est qu'on ne
sçauroit concevoir qu'un seul in-
fini souverainement un, vrai &
parfait.

SECONDE QUESTION.

*De la liberté de Dieu pour créer,
ou pour ne créer pas.*

VOUS avez très-bien com-
pris , MONSIEUR , que
quand je dis qu'il est plus par-
fait à un être d'être second que
de ne l'être pas, je ne prétends
point parler d'une production
actuelle , mais seulement d'un
simple pouvoir de produire. Qui
dit fécondité , ne dit point une

production actuelle, mais une vertu de produire hors de soi : c'est ainsi qu'on dit tous les jours qu'une terre est très-feconde ou très-fertile, quoiqu'elle soit actuellement en friche ; parce qu'elle a une nature propre à produire les plus abondantes moissons.

On m'objectera peut-être que l'acte est plus parfait que la puissance, & qu'il y a plus de perfection à operer actuellement, qu'à être seulement dans le pouvoir d'operer : mais ce raisonnement est captieux. Pour en démêler l'illusion, je vous supplie de considerer les choses suivantes.

Il est vrai que selon les Ecoles, *l'acte perfectionne la puissance, & en est le complement* ; mais voici ce qu'il y a de réel dans ce discours.

1°. Les

1°. Les Philosophes de l'Ecole parlent de l'acte comme d'une entité distinguée de la puissance & de l'action, & qui est le terme de l'action même. En ce sens le terme est le complement, qui perfectionne la puissance. Nul Cartesien ne peut parler sérieusement ainsi.

2°. Quiconque dit pure puissance ou simple pouvoir, dit une simple capacité d'être : au contraire quiconque dit acte, dit une existence, & une perfection déjà existante & actuelle. En un mot, ce qui n'est qu'en puissance, n'est que possible ; & ce qui est déjà en acte, existe déjà actuellement. Or il est visible qu'il est plus parfait d'être actuellement existant, que de n'être qu'en puissance ou possible.

Remarquez, s'il vous plaît, que le même être peut être

X

tout ensemble en puissance pour certaines choses, & en acte pour d'autres. C'est ce qui arrive sans cesse à tout être fini & créé; car d'un côté il est en acte pour tout ce qu'il y a déjà reçu d'existence & d'actuel; mais d'un autre côté il n'est qu'en puissance pour tout ce qui lui reste à recevoir, & dont il n'a par son être présent, que la simple puissance ou capacité de le recevoir.

En ce sens il est encore manifeste qu'il est bien plus parfait d'être en acte, que de n'être qu'en puissance. Mais tout ceci n'a aucun rapport avec le pouvoir & avec l'acte pour les actions particulieres, qu'on est libre de faire, ou de ne faire pas, & qu'on a quelquefois raison de ne pas faire. Par exemple, je ne suis pas plus parfait en par-

lant, qu'en ne parlant pas; il arrive même souvent que je suis plus parfait de me taire que de parler.

La perfection consiste dans la vertu de faire cette action; mais je n'y ajoute rien en la faisant, autrement j'aurois tort de ne me donner pas une perfection qui dépend de moi, toutes les fois que je garde le silence par discretion.

Il est vrai que l'ame agit sans cesse; elle connoît toujours au moins confusément quelque vérité, & elle veut à proportion quelque bien: mais aucune action prise en particulier ne lui est nécessaire.

Il n'est pas vrai, selon l'exemple déjà rapporté, que l'acte de parler soit plus parfait en lui-même que la simple puissance.

S'il n'est pas plus parfait à l'homme d'operer actuellement une telle chose, que de pouvoir simplement l'operer, cela est encore bien plus certain en Dieu; il faut au moins avotier que toute opération de la créature est une modification qu'elle se donne. Il est vrai aussi qu'elle opere toujours, & par conséquent qu'elle se modifie toujours, tantôt d'une façon, & tantôt d'une autre; mais quand elle choisit la meilleure opération, elle se donne par ce choix la modification la plus parfaite.

Il n'en est pas de même de Dieu. Par son Etre infini, simple & immuable, il est incapable de toutes modifications; car une modification seroit une borne: son operation n'est que lui-même sans y rien ajouter. Si son

operation ajoutoit la moindre chose à sa perfection, il ne seroit pas Dieu; car il n'auroit pas par lui-même l'infinie perfection indépendamment de son action au dehors.

En ce cas son operation au dehors seroit essentielle à sa Divinité, & en ferait partie.

Bien plus, son ouvrage extérieur qui n'est que la créature, ne pouvant être séparé de son operation seconde, cet ouvrage seroit essentiel à son infinie perfection; & par conséquent à sa Divinité: on ne pourroit concevoir l'un sans l'autre; l'un dépendroit de l'autre. La créature seroit essentielle au Créateur, & se confondroit avec lui. L'infinie perfection ne pourroit se trouver que dans ce total de Dieu operant au dehors, & de son ouvrage. La créature étant

nécessaire au Créateur même par son essence, elle ne seroit plus créature. Il la faudroit regarder avec Dieu, comme nous regardons le Fils & le Saint-Esprit avec le Pere dans la sainte Trinité. En ce cas Dieu produiroit éternellement par nécessité tout ce qu'il pourroit produire de plus parfait : il se devoit à lui-même de le faire : il ne seroit jamais Dieu, qu'autant qu'il le feroit actuellement. Il ne pourroit jamais ne le faire pas, si on le concevoit comme existant un moment avant que de produire. Il faudroit dire qu'en commençant à produire, il a commencé à se rendre parfait, & à devenir Dieu. En un mot, la créature seroit si essentielle au créateur, qu'on ne pourroit plus les distinguer réellement, & qu'on s'accoutumeroit à ne chercher

plus d'autre Etre infiniment parfait, que cette collection des êtres, qu'on nomme créatures.

Que faut-il donc pour ne pas tomber dans cette impiété monstrueuse ? Il faut dire que Dieu n'est pas plus parfait en opérant hors de lui, qu'en n'opérant pas, parce qu'il est toujours tout-puissant, & infiniment fécond, lors même qu'il ne lui plaît pas d'exercer cette puissance féconde.

Par là on reconnoît que Dieu est libre d'une souveraine liberté, dont la nôtre n'est qu'une foible image, & une legere participation.

Par-là on conçoit la reconnaissance qui est due au bienfait purement gratuit de la création. Par là on entre dans le véritable esprit de l'Ecriture, qui nous enseigne que Dieu fit son

ouvrage en sept jours : il suffisoit son ouvrage , il interrompoit son action ; il menoit peu à peu son ouvrage au but , & par divers degrez : il reservoit à chaque jour une forme nouvelle & particuliere : il lui donnoit à diverses reprises un accroissement de perfection. Chaque chose se trouvoit chaque jour bonne & digne de lui ; mais il la rendoit dans la suite encore meilleure en la retouchant. Par là il montroit combien il étoit le maître de tout son ouvrage , pour lui donner tant & si peu de perfection qu'il lui plairoit. Il pouvoit s'arrêter à une masse informe ; il pouvoit faire de cette masse l'ouvrage varié , & plein d'ornemens , qu'il lui a plu d'en faire , & qu'on nomme l'Univers.

Rien n'est donc plus faux que

ce que j'entends dire , sçavoir que Dieu est nécessité par l'ordre , qui est lui-même , à produire tout ce qu'il pouvoit faire de plus parfait. Ce raisonnement iroit à prouver que l'actuelle production de la créature est éternelle & essentielle au créateur. Ce raisonnement prouveroit que Dieu n'a pu se retenir en rien dans la création de son ouvrage , qu'il ne l'a fait avec aucune liberté , qu'il a été assujetti à le faire tout entier d'abord , & même à le faire dès l'éternité. On établiroit par là que Dieu étoit autant gêné pour la maniere d'agir , que pour le fond de son ouvrage. Selon ce principe , il falloit sous peine de violer l'ordre , & de se dégrader , qu'il fit tout son ouvrage par la voye la plus simple. En un mot , si ce principe a lieu , la

toute-puissance de Dieu s'est épuisée dans un moment. Il ne peut plus produire un seul atome ; il est dans l'impuissance d'ajouter le moindre degré de perfection au plus vil atome de l'Univers. Si quelque chose est indigne de Dieu, c'est une telle idée de lui.

Combien Saint Augustin pense-t-il plus noblement & avec plus de justesse sur la Divinité ? Ce Pere se représente des degrez de perfection , en montant & en descendant à l'infini, que Dieu voit distinctement d'une seule vûe. Il n'en voit aucun qui ne demeure infiniment au dessous de sa perfection infinie. Il peut monter aussi haut qu'il voudra pour le plan de son ouvrage, son ouvrage demeurera toujours infiniment au dessous de lui. Il peut descendre

aussi bas qu'il lui plaira, son ouvrage sera toujours bon, parfait, selon sa mesure, distingué du néant, au dessus de lui, & digne de l'Etre infini. Dieu choisissant entre ces degrez infinis, de perfection, appelle ou n'appelle pas le néant, ne doit rien, & peut tout. Sa supériorité infinie au dessus de son ouvrage, fait qu'il n'en peut avoir aucun besoin : la gloire même qu'il en tire, lui est, pour ainsi dire, si accidentelle, qu'elle se réduit à son bon plaisir, & au pur choix de sa volonté.

Il a pû créer le monde si tôt & si tard qu'il lui a plu, mais le plutôt ne vient qu'après son éternité, & le plus tard est encore suivi de cette même éternité qui reste toute entiere. En un mot, quelque étendue qu'il eût donné à la durée de l'Uni-

vers , elle eût été toujours quelque chose de fini dans l'infini ; elle eût été renfermée dans l'éternité indivisible de son Auteur.

S. Augustin représente contre les Manichéens cette bonté de l'ouvrage , & cette liberté de l'Ouvrier , à quelque degré qu'il lui plaise de le fixer. Il n'y a en tout , selon ce Pere , que les divers degrez de l'Etre , parce qu'Etre & perfection , c'est précisément la même chose.

C'est par ces divers degrez que Dieu varie son ouvrage : tout ce qui existe est bon & parfait dans un certain genre. Ce qui est plus , est plus parfait , ce qui est moins , est moins parfait ; mais tout ce qui est , en quelque bas degré qu'il soit , est digne de Dieu , puisqu'il a l'être , & qu'il faut une sagesse toute-puissante

pour le tirer du néant. En même temps tout être créé , quelque parfait qu'on le conçoive , n'a qu'un degré borné d'être , où il n'a pu monter que par la sagesse toute puissante de celui qui l'a tiré du néant. Toute créature se trouve donc dans ce milieu , entre ces deux extrémités dans l'infini de Dieu.

Dieu ne voit rien qui ne soit infiniment au dessous de lui. Cette inferiorité infinie de tous les êtres créez des plus hauts & des plus bas degrez , les met tous dans une espece d'égalité à ses yeux. Aucun d'eux n'a une supériorité de perfection infinie qui lui soit une raison invincible de le préférer. Auquel de ces divers degrez qu'il puisse s'arrêter , il s'arrête toujours nécessairement à un degré qui se trouve fini , & infiniment au dessous de lui. Cette inferiorité

infinie fait qu'aucune perfection possible ne peut le nécessiter ; & sa supériorité infinie sur toute perfection possible, fait la liberté de son choix.

Voilà, MONSIEUR, ce que je crois avoir appris de S. Augustin sur la liberté de Dieu dans la production de ses ouvrages hors de lui. Je voudrois être libre de m'éclaircir avec vous sur toutes ces matieres, & je recevrais avec grand plaisir tout ce que vous voudriez bien me communiquer : car je ne doute point que vous n'ayez fait de grandes recherches : mais un grand Diocèse où la guerre augmente infiniment nos embarras, une très-foible sante, & d'autres travaux épineux sur les matieres de la Grace, m'ôtent la liberté que je voudrois avoir pour méditer sur la Métaphysique. Je suis parfaitement, &c.



LETTRE

SUR LA VERITE' DE LA RELIGION,

ET

SUR SA PRATIQUE.



JE crois, MONSIEUR, que vous avez trois choses principales à faire. La premiere, est d'éclaircir les points fondamentaux de la Religion, si par hazard vous aviez là-dessus quelque doute, ou quelque défaut de persuasion vif & distinct. La seconde, est d'examiner votre conscience sur le passé. La troisieme, est de vous

faire un plan de vie chrétienne pour l'avenir.

I.

On n'a rien de solide à opposer aux vérités de la Religion. Il y en a un grand nombre des plus fondamentales qui sont conformes à la raison. On ne les rejette que par orgueil, que par un libertinage d'esprit, que par le goût des passions, & par la crainte de subir un joug trop gênant. Par exemple, il est facile de voir que nous ne nous sommes pas faits nous-mêmes, que nous avons commencé à être ce que nous n'étions pas il y a cent ans : que notre corps, dont la matière est pleine de ressorts si bien concertés, ne peut être que l'ouvrage d'une puissance & d'une industrie merveilleuse ; que l'Univers découvre dans

toutes

toutes ses parties l'art de l'Ouvrier suprême qui l'a formé ; que notre foible raison est à tout moment redressée au dedans de nous par une autre raison supérieure que nous consultons, & qui nous corrige, que nous ne pouvons changer, parce qu'elle est immuable, & qui nous change, parce que nous en avons besoin : tous la consultent en tout lieu. Elle répond à la Chine comme en France, & dans l'Amérique. Elle ne se divise point en se communiquant : ce qu'elle me donne de sa lumière n'ôte rien à ceux qui en étoient déjà remplis. Elle se prête à tout moment sans mesure, & ne s'épuise jamais. C'est un soleil dont la lumière éclaire les esprits, comme le soleil éclaire les corps. Cette lumière est éternelle & immense : elle comprend

tous les tems comme tous les lieux. Elle n'est point moi, puisqu'elle me reprend & me corrige malgré moi-même. Elle est donc au dessus de moi, & au dessus de tous les hommes foibles & imparfaits, comme je le suis. Cette raison suprême, qui est la regle de la mienne; cette sagesse de laquelle tout sage reçoit ce qu'il a; cette source supérieure de lumiere où nous puisons tout, est le Dieu que nous cherchons. Il est par lui-même, & nous ne sommes que par lui. Il nous a faits semblables à lui, c'est à-dire raisonnables, afin que nous puissions le connoître comme la vérité infinie, & l'aimer comme l'immense bonté. Voilà la Religion; car la Religion est l'amour. Aimer Dieu, & en communiquer l'amour aux autres hommes,

c'est exercer le culte parfait. Dieu est notre Pere, nous sommes ses enfans. Les peres de la terre ne sont point peres comme lui, ils n'en sont que l'ombre. Nous lui devons la connoissance, la vie, l'être, & tout ce que nous sommes. Faut-il que nous qui avons tant d'horreur de l'ingratitude d'homme à homme sur les moindres bienfaits, nous fassions gloire d'une ingratitude monstrueuse à l'égard du Pere de qui nous avons reçu le fonds de notre être? Faut-il que nous usions sans cesse des dons de son amour, pour violer sa loi, & pour l'outrager. Voilà les vérités fondamentales de la Religion, que la raison même renferme. La Religion n'ajoute à la probité mondaine que la consolation de faire par amour & par re-

connoissance pour notre Pere celeste , ce que la raison nous demande elle-même en faveur des vertus.

Il est vrai que la Religion nous propose d'autres veritez qu'on nomme des mysteres , & qui sont incomprehensibles. Mais faut-il s'étonner que l'homme qui ne connoît ni les ressorts de son propre corps , dont il se sert à toute heure , ni les pensées de son esprit , qu'il ne peut se développer à soi-même , ne puisse comprendre les secrets de Dieu ? Faut-il s'étonner que le fini ne puisse pas égaler ni épuiser l'infini ? On peut dire que la Religion n'auroit pas le caractère de l'Infini , d'où elle vient , si elle ne surmontoit pas notre courte & foible intelligence. Il est digne de Dieu , & conforme à notre be-

soin , que notre raison soit humiliée & confondue par cette autorité accablante des mysteres que nous ne pouvons penetrer.

D'ailleurs , la Religion ne nous presente rien que de conforme à la raison , que d'aimable , que de touchant , que de digne d'être admiré , dans tout ce qui regarde les sentimens qu'elle nous inspire , & les mœurs qu'elle exige de nous. L'unique point qui puisse revolter notre cœur , est l'obligation d'aimer Dieu plus que nous-mêmes , & de nous rapporter entierement à lui. Mais qu'y a-t-il de plus juste , que de rendre tout à celui de qui tout nous vient , & que de lui rapporter ce moi que nous tenons de lui seul ? Qu'y a-t-il au contraire de plus injuste , que d'avoir tant

de peine à entrer dans un sentiment si juste & si raisonnable ? Il faut que nous soyons bien égarez de notre voye , & bien dénaturez , pour être si revoltés contre une subordination si legitime. C'est l'amour propre , aveugle , effrené , insatiable , tyrannique qui veut tout pour lui seul , qui nous rend idolâtres de nous-mêmes , qui fait que nous voudrions être le centre du monde entier , & que Dieu même ne servît qu'à flatter tous nos vains desirs. C'est lui qui est l'ennemi de l'amour de Dieu. Voilà la playe profonde de notre cœur. Voilà le grand principe de l'irreligion. Quand est-ce que l'homme se fera justice ? Quand est-ce qu'il se mettra dans sa vraie place ? Quand est-ce qu'il ne s'aimera que par raison , à

proportion de ce qu'il est aimable , & qu'il préférera à soi non seulement Dieu , qui ne souffre nulle comparaison , mais encore tout bien public de la société des autres hommes imparfaits comme lui ? Encore une fois voilà la Religion , connoître , aimer Dieu. *C'est-là tout l'homme* , comme dit le Sage ; tout le reste n'est point le vrai homme. Ce n'est que l'homme dénaturé , que l'homme corrompu & dégradé , que l'homme qui perd tout , en voulant follement se donner tout ; & qui va mandier un faux bonheur chez les créatures , en méprisant le vrai bonheur que Dieu lui promet. Que met-on en la place de ce bien infini ? Un plaisir honteux , un fantôme d'honneur , l'estime des hommes qu'on méprise ? Quand vous aurez bien affermi

264 SUR LA VERITE'
les principes de la Religion dans
votre cœur , il faudra entrer
dans l'examen de votre confi-
cience , pour reparer les fautes
de la vie passée.

II.

Le premier pas pour cet exa-
men , est de vous mettre dans
les dispositions que vous devez
à Dieu. Voulez-vous qu'un
homme de condition sente les
fautes qu'il a faites dans le mon-
de contre l'honneur d'une façon
indigne de sa naissance , com-
mencez par le faire entrer dans
les sentimens nobles & ver-
tueux que la probité & l'hon-
neur doivent lui inspirer ; alors
il sentira très-vivement jus-
qu'aux moindres fautes qu'il
aura commises en ce genre , il
se les reprochera en toute ri-
gueur , il en sera honteux &
inconsolable

DE LA RELIGION , &c. 265
inconsolable. Pour nous affli-
ger de nos fautes , il faut que
nous ayons dans le cœur l'a-
mour de la vertu qui est op-
posée à ces fautes-là. Voulez-
vous discerner exactement tou-
tes les fautes que vous avez com-
mises contre Dieu , commen-
cez à l'aimer. C'est l'amour de
Dieu qui vous éclairera , & qui
vous donnera un vif repentir
de vos ingratitude à l'égard de
cette bonté infinie. Demandez
à un homme qui ne connoît
point Dieu , & qui est indiffe-
rent pour lui , en quoi il l'a of-
fensé , vous le trouverez gros-
sier sur ses fautes : il ne con-
noît ni ce que Dieu demande ,
ni en quoi on peut lui manquer.
Il n'y a que l'amour qui nous
donne une vraie délicatesse sur
nos pechez. Ouvrez les yeux
dans un lieu sombre , vous n'ap-

percevrez rien dans l'air ; mais ouvrez-les près d'une fenêtre aux rayons du soleil, vous y découvrirez jusqu'aux moindres atômes. Apprenez donc à connaître la bonté de Dieu, & tout ce qui lui est dû. Commencez par l'aimer, & l'amour fera votre examen de conscience mieux que vous ne sçauriez le faire. Aimez, & l'amour vous servira de mémoire, pour vous reprocher par un reproche tendre, & qui porte la consolation avec lui, tout ce que vous avez jamais fait contre l'amour même. Voyez un retour d'amitié vive & sincère entre deux personnes qui s'étoient broüillées, rien ne leur échappe par rapport à tout ce qui peut avoir blessé les cœurs, & rompu l'union. Vous me demanderez comment est-ce qu'on peut se

DE LA RELIGION, &c. 267
donner à soi-même cet amour qu'on ne sent point, sur tout quand il s'agit d'un objet qu'on ne voit pas, & dont on n'a jamais été occupé : Je vous réponds, MONSIEUR, que vous aimez tous les jours des choses que vous ne voyez point. Voyez-vous la sagesse de votre ami ? Voyez-vous sa sincérité, son courage, son désintéressement, sa vertu ? Vous ne sçauriez voir ces objets des yeux du corps, vous les estimez néanmoins, & vous les aimez jusqu'à les preferer en lui aux richesses, aux graces extérieures, & à tout ce qui pourroit éblouir les yeux. Aimez la sagesse & la bonté suprême de Dieu, comme vous aimez la sagesse & la bonté imparfaite de votre ami : si vous ne pouvez pas avoir un amour de sentiment, au moins

vous aurez un amour de preference dans la volonté, qui est le point essentiel.

Mais cet amour même n'est point en votre pouvoir, il ne dépend point de vous de vous le donner, il faut le désirer, le demander, l'attendre, travailler à le mériter, & sentir le malheur d'un être privé. Il faut dire à Dieu d'un cœur humble avec Saint Augustin, *O beauté ancienne, & toujours nouvelle, je vous ai connue, je vous ai aimée bien tard ?* O que d'années perduës, hélas ! Pour qui ai-je vécu, n'ayant pas vécu pour vous ? Moins vous sentirez cet amour, plus il faut demander à Dieu qu'il daigne l'allumer dans votre cœur. Dites-lui, Je vous le demande, comme les pauvres demandent du pain. O que mon cœur est pauvre : qu'il est

DE LA RELIGION, &c. 269
reduit à la mendicité ! O vous qui êtes si aimable, & si mal aimé, faites que je vous aime ! Rappelez à son centre mon amour égaré : accoutumez-moi à me familiariser avec vous : attirez-moi tout à vous, afin que j'entre dans une société de cœur à cœur avec vous, qui êtes le seul ami fidelle. O Dieu ! que n'ai-je point aimé hors de vous ! Mon cœur s'est usé dans les affections les plus dépravées. J'ai honte de ce que j'ai aimé ; j'ai encore plus de honte de ce que je n'ai point aimé. Jusqu'ici je me suis nourri d'ordure & de poison, j'ai rejeté dédaigneusement le pain celeste, j'ai méprisé la fontaine d'eaux vives, je me suis creusé des citernes entre-ouvertes & bourbeuses, j'ai couru follement après le mensonge, j'ai fermé les yeux

à la vérité , je n'ai point voulu voir l'abîme ouvert sous mes pas. O mon Dieu ! vous n'avez point oublié celui qui vous oublioit ? vous m'avez aimé , quoique je ne vous aimasse point ; & vous avez eu pitié de mes égaremens ; vous cherchez celui qui vous a fui.

Dès que vous serez véritablement touché , tout vous deviendra facile pour l'examen que vous voulez faire. Les écailles , pour ainsi dire , tomberont tout à coup de vos yeux ; vous verrez par les yeux pénétrants de l'amour tout ce que les autres yeux ne discernent jamais : alors il faudra vous retenir , loin de vous presser : jusques-là on auroit beau vous presser , l'amour propre vous retiendrait par mille reflexions indignes du culte de Dieu.

Pour le détail de votre examen , il ne sera pas difficile. Examinez vos devoirs d'état & de profession , comme Seigneur de terres , comme General dans les armées , comme Maître de vos domestiques , comme homme d'une condition distinguée dans le monde. Puis considérez en quoi vous avez manqué à la Religion , par des discours trop hardis ; à la charité , par des paroles défavantageuses au prochain ; à la modestie , par des termes trop libres ; à la justice , par le défaut d'ordre pour payer vos dettes. Souvenez-vous de vos passions grossieres qui ont pû vous entraîner ; du prochain qui a suivi votre mauvais exemple ; & du scandale que vous avez donné. Quand on a vécu long tems au gré de ses passions loin de Dieu , on ne scau-

roit rappeler exactement tout le détail ; mais sans le marquer , on le fait assez entendre en gros , en s'accusant de tels vices qui ont été habituels pendant un tel nombre d'années.

III.

A l'égard de l'avenir , il s'agit de régler le fonds de votre cœur , pour régler votre vie. Chacun vit selon son cœur ; c'est l'amour d'un chacun qui décide de toute sa conduite. Quand vous n'avez aimé que vous & votre plaisir , vous avez foulé Dieu aux pieds ; la volupté est devenue votre Dieu ; vous avez poussé le plaisir , comme parle Saint Paul ; *jusqu'à l'avarice* ; vous avez été insatiable de sensualité , comme les avarés le sont d'argent ; en voulant vous posséder indépendamment de Dieu pour jouir de tout sans mesure ,

vous avez tout perdu ; vous ne vous êtes point possédé ; vous vous êtes livré à vos passions tyranniques , & vous vous êtes presque détruit vous-même. Quelle phrenésie d'amour propre ! Revenez donc , revenez à Dieu , il vous attend , il vous invite , il vous tend les bras : il vous aime bien plus que vous n'avez scû vous aimer vous-même. Consultez-le dans une humble prière , pour apprendre de lui ce qu'il veut de vous. Dites-lui , comme Saint Paul abbattu & converti , *Que voulez-vous que je fasse.*

Quand vous serez accoutumé à prier , faites avec un sage & pieux Conseil un plan de vie simple , que vous puissiez soutenir à la longue , & qui vous mette à l'abri des rechutes. Choisissez quelque compagnie qui marque le changement de votre

cœur. Jamais un vrai ami de Dieu ne cherchera à vivre avec ses ennemis. Plus il sentira dans son cœur le goût des libertins, plus il s'en éloignera, de peur de retomber avec eux dans le libertinage. Le moins qu'on puisse donner à Dieu, c'est de sentir sa fragilité, c'est de se défier de soi après tant de funestes experiences; c'est de fuir le peril, qu'on ne doit pas se croire capable de vaincre; c'est de compter qu'on mérite d'être vaincu, dès qu'on le cherche. Choisissez donc des amis avec lesquels vous puissiez aimer Dieu, vous détacher du monde, & trouver votre consolation solide dans la vertu. Point de grimaces, point de singularitez affectées: une pieté simple toute tournée vers vos devoirs, & toute nourrie du courage de la confiance & de la paix, que

DE LA RELIGION, &c. 275
donnent la bonne conscience & l'union sincere avec Dieu.

Reglez votre dépense, prenez toutes les mesures qui dépendent de vous pour soulager vos creanciers, voyez le bien que vous pouvez faire dans vos terres, pour y diminuer les désordres & les abus, pour y appuyer la justice & la Religion.

Choisissez des occupations utiles qui remplissent vos heures vuides. Vous aimez la lecture, faites-en de bonnes. Lisez des livres de pieté solide pour nourrir votre cœur, avec des livres d'histoire qui vous donneront un plaisir innocent.

Mais ce que je vous demande au dessus de tout, c'est de prendre tous les jours par preference à tout le reste un demi-quart d'heure le matin, & autant le soir, pour être en so-

276 SUR LA VERITE'
cieté familiere & de cœur avec
Dieu. Vous me demanderez
comment vous pourrez faire
cette priere ; je vous réponds
que vous la ferez excellem-
ment , si c'est votre cœur qui
la fait. Eh comment est-ce qu'on
parle aux gens qu'on aime ? Un
demi-quart d'heure est-il si long
avec un bon ami ? Le voilà l'a-
mi fidelle qui ne se lasse point
de vos refus , pendant que tous
les autres amis vous négligent ,
à cause que vous ne pouvez plus
être avec eux en commerce de
plaisir. Dites-lui tout , écoutez-
le sur tout ; rentrez souvent au
dedans de vous-même pour l'y
trouver. *Le Royaume de Dieu est
au dedans de vous* , dit JESUS-
CHRIST. Il ne faut pas l'aller
chercher bien loin , puisqu'il est
aussi près de nous que nous-
mêmes. Il s'accommodera de

DE LA RELIGION , &c. 277
tout, il ne veut que votre cœur ;
il n'a que faire de vos compli-
mens , ni de vos protestations
étudiées avec effort. Si votre
imagination s'égare , revenez
doucelement à la présence de
Dieu : ne vous gênez point ; ne
faites point de la priere une
contention d'esprit ; ne regar-
dez point Dieu comme un maî-
tre qu'on n'aborde qu'en se
composant avec ceremonie &
embarras. La liberté & la fami-
liarité de l'amour ne diminuë-
ront jamais le vrai respect & l'o-
béissance. Votre priere ne sera
parfaite que quand vous ferez
plus au large avec le vrai ami
du cœur , qu'avec tous les amis
imparfaits du monde. Vous me
demanderez quelle pénitence
vous devez faire de tous vos pe-
chez ; je vous réponds comme
J. C. à la femme adultere : *Je ne*

278 SUR LA VERITE', &c.

*vous condamnerai point, gardez-
vous de pecher encore.* Votre gran-
de pénitence sera de supporter
patiemment vos maux, d'être at-
taché sur la croix avec J. C. de
vous détacher de la vie dans un
état triste & penible, où elle de-
vient si fragile, & d'en faire le
sacrifice à Dieu s'il le faut,
avec un humble courage. O la
bonne pénitence que celle de se
tenir sous la main de Dieu entre
la vie & la mort ! N'est-ce pas re-
parer toutes les fautes de la vie,
que d'être patient dans les dou-
leurs, & prêt à perdre, quand il
plaira à Dieu, cette vie dont on
a fait un si mauvais usage.

Voilà, MONSIEUR, les prin-
cipales choses qui me viennent
au cœur pour vous ; recevez-les,
je vous supplie, comme les mar-
ques, &c.

F I N.

De l'imprimerie de la Veuve d'Antoine Lambin.



